

Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture

Discours paternaliste et hétérogénéité constitutive de quatre romans de
Bolya Baenga, Calixthe Beyala et Ahmadou Kourouma

Jean Désiré Banga Amvéné

Dissertation for the degree of Philosophiae Doctor (PhD)
University of Bergen, Norway
2010

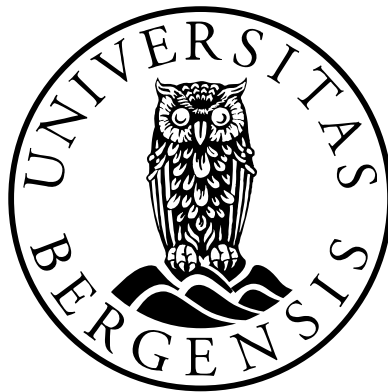
UNIVERSITY OF BERGEN



Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture

*Discours paternaliste et hétérogénéité constitutive de quatre romans de
BolyaBaenga, CalixtheBeyala et Ahmadou Kourouma*

Jean Désiré Banga Amvéné



Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (PhD)

Université de Bergen, Norvège

10 juin 2010

Environnement scientifique

Placée sous la direction collégiale des Professeurs Kjersti Fløttum et John Kristian Sanaker de l'Université de Bergen, la présente thèse a été préparée au sein du Département des langues et littératures étrangères (*Institutt for Fremmedspråk*) de la Faculté des lettres et sciences humaines <https://www.uib.no/fremmedsprak>, notamment à l'Ecole doctorale de linguistique et de philologie – Research School in linguistics and philology - <http://www.uib.no/rs/lingphil/nyheter/2010/05/doctoral-defence-for-jean-d-sir-banga-amvene>.

Des éléments de ce travail ont également fait l'objet de discussions dans d'autres groupes de réflexion : le Centre d'innovation pédagogique (CIP) et le Cercle philosophique Kwame Nkrumah de Yaoundé en 2006-2007 ; la Bergen Summer Research School (2008) ; la Maison des Sciences de l'Homme à Paris, lors du colloque organisé en 2007 par l'Office franco-norvégien d'échange et de coopération ; le Programme de coopération entre les universités de Bergen et de Yaoundé 1 (NORCAM), lors de colloques et séminaires organisés à Bergen et Yaoundé entre 2006 et 2009 :

<http://www.uib.no/fremmedsprak/forskning/internasjonale-samarbeidsavtaler>.

Cette recherche a enfin nourri quelques contributions à des livres et revues :

- *Textes en performance*, MétisPresses, Genève, 2006, pp. 39-47 ;
- *Equinoxes*, No 8, Revue en ligne de Brown University, Etats Unis d'Amérique, 2007
http://www.brown.edu/Research/Equinoxes/journal/Issue%208/eqx8_banga-amvene.html;
- *Littératures et déchirures*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 59-76.

La recherche doctorale en terre norvégienne, les voyages d'études et la participation à des séminaires et colloques internationaux en rapport avec la présente recherche, à Paris, Montpellier et Yaoundé ont été rendu possibles grâce à l'octroi d'une bourse d'études de la *Statens Lånekasse for utdanning*, dans le cadre d'un plan de financement dénommé *Quota Programme*.

A mes parents à Nko'ôlong,

Amvéné Pierre Félix et Andong Madeleine.

Remerciements

Ma gratitude ira en tout premier lieu à Madame et Monsieur les professeurs Kjersti Flottum et John Kristian Sanaker qui ont dirigé ce travail avec rigueur et bienveillance.

Je voudrais ensuite remercier de leurs avis les professeurs Stuart John Sillars, Helge Vidar Holm, Margery Vibe Skagen, Anje Muller Gjesdal de l'Université de Bergen ; Hervé Tchumkam de Southern Methodist University de Dallas ; Marcien Towa, Joseph Ozele, Charles Romain Mbélé et Robert Kpwang de l'Université de Yaoundé 1 ; Félix Nicodème Bikoï de l'université de Maroua ; Alexis Bienvenu Belibi et Turid Trebbi qui m'ont propulsé à Bergen dans le cadre d'un programme de coopération inter-universitaire. Qu'un hommage soit également rendu à la mémoire des professeurs Pierre Ngijol Ngijol et Samuel Martin Eno Belinga qui, les premiers, m'ont mis le pied à l'étrier.

Je dois savoir gré aux institutions et aux autorités qui ont rendu ce travail possible, le Royaume de Norvège, qui a permis l'allocation d'une bourse d'études à travers la *Statens Lånekasse for utdanning* ; l'Etat du Cameroun qui a autorisé ma mise en stage ; la coordonatrice du *Quota programme*, Brit Kalsnes ; le chef du département des langues étrangères de l'université de Bergen, M. Leiv Egil Breivik, et ses collaborateurs, MM. Arve Kjell Uthaug et Jan Johansen, Mmes Marit Hjelle et Anna Hetsnes qui nous ont offert d'excellentes conditions de travail ; M. Abraham Zoua Houli, secrétaire général du ministère de l'Education nationale qui a facilité ma mise en stage.

Que soient également remerciés,

Monsieur Conrad Hansens de Jondal, PCA de la compagnie ACOS et son épouse Oddlaug,

Les collègues et amis, Marie-Thérèse Ambassa, Peter Atakuma, Joseph Avodo, Thérèse Baguet, Gisèle Beaudron, Margrete Dyvik Cardona, Myriam Coco, Anders Didriksen, Bernadette Elo Mbane, Sarah Dzane, Liv Eide, Françoise Indouine, Lin Nka, Faustin Etémé, Øyvind Gjerstad, Daniel Jung, Robert Kpwang, Denis Ngono, Chantal Nyangon, Eric Owono, Martin Paulsen, Mihaela E. Rusu, Camilla Skalle, Håkon Tveit, Abesso Zambo,

Les pasteurs Jean Henri Balomog, Dr Jean-Paul Begoumie et son épouse Félicie Meka, Elisée Dang, Alfred Engolo, Jude Essié, Léonard Etoung et Jean Claude Voundi,

Les parents et amis, Samuel et Léonie de Mvomo, Jean-Claude et Anne Onambélé, Théophile et Joséphine Foh, Jean-Marc et Gisèle Beaudron, Guy et Marie-Claire Mvogo, Alexis et Christine Belibi, Léonard et Joséphine Etoung, Jonas et Germaine Hiehies, Jacques et Aïssatou Mvom, Jean et Carole Mindoungué, Léa Ouedraogo, Emmanuel Mbiti Alinda, Léonard Noumbissi, Laure Epoh, Yvette Guidjim Kafa, Berthe Mbala Azo'o, Marie Perrine Nanga, Danièle Mboula, Sylviane Ng. Mvomo, Liliane E. Mvomo, Hélène Medjo Amvene, Angèle Avomo Amvene, Gisèle Zala, Henri Joseph Foh Amvene, Camille Ghislain Amvene, Fernand-Nathan Evina, Dieudonné Mbolé Banga et Dieudonné Amvene,

Qui m'ont soutenu, à l'occasion.

Que ma charmante épouse, Muriel Nnomo Mvomo, qui a pris grand soin de nos enfants Honoré Amvene, Mvomo Banga, Andong Banga et John Kristian Moïse Banga, trouve ici l'expression de notre profonde gratitude. Je ne saurais oublier l'assistance d'Elise Bekono et de ma belle sœur, Rosiane Akono, ainsi que tous ceux et celles qui, de près ou de loin, ont contribué à l'aboutissement de ce travail.

Abréviations

1. AD : Analyse du discours
2. ALLO : *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma (Seuil, 2000)
3. CANN : *Cannibale* de BolyaBaenga(Pierre-Marcel Favre, 1986)
4. FNFN : *Femme nue femme noire* de CalixtheBeyala (Albin Michel, 2003)
5. LVBS : *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma (Seuil, 1998)
6. ONU : Organisation des Nations Unies
7. Pacte : Pacte de la Société des Nations
8. SDN : Société des Nations

Résumé

Le roman africain dit de la rupture fait son apparition en Afrique à la fin des années 1960, dans un contexte de reconfiguration institutionnelle mondiale marqué par l'émergence d'Etats-nations proclamés souverains. En rupture avec la négritude, génération d'énonciation antérieure, ce roman raconte une Afrique chaotique, infantile, enivrée de violence et de luxure, incapable de s'organiser en civilisation. Une critique d'inspiration structuraliste a célébré son indépendance, mais est-il l'expression d'une pensée autonome ou le relai de voix exogènes ? Il est difficile d'accorder du crédit à un tel positionnement, car la critique structuraliste a porté à son paroxysme le dogme romantique de la clôture de l'œuvre, arguant que l'œuvre littéraire, à l'image de la langue, serait un système arbitraire régi par ses lois propres, une entité close autour de laquelle graviterait un contexte observable avec détachement. Le sens serait alors immanent au texte, ne se rapportant ni à la conscience de l'auteur ni à son inscription socio-historique.

La présente étude récuse le postulat de l'intériorité de l'œuvre qui a longtemps dominé les études littéraires et analyse le discours du roman africain en prenant appui sur des approches d'inspiration dialogique ayant mis en lumière la nature éminemment polyphonique de l'œuvre littéraire, son aliénation à la parole d'autrui et au contexte non verbal dont elle émerge. L'auteur, sujet énonciateur, dans l'illusion, « se croit source de son discours là où il n'en est que le support et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100). D'où le postulat d'une quatrième source énonciative en littérature, une *quatrième voix*, outre celles de l'auteur, du narrateur et du personnage. Quelle est donc la *quatrième voix* du roman de la rupture ? Il faut la rechercher dans le contexte non verbal de son émergence.

Abstract

This dissertation attempts a discourse analysis of four African post-colonial novels pertaining to what has been named “roman de la rupture”, which refers to novels that have evolved from the sixties till date and depict Africa as a world of violence, madness and lust. According to many critics, this literature has proved to be bold, realistic and independent. Can a literary text be independent and free from any contextual constraints? This work aims at challenging such an approach that may regard “rupture novels” as autonomous and free. It argues that rupture novels actually reformulate or rephrase an existing discourse that shapes the context of the novel. The said discourse depicts Africa as the country of childhood. As a matter of consequence the rupture novel sound dialogic, expressing voices from a well known standpoint. To demonstrate the polyphony of these novels, the present dissertation is backed up by French “énonciation” theories and based on Michel Foucault’s (1969) concept of discursive formation. In other words, rupture novel reformulate a discursive formation (Foucault). In the final analysis, this study attempts to demonstrate that the so called independence of post-independence African literature is somehow questionable.

Sommaire

<i>Environnement scientifique</i>	3
<i>Dédicace</i>	4
<i>Remerciements</i>	5
<i>Abréviations</i>	7
<i>Résumé</i>	8
<i>Abstract</i>	9
Chapitre 1 : Introduction générale	11
Chapitre 2 : Cadre théorique et méthodologique	33
Chapitre 3 : Le positionnement du discours paternaliste	70
Chapitre 4 : L'archive de la rupture	116
Chapitre 5 : Conclusion générale	180
Bibliographie	190
Annexe	201
Table des matières	207

Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture

CHAPITRE 1 : INTRODUCTION GENERALE

1. Le propos de ce travail

Un présupposé domine les études littéraires postcoloniales: l'intériorité de l'œuvre ou la conviction que le texte littéraire est une entité close autour de laquelle gravite un contexte observable à distance, avec détachement. L'appréhension d'une relation d'extériorité entre l'œuvre et son contexte a pour corollaire la présomption de l'autonomie de l'écrivain, qui consiste à se persuader que l'auteur d'une œuvre est maître et source de son dire. Insularité de l'œuvre et autonomie de l'écrivain sont des survivances d'une tradition littéraire qui a longtemps distingué l'intérieur de l'œuvre, pris en charge par la stylistique, de l'extérieur de l'œuvre, réservé à l'histoire littéraire. La critique structuraliste a contribué au renforcement d'une telle appréhension du fait littéraire, en portant à son paroxysme le dogme romantique de la clôture de l'œuvre. D'inspiration saussurienne, elle estime qu'à l'image de la langue, la littérature est un système arbitraire régi par ses lois propres. Les analyses structuralistes invoquent alors l'immanence du texte qu'elles ne rapportent pas à la conscience de l'auteur ni à son inscription socio-historique.

La présente recherche s'interroge sur le rapport du roman africain dit de la rupture au contexte postcolonial de son émergence. Faut-il y voir un rapport d'extériorité ou d'intrication? L'on se propose de procéder à un rapprochement entre le roman africain dit de la rupture et son lieu d'énonciation, afin de savoir si un lien identitaire est susceptible de s'en dégager. Il faudrait pour cela redéfinir au préalable le lieu d'énonciation de ce roman, car, comme a pu l'observer Christopher Miller, l'Afrique n'est pas source et maître de sa littérature. La gestion de la production littéraire de l'Afrique est placée sous le contrôle d'un réseau d'institutions dont les bases se trouvent ailleurs qu'en Afrique (Miller 1998: 166). Dans ces conditions, l'on peut aisément comprendre que le roman africain soit assez mal placé pour rester sourd aux positionnements des institutions européennes qui le rendent possible. Dès lors, il apparaît que toute bonne compréhension de l'identité du roman postcolonial devrait tenir grand compte des groupes et des réseaux de groupes qui en assurent la gestion hors de l'Afrique. C'est pourquoi le présent travail

se donne pour objectif d'appréhender l'identité du roman de la rupture dans son rapport d'intrication, et non d'extériorité, avec l'Empire¹ postcolonial dont l'Afrique est partie prenante. L'articulation du texte africain aux institutions de l'Empire qui en assurent la gestion devrait permettre de se persuader que le roman de la rupture n'a pas toute l'indépendance, l'autonomie et l'insularité dont le crédite une certaine critique. A l'observation, le roman de la rupture manifeste une polyphonie constitutive, en tant qu'il paraphrase un discours dûment stabilisé par les institutions de l'Empire postcolonial. En effet, par la thématization réitérée de l'Afrique et sa référence comme le pays de l'enfance, le roman de la rupture participe de la stabilisation de la référence du mot, construite par un dispositif institutionnel mis en place par les forces impériales post-coloniales. Le roman de la rupture ne parlerait donc pas de son propre chef mais assumerait au sein de ce dispositif, le statut de médiateur d'un discours déterminé en dehors de l'écrivain. D'entrée de jeu, un état des lieux apparaît nécessaire, pour se faire une idée de l'appréhension du roman africain de la rupture dans les études littéraires postcoloniales. Le roman de la rupture y est souvent perçu dans son intériorité comme un acte individuel de rupture, déconnecté de toute entreprise communautaire et polyphonique organisée. Cet état des lieux permettra de mieux formuler la question de la présente recherche, ainsi que les hypothèses, les fondements théoriques et méthodologiques du travail et ses différentes articulations.

2. Approches de la littérature africaine

▪ La littérature de la rupture

La littérature dite de la rupture fait son apparition en Afrique dans les années 1960, dans un contexte de reconfiguration institutionnelle marqué par l'émergence d'Etats-nations proclamés souverains. Par roman de la rupture, il faut entendre un ensemble de récits romanesques qui racontent une Afrique chaotique, infantile, enivrée de violence et de

¹ Le concept d'Empire appliqué à la société contemporaine est emprunté à Hardt et Negri (2000). Nous en parlerons dans le détail au chapitre 3.

luxure, incapable de se prendre en charge ou de s'organiser en civilisation. Cette littérature a marqué la fin du mouvement de la Négritude. Sont généralement cités comme points de départ de cette rupture, *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem (1968)² et *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma³. Le roman de la rupture semble affirmer au sujet de l'Afrique tout le contraire du mouvement de la Négritude dont les poètes avaient tenu à « défranciser » les mots français désignant l'Afrique (Sartre 1948). Il ne semble pas se préoccuper du rayonnement de l'Afrique et du Noir, comme ce fut le cas avec la Négritude, mais consiste plutôt en un « déferlement de monstruosité » (Borgomano 2000:191-192) à propos de l'Afrique qui y apparaît toujours engluée dans la violence et la luxure. L'écrivain d'origine camerounaise

Calixthe Beyala donne une illustration de cette rupture dès l'incipit de son roman, *Femme nue femme noire* (2003). L'héroïne cite un poème célèbre de Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », pour mieux marquer sa rupture avec la Négritude:

« Femme nue, femme noire, vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté... » Ces vers ne font pas partie de mon arsenal linguistique. Vous verrez: mes mots à moi tressautent et cliquettent comme des chaînes. Des mots qui détonnent, déglissent, dévissent, culbutent, dissèquent, torturent! Des mots qui fessent, giflent, cassent et broient! (FNFN : 12)

La suite du roman est le récit des prouesses sexuelles d'une fille à peine sortie de l'adolescence, qui avoue n'avoir que deux passions: voler et forniquer. On est manifestement à mille lieues de la femme noire vertueuse construite par Senghor et dont l'évocation dans le roman de Beyala ne semble avoir pour objet que de souligner à grands traits la netteté de la rupture entre les deux discours. C. Beyala nous donne de comprendre que la rupture dont il s'agit s'effectue par rapport à une génération d'énonciation antérieure, notamment le mouvement dit de la Négritude qui a donné de la femme Noire une image cohérente et idyllique qui paraît aux antipodes de la réalité que croit percevoir la génération dite de la rupture. La position énonciative de C. Beyala au

² Prix Renaudot dès après sa publication aux éditions du Seuil.

³ Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1969.

sujet de la femme africaine se montre donc en totale rupture avec le discours du poème de Senghor qui associe à la femme noire, vie et beauté. Le linguiste Mwatha Musanji Ngalasso a donné de la notion de rupture une définition riche de précisions :

Cette notion de rupture qui, depuis quelques années, occupe une place de choix dans la réflexion sur les littératures africaines, renvoie explicitement à toute (r)évolution chronologique (changement d'époques qui autorise de nouvelles périodisations), thématique (surgissement de nouveaux thèmes), structurelle (renouvellement des structures du récit ou de la poésie) ou stylistique (contravention aux normes linguistiques et esthétiques établies), observable dans le mouvement de la création littéraire et sentie comme coupure, discontinuité, modification, saut qualitatif. La violence, dans ce cas, réside dans le refus du conformisme, l'ébranlement des habitudes acquises, le « refus de respecter la loi du silence, en écrivant aussi sur ce qu'il ne faut pas dire » [...]. C'est un acte de libération de l'écriture de toutes les formes d'enchaînement ou d'enfermement, que ce soit par la tradition, par la religion ou par l'idéologie. (Ngalasso 2002: 20-27)

L'étude de Ngalasso s'avère davantage soucieuse de description formelle que de la mise en rapport du texte avec son contexte d'énonciation. Aussi se garde-t-elle d'identifier avec précision les « formes d'enchaînement ou d'enfermement » contre lesquelles se déchaîne la violence de l'écrivain africain. D'autres études prennent en charge cet aspect des choses, comme on le verra.

- **L'approche insulaire**

Le roman de la rupture a été cité en exemple par des études qui en ont salué l'autonomie, l'originalité et le courage. Au nombre des études ayant mis en relief et magnifié la dialectisation du français chez les écrivains francophones postindépendance, il faudrait citer celle de Makhili Gassama qui voit dans l'œuvre de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, la ferme « volonté de tordre le cou au français ». Il présente l'écriture d'Ahmadou Kourouma comme une nouveauté stylistique, consistant en la transposition du style malinké en Français. Aussi pense-t-il de cet auteur africain qu'« [i]l a vidé les mots de France de leur

contenu gaulois pour les charger, comme les colporteurs malinké, de nouvelles marchandises, proposées à la consommation du francophone » (Gassama 1995: 27, 118). Dans le même sens, l'Américain Christopher Miller souligne l'accueil globalement favorable fait à l'appropriation des langues européennes par les écrivains négro-africains. En effet, cet usage spécifique des interférences linguistiques lui apparaît particulièrement remarquable :

There is great support for the idea of appropriation and Africanization of European languages. Novels such as Amos Tutuola's *The Palm Wine Drinkard* (1952) and Ahmadou Kourouma's *Les Soleils des indépendances* (1968) demonstrate this project through a conscious practice of deviation from European standards and recourse to African speech patterns and vocabulary. (Miller 1998: 166)

Guy Ossito Midiohouan du Bénin croit percevoir, après les indépendances, la constitution progressive d'un « nouveau roman politique » caractérisé par « l'affirmation du refus du désordre établi [...], le désarroi de l'écrivain face à l'irrationalité de la vie politique ». Il observe que ce nouveau roman « s'attache à montrer les mécanismes par lesquels se perpétue le malheur de l'Afrique dans une ère néocoloniale particulièrement sinistre ». Il s'agit d'un appel à une prise de conscience susceptible de « déboucher sur la véritable libération ». Concernant *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, il note sur le plan verbal « l'émergence d'une volonté de démarcation de l'écriture » vis-à-vis du « conformisme académique et du classicisme » des aînés tel que Cheikh Hamidou Kane (Midiohouan 1986 : 207-212).

De l'avis des Congolais George Ngal (1994) et Pius Ngandu Nkashama (1997), les prouesses de ce nouveau roman ne sont pas que langagières. G. Ngal note que cette écriture se distingue, sur le plan de son énonciation, par une grande proximité entre la fiction et la réalité, la frontière entre les deux apparaissant de plus en plus ténue. Le roman de la rupture colle donc à la réalité. Au réalisme s'ajoute son caractère contestataire, car « [l']esthétique du grotesque, de la bouffonnerie, apparue dans le roman de la décennie quatre-vingt n'est compréhensible que comme dénonciation des dictatures ubuesques » (Ngal 1994 : 8-9). Réalistes et révolutionnaires, les écrivains de la rupture

sont également tenus pour des « conquérants de l'écriture en liberté ». Deux écrivains congolais sont notamment cités, Bolya Baenga et Emongo Lomomba dont les œuvres, *Cannibale*⁴ (1986) et *L'instant du soupir* (1989) ont obtenu respectivement le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire et le Prix Inter-Alliance Franco-Zairoise (Ngal 1994 : *ibid*).

Dans le même sens, Pius Ngandu Nkashama estime que le roman de la rupture est un roman d'engagement et de lutte, dans lequel les écrivains africains aussi bien du cru que de la diaspora s'insurgent contre toute forme d'oppression entretenue par les pouvoirs néo-coloniaux (Nkashama 1997 : 108) : « Un hommage mérité doit être rendu à ces écrivains, maîtres de la parole et de l'écriture. Ils ont bravé les censures, les interdits, et au prix de leur souffle, ils ont payé cette audace en s'opposant aux monstres du pouvoir. » Somme toute, les études de G. Midiohouan (1986), G. Ngal (1994), M. Gassama (1995), P. Nkashama (1997), C. Miller (1998) et M. Ngalasso (2002) nous semblent traversées par le double présupposé de l'intériorité de l'œuvre et de l'autonomie de l'écrivain. Il filtre de ces études la croyance à l'autonomie de l'écrivain, présenté comme « maître de la parole et de l'écriture » (Nkashama 1997 : *ibid*), capable de prendre des distances vis-à-vis du pouvoir en place et de s'insurger contre toute forme d'oppression. L'œuvre est souvent abordée comme une entité homogène, qui s'énonce librement sans contrainte extérieure. L'écrivain y est tenu pour un créateur de sens et rarement envisagé comme un procréateur, le médiateur d'une création déjà existante, le reformulateur d'un déjà dit, dûment prescrit par les institutions qui rendent son texte possible.

▪ L'approche dialogique

C'est le lieu de mentionner des études comparées du roman de la rupture, révélatrices du dialogisme foncier du langage, synonyme tout à la fois d'interaction et d'intertextualité, c'est-à-dire de dépendance énonciative. Car, à en croire Mikhail Bakhtine (1977: 105), il n'est pas d'énonciation qui n'entretienne de relation avec d'autres : « Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge

⁴Cette œuvre fera l'objet d'une attention particulière dans la suite de ce travail, en tant qu'elle est reconnue comme appartenant au roman de la rupture.

celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc. » Le Nigérian FemiOsofisan (1980) observe dans la littérature africaine des années 1970 cette tendance qu'il désigne du nom de « littérature anubiale »⁵. Il est surtout frappé par ce « catalogue rituel de carnage fratricide qui fait souvent le sujet des romans récents ». Il cite notamment *Le Devoir de violence* de YamboOuologuem (1968), *Season of Anomy* de Wole Soyinka (1973), *Remember Ruben* de Mongo Beti (1974) et accessoirement des textes de KoleOmotoso et ElechiAmadi. Puis il s'interroge sur les enseignements à tirer de cette « furieuse explosion d'horreurs » :

D'une œuvre à l'autre, nous nous trouvons saisis par la même métaphore, celle de l'animal de proie, bien vivant avec griffes et crocs, nous sommes pris au piège de la légende sanglante, du même fardeau de morts [...] Le pouls de la littérature contemporaine bat au rythme de la poursuite et du pillage, au cours desquels l'humanité elle-même est constamment traquée, mutilée, et nos semblables transformés en cannibales. (Osofisan 1980: [En ligne])

Pour Osofisan, cette écriture s'inscrit en droite ligne d'un cri de rupture lancé des années plus tôt par l'écrivain sud-africain EzekielMphahlele, cri de révolte du poète contre les prétentions idylliques de la Négritude: «Un de ces jours, je vais piller, violer, incendier».

Odile Tobner (1980) se préoccupe davantage de la folie qui transparaît dans cette littérature et qu'elle met en lumière pour s'en indigner. Elle trace des parallèles entre cette littérature et des romans français bien connus et primés par l'institution littéraire française: *L'Etat sauvage* de Georges Conchon⁶*Les Flamboyants* de Patrick Grainville⁷. Ces deux histoires qui mettent en scène des personnages africains fous et assoiffés de

⁵Allusion à Anubis, dieu Egyptien qui recevait les morts et se chargeait de les conduire devant le juge Osiris.

⁶ Paru en 1964 chez Albin Michel, le roman raconte l'histoire d'une jeune française qui quitte son amant Français en France et échoue dans un sombre pays d'Afrique, dans les bras d'un médecin africain diplômé des universités françaises devenu ministre dans son pays et qui se fait assassiner par jalousie.

⁷Roman paru aux éditions du Seuil en 1976 et qui raconte l'histoire d'un chef d'Etat africain que le narrateur appelle quelques fois le roi fou et qui ne comprend pas grand chose au fonctionnement du monde moderne et n'a qu'une obsession, percer un mystère dans la forêt profonde. Il est finalement mis à l'écart par un coup d'Etat perpétré par un de ses amis.

sang ont valu aux auteurs la reconnaissance de l'institution littéraire française⁸. Odile Tobner croit percevoir une ressemblance entre la nouvelle littérature africaine de la folie et des textes français semblables. Dans *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Bernard Mouralis (1993) se donne pour objet de «montrer que la catégorie de la folie occupe une place essentielle dans l'image qui a pu être forgée de l'Afrique tant par les écrivains européens que par les écrivains africains ou antillais». Il perçoit une même voix qui se profile dans les textes africains et français. Cette configuration énonciative est perçue comme «un fil»:

Tout au long de l'immense production qui se développe en Europe, à partir de XVIIe siècle, à propos de l'Afrique et de l'homme noir, dans le domaine de l'essai (anthropologie, psychiatrie) comme dans celui de la fiction, court un fil: l'assimilation de l'Afrique à la folie. Et ce fil n'est pas près de se rompre: songeons seulement au retentissement d'œuvres comme celles de G. Conchon, *L'Etat sauvage* (1964) ou de P. Grainville, *Les Flamboyants* (1976) et à la fréquence de la métaphore psychopathologique dans l'information concernant l'Afrique. (Mouralis 1993: 9)

Selon B. Mouralis, le discours qui associe l'Afrique à la folie n'est « pas totalement réductible à une logique impériale et impérialiste de la péjoration ». Il faut y voir un désir de l'Occident de « penser l'Autre ». Quant à l'Afrique qui se pense à travers la catégorie de la folie, il s'agirait d'une « inlassable revendication d'appartenance à l'humanité », car « rien n'est plus humain que la folie et la maladie ». Le recours à des concepts d'anthropologie et de psychiatrie pour expliquer ce dialogisme donne lieu à des démonstrations très intéressantes bien que complexes. Quoi qu'il en soit, le rapprochement entre la littérature africaine et des textes français sous le rapport de la folie nous semble digne de la plus grande attention.

Deux observations se dégagent de ces études du roman de la rupture. En premier lieu, il est remarquable de constater que toutes perçoivent l'irruption d'une identité énonciative dans la production littéraire africaine au tournant des indépendances. Osofisan nomme

⁸Prix Goncourt, respectivement en 1964 et 1976.

littérature anubiale ce que les autres désignent du terme d'écriture de la folie, de la violence ou de la rupture. Deuxièmement, alors que d'aucuns la réduisent à l'Afrique et l'abordent dans son immanence, d'autres, dont Mouralis et Tobner, croient percevoir une identité entre ce roman et un certain roman français. Un clivage apparaît donc au moment de l'articulation de ce fonctionnement textuel à un lieu social. Dominic Thomas rend compte, à titre d'exemple, de l'étendue du clivage perceptible dans les réactions suscitées par l'étude de Jacques Chevrier (1984: 118) qui affirme voir une parenté entre le roman francophone africain et celui de Balzac et de Zola:

The claim that African writers are merely Black variations of canonical authors has of course been denounced by a range of critics, who have insisted on the intrinsic originality of francophone texts by adopting anthropological approaches to the study of literature (Miller), explored the centrality of ideology (Irele), or maintained the validity of theorising the national (Bjornson, Huannou, Midiohouan, Thomas) in order to account for the specificity of cultural and socio-political circumstances. (Thomas 2007: 83)

Il convient également d'observer que lorsqu'il s'agit de nouer le fonctionnement d'une littérature à l'identité d'un lieu, l'on observe une forte tendance des études littéraires à la localisation africaine de l'identité énonciative du roman de la rupture : « C'est un acte de libération de l'écriture de toutes les formes d'enchaînement ou d'enfermement » (Ngalasso 2002: 20-27) ; un acte d'opposition « aux monstres du pouvoir » (Nkashama 108) ; « une volonté de démarcation de l'écriture » vis-à-vis du « conformisme académique et du classicisme » des aînés tel que Cheikh Hamidou Kane (Midiohouan 1986 : 207-212). Il est rare de la rapporter à un lieu extérieur à l'Afrique et d'y voir, comme Mouralis (1993 : 9), une « image qui a pu être forgée de l'Afrique tant par les écrivains européens que par les écrivains africains ou antillais ». Au total, il filtre de ces études la croyance à une intériorité de l'œuvre, la réduction de l'œuvre à l'individualité de l'écrivain, « maître de la parole et de l'écriture » (Nkashama 108), capable de prendre des distances vis-à-vis des institutions locales et de s'insurger contre toute forme d'oppression entretenue par les potentats africains. L'œuvre est appréhendée comme une entité homogène qui s'énonce librement et n'est nullement envisagée comme médiatrice d'un déjà dit, dûment prescrit par les institutions qui la rendent possible et dont la plus visible est l'institution

éditoriale. Car, comme a pu l'observer Christopher Miller, la gestion de la production littéraire de l'Afrique est placée sous le contrôle d'un réseau d'institutions européennes : «To thisday, the production of Africanliterature, especially, remainslargely a Europeanenterprise » (Miller 1998: 166). L'approche dialogique n'est donc pas inintéressante, si l'on admet que le roman africain est assez mal placé pour rester sourd aux discours des institutions européennes qui le rendent possible.

3. Position du problème

▪ La problématique de l'altérité: Qui parle?

En définitive, le roman de la rupture est-il l'expression d'une pensée indépendante ou le relai de voix exogènes ? Autrement dit, qui parle dans le roman de la rupture ? En admettant que la création et le maintien de la réalité non verbale sont généralement le fait de communautés organisées et non d'individus pris isolément, l'œuvre littéraire, surgissant d'une institution éditoriale organisée, ne saurait être appréhendée comme une entité close ou l'acte isolé d'une voix individuelle émergeant hors de toute contrainte. Au contraire, elle apparaît susceptible de n'être que « le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100) d'un contexte non verbal fondé et traversé par les voix d'autorité qui déterminent dans la communauté « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971:102). Si donc l'œuvre littéraire est envisageable dans un tel dialogisme, la question générale posée plus haut peut se reformuler en une double interrogation portant sur l'indentification des voix relayées et la raison d'être d'une telle polyphonie.

- Question 1 : Qui parle dans le roman de la rupture : voix individuelles d'écrivains autonomes ou paraphrase d'un discours stabilisé dans le contexte non verbal du roman?
- Question 2 : Comment comprendre la reprise en chœur, par tant d'écrivains, de la configuration référentielle faisant de l'Afrique le pays de l'enfance?

Des approches d'inspiration dialogique et pragmatique, ont mis en lumière la nature éminemment polyphonique du texte et l'aliénation de l'œuvre littéraire à la parole

d'autrui et au contexte non verbal de son émergence. Il semble donc acquis que la problématique de l'altérité se trouve au principe de toute expression verbale (Sarfati 2005 [1997] : 50). Réfléchissant à la thèse de l'unicité du sujet parlant, Oswald Ducrot réussit à établir la présence d'une pluralité de voix, une polyphonie, au sein d'un même énoncé :

Si on appelle s'exprimer être responsable d'un acte de parole, ma thèse permet, lorsqu'on interprète un énoncé, d'y entendre s'exprimer une pluralité de voix différentes de celle du locuteur, ou encore, comme disent certains grammairiens à propos des mots que le locuteur ne prend pas à son compte, mais met, explicitement ou non, entre guillemets, une « polyphonie » (cf. Baylon, Fabre, 1978, p. 217). (Ducrot 1980 : 44)

Le sujet parlant est le producteur physique ou empirique de l'énoncé et le locuteur, le point de repère de la référence des déictiques de la première personne, celui qui assume la responsabilité de l'acte illocutoire. Selon Ducrot, c'est « un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé » (Ducrot 1980:193). En ce qui concerne l'énonciateur, Ducrot pense que celui-ci est au locuteur ce que le personnage est à l'auteur. Le triptyque linguistique sujet parlant, locuteur, énonciateur correspondrait donc à celui d'auteur, narrateur, personnage, en littérature. L'énoncé n'a donc pas, comme on a pu le croire, une source unique indifféremment appelée sujet parlant, locuteur ou énonciateur, et le texte ne se limite pas au triptyque auteur, narrateur, personnage.

L'Analyse du discours a remis en question ce triptyque, en postulant que le sujet énonciateur ne parle pas en son nom et que, dans l'illusion, il « se croit source de son discours là où il n'en est que le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100). D'où, en littérature, le postulat d'une quatrième source énonciative, une quatrième voix, outre celles de l'auteur, du narrateur et du personnage. L'autonomie du locuteur serait même quasiment réductible à sa fonction articulatoire de production de la parole par les moyens physiologiques propres de l'organisme individuel (Bakhtine 1977). Selon Bakhtine, le mot est certes produit par les moyens propres à l'organisme individuel, mais il reste une œuvre éminemment sociale, le fruit d'un consensus.

La parole ne saurait donc fonctionner en dehors de la société dont elle tire tout son sens. De fait, les signes créés par le groupe social préexistent à l'individu dont l'intégration au sein du groupe est tributaire de son appropriation du système de signes. Dans la pratique, cette appropriation s'opère à travers l'assimilation de la parole d'autrui qui circule au sein du groupe: « Dans tous les domaines de la vie et de la création idéologique, nos paroles contiennent en abondance les mots d'autrui, transmis avec un degré de précision et de partialité fort varié » (Bakhtine 2003 :157).

- **L'œuvre et son contexte**

Ce qui passe pour être le contexte non verbal de l'œuvre comporte un versant verbal qui lui est constitutif et dont elle est susceptible d'être « le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100). Si l'on en croit John R. Searle (1995), en dehors des « faits bruts » tels que l'air ou le soleil, qui existent indépendamment de la volonté des hommes, des réalités telles que le mariage, la monnaie, les finances, l'Etat, les frontières, la guerre ou la pauvreté sont des « faits institutionnels », des réalités conventionnelles nées du consensus d'une communauté autour d'un discours ou d'une configuration énonciative. La réalité institutionnelle ou sociale vient à l'existence par un acte de création initial qui consiste en l'adhésion d'une communauté à une déclaration performative explicite du genre : « Mon pays et moi-même nous reconnaissons avec joie et émotion que le Congo accède ce 30 juin 1960, en plein accord et amitié avec la Belgique, à l'indépendance et à la souveraineté internationale » (Baudouin 1^{er} : [En ligne]).⁹

La continuité de l'existence du fait institutionnel ainsi créé est manifestée et assurée par des représentations linguistiques officielles telles que des passeports ou des actes d'Etat civil ou par l'activité langagière des membres de ladite communauté à travers la réitération des syntagmes comme « Le Premier ministre du Congo ». Ce processus n'est pas le fait d'un individu isolé mais de groupes d'individus organisés en communautés qui

⁹Proclamation de l'indépendance du Congo par le roi de Belgique, Baudouin Ier, en présence du Président Joseph Kasavubu et du Premier ministre Patrice Eméry Lumumba, le 30 juin 1960, à Léopoldville, actuelle Kinshasa. [En ligne] www.kongo-kinshasa.de/dokumente/lekture/disc_indep.pdf (Consulté le 22 juin 2009).

entretiennent entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination. Par le biais de harangues, sermons, pamphlets, exposés, programmes, textes de lois et même de textes littéraires, ces communautés déterminent « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971:102). L'émergence et la survie matérielle du fait institutionnel sont donc le fait d'un groupe social et ces processus comportent une incidence linguistique, précisément sémantique, car la référence des mots est forgée par la communauté discursive, ce qui explique d'ailleurs que la référence d'un mot puisse varier d'une communauté discursive à une autre.

Deux choses sont dignes de remarque ici. Tout d'abord, la réalité non verbale comporte un versant linguistique, ensuite la création et le maintien de ladite réalité sont le fait de groupes organisés et non d'individus pris isolément. Dans cette perspective, l'œuvre littéraire ne saurait être appréhendée comme une entité close et encore moins l'acte isolé d'une voix individuelle émergeant hors de toute contrainte. Au contraire, l'œuvre apparaît traversée par son contexte non verbal au moyen des mots qui s'y réfèrent. De même, par le simple usage de ces mots dont elle n'assume nullement la paternité, elle participe d'emblée des processus de continuité ou d'éviction de la réalité désignée. C'est pourquoi, apparaissant au confluent de discours et donc de voix provenant de communautés diverses qui entretiennent entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination.

- **La stabilisation d'une configuration référentielle**

Il se pose un problème de construction de la référence des mots, dans le cadre d'une problématique plus générale de construction de la réalité sociale au sein de l'Empire post-colonial. Les termes du problème méritent clarification avant d'envisager d'éventuelles hypothèses. Par référence, il faut entendre la réalité à laquelle renvoie un terme ou une expression¹⁰. Il est important de souligner que la référence d'un signe linguistique ne tombe pas du ciel, elle est conventionnelle et se construit. Elle est dite saturée lorsque « par le consensus idéologique » qui stabilise la référence d'un mot, chaque membre de la communauté discursive croit savoir ce que signifie le mot et considère sa signification

¹⁰Avec cette acception, le terme de référence est employé comme synonyme de référent (Milner 1982 : 10).

comme allant de soi (Maingueneau 1987 : 104). Ce processus d'encodage et de stabilisation de la référence embarque donc les locuteurs dans une « polyphonie tout à fait radicale » telle que les sujets soient habités par le ON qui supporte la communauté discursive, c'est-à-dire la voix d'autorité qui façonne la réalité sociale, très souvent à l'insu du sujet (Maingueneau 1987 : 76). Le mécanisme s'intègre dans un processus plus vaste de création de la réalité sociale, qui a été exposé en début de chapitre.

En effet, la réalité institutionnelle ou sociale vient à l'existence par un acte initial de création de la référence d'un mot qui, souvent, existait déjà avec une autre référence. Comme on l'a vu plus haut, la continuité de l'existence du fait institutionnel et du mot qui le désigne est assurée par l'usage. La référence des mots du discours est reprise par le locuteur sous forme de préconstruit, c'est-à-dire « une construction antérieure, extérieure, indépendante, par opposition à ce qui est construit dans l'énonciation [...]. Le préconstruit renvoie ainsi aux évidences à travers lesquelles le sujet se voit donner les objets de son discours » (Courtine 1981 : 36). A travers le préconstruit se constitue le sujet universel qui garantit ce que chacun sait, peut comprendre ou voir. En clair, la référence des objets du discours se stabilise sous la forme de préconstruits que le sujet énonciateur va intérioriser de manière illusoire, comme allant de soi. Chose digne de remarque, la gestion et la production des préconstruits s'effectuent dans le cadre d'institutions¹¹ ou de réseaux. Un réseau se constitue d'autant de reformulations possibles d'un invariant entendu comme l'association d'un mot et d'une référence. C'est dans ces réseaux de formulation que la référence des mots se stabilise sous la forme de préconstruits.

Articulant une telle approche au cadre théorique du marxisme althussérien, Michel Pêcheux avance que, dans le rapport entre classes sociales sur la scène politique, il se forme des positions idéologiques qui ne sont pas le fait d'individus isolés mais de groupes d'individus organisés en formations. Ces formations idéologiques s'organisent elles-mêmes en formations discursives qui déterminent « ce qui peut et doit être dit » (Haroche,

¹¹Par institutions il ne faut pas forcément entendre une structure exemplaire siégeant en un lieu donné, mais « tout dispositif qui délimite l'exercice de la fonction énonciative, le statut des énonciateurs comme celui des destinataires, les types de contenus que l'on peut et doit dire, les circonstances d'énonciation légitime pour un tel positionnement » (Maingueneau 1991 : 18).

Henry et Pêcheux 1971:102). C'est au sein de ces formations discursives que s'opère l'interpellation de l'individu en sujet idéologique, car c'est le lieu où se construisent les contraintes discursives ou les préconstruits qui seront intériorisés par le sujet idéologique comme des évidences. A l'intérieur de ces réseaux et formations, il faut distinguer des communautés discursives de deux types : celles qui *gèrent* et celles qui *produisent* le discours (Maingueneau 1991: 190). Editeurs et institutions de consécration seraient donc du côté de la gestion et les écrivains de l'autre. Bien que distinctes, les deux communautés s'imbriquent étroitement malgré les dénégations de «nombre d'écrivains qui prétendent œuvrer hors de toute appartenance ; mais c'est justement une des caractéristiques de la littérature que de susciter une telle prétention » (Maingueneau et Cossutta 1995 : 116).

Au total, le roman de la rupture pose un problème de saturation référentielle en ce sens qu'il émerge d'un contexte qui a construit et stabilisé une certaine référence de l'Afrique. Or loin d'être une entreprise solitaire, réductible à l'individualité de l'écrivain, la saturation de la référence des mots, est un mécanisme foncièrement institutionnel qui participe des processus de construction de la réalité sociale et nécessite la mise en œuvre de dispositifs institutionnels de gestion des instances de reformulation et de stabilisation des préconstruits. Dans ces conditions, l'on peut faire la double hypothèse suivante :

- Hypothèse 1 : Les œuvres relevant du roman de la rupture ne participent pas d'une entreprise solitaire, réductible à l'individualité de l'écrivain, mais constituent la paraphrase d'une configuration référentielle qui a institué l'Afrique comme le pays de l'enfance et de la violence ;
- Hypothèse 2 : La reprise en chœur de cette configuration énonciative est consécutive à la mise en place d'un mécanisme institutionnel de saturation référentielle au sein de l'Empire post-colonial qui gère non seulement la production littéraire africaine mais également l'ensemble du continent à travers un système d'Etats-nations dont la fonction est d'assurer la médiation politique, la discipline des populations et la répartition des flux de richesse en provenance ou à

destination du pouvoir mondial (Hardt et Negri 2000 : 378)¹².

Cette double hypothèse concerne à la fois la quatrième voix du roman de la rupture et les mécanismes institutionnels de saturation référentielle qui auraient instauré et stabilisé ladite voix sous forme de configuration référentielle dans l'espace de l'Afrique au lendemain des indépendances, au point de la faire intégrer, comme allant de soi, par une population d'écrivains.

4. Analyse du discours de la rupture

A l'appui à cette double hypothèse et pour répondre aux interrogations posées plus haut, le présent travail convoque principalement les outils théoriques de l'analyse du discours francophone en s'inspirant largement des travaux de Dominique Maingueneau qui s'inscrivent en droite ligne de ce qui a été appelé l'école française¹³. L'intérêt de l'analyse du discours¹⁴ pour ce travail réside dans le fait qu'elle s'attache à montrer comment ce qui est improprement nommé « contenu » d'une œuvre apparaît constamment traversé par le renvoi à ses conditions d'énonciation. En effet, l'analyse du discours se donne « pour tâche de rapporter les énoncés à leur *contexte* non verbal » (Maingueneau 1996 :33). Dans cette perspective, son objet se situe au-delà du texte et de son contexte, dans le discours, entendu comme articulation de l'un et de l'autre :

¹²L'Empire dont il s'agit n'est pas à confondre avec l'impérialisme qui l'a précédé et qui s'exerçait, avant la deuxième Guerre mondiale, à partir d'un centre territorial de commandement. L'Empire dont il s'agit ici est « un appareil décentralisé et exterritorialisé de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier à l'intérieur de ses frontières ouvertes et en perpétuelles expansion. L'Empire gère des identités hybrides, des hiérarchies flexibles et des échanges pluriels en modulant ses réseaux de commandement » (Hardt et Negri 2000: 17).

¹³ Au sens strict, le terme désigne un ensemble de recherches faites en France au milieu des années 1960 au confluent de la linguistique et du marxisme, Michel Pêcheux ayant été l'auteur le plus représentatif de ce courant (Maingueneau 2009 [1996] : 66-67). Au sens large, la notion est déterritorialisée et regroupe des recherches d'origines diverses qui ont en commun, entre autres, de porter sur des corpus non conversationnels, de se référer aux théories de l'énonciation linguistique (E. Benvéniste, O. Ducrot, etc.), d'accorder un rôle privilégié à l'interdiscours. D'autres termes ont été proposés : tendances françaises (Maingueneau 1991) et analyse du discours francophone (Charaudeau et Maingueneau 2002).

¹⁴Désormais AD.

Son objet n'est ni l'organisation textuelle ni la situation de communication, mais ce qui les noue à travers un dispositif d'énonciation spécifique. Ce dispositif relève à la fois du verbal et de l'institutionnel : penser les lieux indépendamment des paroles qu'ils autorisent, ou penser les paroles indépendamment des lieux dont elles sont partie prenante, ce serait rester en deçà des exigences qui fondent l'analyse du discours. (Maingueneau 2005b : 3)

Il convient à présent de se poser quelques questions de méthode : Comment procéder au repérage du discours, de la quatrième voix, la voix de l'Empire, dans le roman post-colonial de la rupture? Comment rapporter une pluralité de romans parus dans un espace social historiquement circonscriptible au fonctionnement d'un groupe social dont ils émergent ?

Le geste inaugural de l'AD consiste à ramener à l'unité d'un positionnement une dispersion d'énoncés. Elle se distingue d'autres disciplines par la nature du principe qui préside à ce groupement. Pour elle ce n'est pas un critère formel, d'ordre typologique en particulier, qui doit intervenir, mais le rapport à un *lieu* d'énonciation permettant d'identifier ce qu'on appelle à la suite de *L'Archéologie du savoir* de M. Foucault une « formation discursive ». Ce ne sont pas les sermons en tant que sermons, les tracts politiques en tant que tracts politiques qui intéressent l'AD, mais un ensemble de sermons ou de tracts en ce qu'ils définissent dans l'espace social une certaine identité énonciative historiquement circonscriptible. (Maingueneau 1991: 8)

En admettant qu'il faille ramener une pluralité de romans à l'unité d'un positionnement, comment retrouver, dans le capharnaüm de voix qu'est le récit, son positionnement exact, la voix de la formation discursive dans laquelle l'écrivain se trouve embarqué? En effet, le récit littéraire est une énonciation indirecte, non littérale ou seconde, dont le sens premier n'est pas linguistiquement encodé. « Dans l'illocution indirecte, un acte est marqué, deux actes sont accomplis » (Searle 1979 : 10). L'écrivain raconte une histoire pour exprimer un discours, deux actes distincts sont ainsi accomplis au moyen d'une seule énonciation. Mais en plus d'être indirect, le récit est un macro énoncé, constitué d'une multitude d'énoncés attribués à des personnages. Surgit alors une double difficulté :

comprendre le sens premier à partir d'un sens second ou littéral ; retrouver le sens premier à partir d'une multitude de paroles, souvent contradictoires, prononcées par une foule de personnages antagonistes. Un dispositif pragmatico-sémiologique est nécessaire pour retrouver les unités fondamentales du récit permettant d'en faciliter l'interprétation ainsi que le repérage des préconstruits, par delà la polyphonie du texte. L'analyse structurale du récit dispose d'outils permettant le décodage du récit à travers des opérations d'analyse et de synthèse qui se résument en trois notions clés : le schéma quinaire, le schéma actantiel et l'énoncé matrice du récit. Ce dernier est, par convention, le sens du récit et la voix de l'auteur. Ces trois clés permettent de remonter à la quatrième voix, celle de la formation discursive.

Au total, le sujet énonciateur ne parle pas en son nom mais son discours apparaît déterminé d'avance par la formation discursive à laquelle il est attaché. Ainsi est-il posé comme intériorisant de manière illusoire les préconstruits de sa formation discursive (Maingueneau 1991:18). Mais en raison du caractère occulte des préconstruits et du fait de la non littéralité du récit littéraire, le repérage du discours ou de la « voix paradigmatique » du récit requiert de la part de l'analyste des calculs interprétatifs complexes, basés sur une information d'arrière-plan adéquate concernant le contexte discursif du récit et des informations conventionnelles régissant son système de signification. L'on se propose de partir du schéma quinaire de chaque roman étudié pour en extraire l'énoncé matrice et remonter à ses préconstruits. En effet, le schéma dit quinaire articule l'intrigue du récit en cinq étapes résumant les transformations relatées dans l'intrigue. Ce schéma permet l'extraction de l'énoncé matrice du récit, en vertu de l'hypothèse homologique de Roland Barthes selon laquelle le récit peut se ramener à une phrase désignée ici du terme d'énoncé matrice: "le récit est une grande phrase, comme toute phrase constative est, d'une certaine manière, l'ébauche d'un petit récit" (Barthes 1977 :12). Par convention, l'énoncé matrice est l'expression de la voix de l'auteur. Il permet de remonter à la quatrième voix, celle de la formation discursive, par voie de comparaison avec les préconstruits des discours en circulation dans le champ circonscrit.

5. Articulations du travail

A l'exclusion du chapitre introductif et de la conclusion, le corps du présent travail s'articule en trois compartiments. Le chapitre 2 sera consacré à la présentation des fondements théoriques et méthodologiques de la présente étude. L'on se propose d'esquisser schématiquement les références théoriques et méthodologiques sur lesquelles se fonde cette analyse, quitte à renvoyer aux textes cités le lecteur qui souhaite approfondir les questions abordées. Le troisième chapitre porte sur le déchiffrement du dispositif de saturation référentielle responsable de l'instauration et de la stabilisation du discours qui a fait de l'Afrique le pays de l'enfance. Car constater l'identité d'une sélection de textes ne suffit pas. Il faut aussi pouvoir «comprendre comment en tel lieu, une population d'auteurs a pu produire des énoncés semblables » (Maingueneau 1987 : 76). C'est ici qu'il faudra expliquer comment une population d'écrivains de l'Afrique post-coloniale souveraine, a pu reprendre en chœur la référence construite par le discours paternaliste impérial. Pour cela l'on se propose de situer le dispositif en tant qu'il assume une fonction de dissimulation des rapports de force et de contrôle de l'agressivité dans l'espace de l'Empire.

Après l'explication des mécanismes de la saturation référentielle du mot Afrique au sein de l'Empire, l'on examine au quatrième chapitre la référence attachée à l'Afrique dans une sélection de romans référés au positionnement de la rupture. Il s'agira du repérage des préconstruits du roman, en tant qu'ils reformulent au sujet de l'Afrique, le discours qui en a fait le pays de l'enfance. Pour appréhender l'hétérogénéité énonciative du roman de la rupture et sa polyphonie constitutive, il n'est pas nécessaire de passer en revue des dizaines de romans. Aussi a-t-on pris le parti d'illustrer notre propos à travers quatre romans de trois écrivains négro-africains issus des deux grandes aires géographiques et culturelles qui constituent l'Afrique subsaharienne dite francophone. En Afrique centrale majoritairement peuplée de Bantous et de chrétiens nous avons choisi le roman *Cannibale* (1986), du Congolais Bolya Baenga, et *Femme nue femme noire* (2003), de la Camerounaise, Calixthe Beyala. En Afrique de l'ouest, dans la région musulmane, deux ouvrages d'Ahmadou Kourouma, de la Côte d'Ivoire, retiendront notre attention : *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) et *Allah n'est pas obligé* (2000).

Kourouma est fortement représentatif du mouvement dit de la rupture dont il est l'un des précurseurs, depuis la publication de son premier roman marqué par une forte alternance codique, dès la fin des années 1960. Par ailleurs, sa pratique de l'écriture couvre une période d'une quarantaine d'années. Enfin, les quatre romans qui constituent notre corpus sont l'œuvre de trois écrivains africains reconnus pour leur positionnement rupteur et primés en tant que tels par l'institution littéraire qui en assure la gestion¹⁵.

¹⁵Pour son premier roman, *Cannibale*, BolyaBaenga a obtenu, en 1986, le Grand prix littéraire de l'Afrique noire attribué chaque année, depuis 1961, par l'Association des écrivains de langue française. CalixtheBeyala a reçu le prix de l'Académie française pour *Les Honneurs perdus*, publié chez Albin Michel en 1996; tandis que le prix Renaudot a été décerné à Ahmadou Kourouma pour *Allah n'est pas obligé*, paru aux éditions du Seuil en 2000.

CHAPITRE 2 : CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

Ce chapitre se propose de construire l'arrière-plan théorique et méthodologique de la présente étude. Il s'agit de constituer un réseau de concepts permettant d'établir l'identité discursive d'une sélection d'ouvrages en tant qu'ils relèvent d'un même positionnement puis de nouer ladite identité au fonctionnement de son lieu d'énonciation afin de mettre en évidence le rapport d'intrication entre le roman de la rupture et son contexte non verbal. Il ne s'agit donc pas du passage en revue de l'ensemble du dispositif conceptuel de l'analyse du discours francophone¹⁶, ni de la reprise systématique des travaux d'un auteur particulier. L'objet du chapitre est la constitution d'un outil d'analyse permettant la mise en rapport des énoncés dits de la rupture avec le contexte non verbal dont ils émergent (Maingueneau 2009 [1996]: 33), afin de montrer comment les positionnements d'une génération d'énonciation littéraire nouent un fonctionnement textuel à l'identité d'un groupe social (Maingueneau 1991: 23).

Pour ce faire, la première articulation du chapitre sera consacrée à la définition de quelques concepts de base de l'AD: texte, énoncé, discours et archive. La deuxième fera un rappel des approches qui, par le passé, ont tenté de mettre l'œuvre littéraire en relation avec son contexte. Trois discours majeurs ont fortement marqué cette réflexion: la philologie, la critique marxiste et, dans une certaine mesure, le structuralisme. L'objet de cette partie est de montrer en quoi l'AD se démarque des autres approches dans le rapport de l'énoncé littéraire à son contexte. La même préoccupation traverse le troisième mouvement du chapitre consacré à la démonstration de la relation dialectique qui lie l'énoncé à son contexte. Il s'agit de montrer que la relation entre le texte et le contexte n'est pas unilatérale mais dialectique, car le texte est à la fois produit et transformateur du contexte, le support et l'effet de son contexte. Pour comprendre cette dialectique, l'on convoquera tour à tour la théorie des actes de langage de John L. Austin, la théorie des faits institutionnels de John R. Searle et le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine, compris comme théorie de l'hétérogénéité foncière du langage.

Ces théories constituent le socle du mécanisme de la saturation référentielle qui est décrit à la fin de cette articulation et qui permet, en AD, l'étude de la relation constitutive entre

¹⁶ En abrégé AD

l'énoncé et son contexte. Prenant appui sur ce mécanisme, la quatrième étape de ce chapitre présente le dispositif conceptuel qui permettra l'analyse du discours de la rupture en troistemps : la construction d'une archive, la circonscription du lieu dont elle émerge et l'établissement d'un rapport d'identité entre le positionnement de l'archive et celui de son contexte institutionnel.

1. Du texte au contexte

Texte, énoncé et discours sont des concepts voisins régulièrement mis en rapport avec le contexte. Il convient de les définir d'entrée de jeu pour les distinguer les uns des autres en vue de la clarté de l'exposé.

▪ Texte et énoncé

En linguistique textuelle (Adam 1997 [1992]), le texte s'entend comme une succession de phrases formant un tout reconnu comme tel. L'unité ainsi perçue est l'aboutissement de deux processus inhérents à la textualité, la cohérence et la cohésion. Relèvent de la cohésion tous les phénomènes relatifs à l'enchaînement des phrases et à la linéarité du texte tandis que la cohérence se rapporte à la progression thématique et sémantique, tant à l'échelle globale qu'au niveau local. A l'échelle globale, c'est-à-dire au niveau du texte intégral, les paragraphes ne se succèdent pas de manière désarticulée mais s'enchaînent selon un certain ordre. Car la dynamique textuelle s'appuie sur une double contrainte : l'exigence de répétition et l'exigence de progression. Il s'agit à la fois de reprendre des informations connues, afin d'éviter au lecteur ou à l'auditeur de s'égarer, et de progresser avec des informations nouvelles pour ne pas donner l'impression de faire du sur place. En général, ces deux exigences fondamentales de la continuité textuelle doivent être respectées en vue de la production d'un texte cohérent.

Ces processus formels et sémantiques générateurs d'unité relèvent du domaine de la linguistique textuelle dont l'objet est le texte considéré dans sa clôture, à l'exclusion de son contexte d'énonciation. C'est ici qu'intervient l'AD qui articule le texte à son contexte et explore l'au-delà du texte dont les préoccupations n'intéressent pas la linguistique textuelle. En effet, la présente étude porte certes sur des textes du roman de la rupture dont elle cherche à établir l'identité énonciative mais le texte y est envisagé, non dans sa clôture mais dans son rapport à d'autres et surtout à un contexte non verbal dont il est le versant linguistique. Ainsi mis en contexte, le texte s'appréhende désormais comme énoncé. L'énonciation est l'acte par lequel un individu mobilise la langue pour exprimer au travers d'un discours son rapport au monde. C'est la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. La relation du locuteur à la langue apparaît

dès lors comme une relation d'instrumentalisation. Le locuteur utilise la langue comme un instrument dans l'expression de son rapport au monde.

La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. L'acte individuel d'énonciation introduit le locuteur comme paramètre dans les conditions nécessaires à l'énonciation. Par lui, la langue est convertie en discours, forme sonore ou scripturale qui atteint un auditeur ou un lecteur et qui suscite une autre énonciation en retour dans la réalité du contexte de l'interaction verbale (Benvéniste 1970 :12-18). L'énoncé est donc un texte en contexte.

▪ **Discours et archive**

Le terme de discours est polysémique et susceptible d'une demi-douzaine d'emplois (Maingueneau 1991 :15). Il renvoie tout d'abord à la parole, au sens saussurien du terme, à toute occurrence d'énoncé. Il désigne ensuite une unité de dimension supérieure à la phrase, l'énoncé appréhendé globalement, objet de la linguistique textuelle qui en étudie la cohérence. Le terme de discours peut également désigner l'énoncé considéré dans sa dimension interactive, son pouvoir d'action sur autrui, son inscription dans une situation d'énonciation. Une autre acception, spécialisation de la précédente, considère le discours comme conversation, le type fondamental de l'énonciation. Par discours, il faudra surtout entendre, dans ce travail, une configuration ou un système de règles, le « système des contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique » (Maingueneau : 1991 :15). Cette acception qui appréhende le discours comme un système de règles nous intéresse tout particulièrement parce que le discours est alors vecteur d'une polyphonie constitutive, ce qui est exactement la forme d'hétérogénéité que ce travail se propose de repérer dans le roman de

la rupture¹⁷. Elle se rapproche de la formation discursive de Michel Foucault (1969 : 153):

[U]n ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée les conditions d'exercice de la fonction énonciative.

Ce qui est nommé « ensemble de règles » chez Foucault s'appelle « système de contraintes » chez Maingueneau. Le discours d'après Maingueneau (1991) est synonyme de formation discursive dans les termes de Foucault (1969), les deux désignant le « système des contraintes » qui déterminent « les conditions d'exercice de la fonction énonciative », c'est-à-dire « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971 : 102), dans une communauté discursive donnée. Dans *L'archéologie du savoir*, Michel Foucault (1969:153) appelle discours « un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive », c'est-à-dire des énoncés produits selon le même système de règles. Le discours, selon Foucault, n'aurait donc pas le sens que lui donne Maingueneau (1991:15), car le premier y voit un ensemble d'énoncés et le second le système des règles qui régissent la production des énoncés à partir d'un lieu social ou idéologique. Le terme de discours désignerait alors tout à la fois les règles et les énoncés qu'elles permettent de produire, tout comme le terme de littérature désigne aussi bien l'art littéraire que l'ensemble des œuvres qui s'en réclament dans un espace donné. En effet, « *le discours socialiste* désigne aussi bien les règles qui spécifient une position énonciative comme socialiste que l'ensemble des énoncés effectivement tenus à partir de cette position » (Maingueneau (2009 [1996]: 45).

¹⁷J. Authier-Revuz (1984) distingue deux types d'hétérogénéité : « montrée » (discours rapporté) et « constitutive » (dialogisme).

Il faut préciser que Foucault se sert de la notion de formation discursive pour « contourner les unités traditionnelles comme « théorie », « idéologie » ou « science » » qui désignent des ensembles d'énoncés rapportables à un même système de règles. La notion aurait fait son entrée dans l'AD par le biais de Michel Pêcheux qui, l'associant au cadre théorique du marxisme althussérien, estime que dans le rapport entre classes sociales sur la scène politique, il se forme des positions idéologiques qui ne sont pas le fait d'individus mais « s'organisent en formations entretenant entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination » (Charaudeau et Maingueneau 2002: 270). Ces formations idéologiques s'organisent elles-mêmes en formations discursives qui, sous la forme de harangue, de sermon, de pamphlet, d'exposé ou de programme, déterminent « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971:102). C'est au sein de ces formations discursives que s'opère l'interpellation de l'individu en sujet idéologique, car c'est le lieu où se construisent les contraintes discursives ou les préconstruits qui seront intériorisés par le sujet idéologique comme des évidences.

Au total, le terme de discours peut servir à désigner aussi bien un texte précis qu'un ensemble de textes, mais il sera davantage compris ici comme une configuration, un ensemble de règles, un usage spécifique de la langue caractéristique des énoncés produits à partir d'une position sociale et idéologique donnée (Maingueneau 1991 :15). Dans la suite de cet exposé, le terme de discours ne sera pas employé comme énoncé, ni comme ensemble d'énoncés, au sens où l'entend Foucault (1969), mais davantage en tant que système des règles qui déterminent, au sein d'une formation sociale ou idéologique, la production d'un ensemble illimité d'énoncés semblables du point de vue de leur positionnement. Le terme de discours ne renvoie donc pas ici à un texte précis, mais désigne les contraintes qui sous-tendent et déterminent les énoncés produits à partir d'une certaine position sociale ou idéologique. Pour désigner l'ensemble des énoncés produits dans le cadre du système des contraintes d'un discours, l'on emploiera le terme d'archive emprunté à Michel Foucault (1969 : 171) mais porteur d'une autre acception¹⁸.

¹⁸ « Ensemble d' « inscriptions » référées à un même positionnement » (Maingueneau 1991 : 21).

▪ Le contexte

L'on peut dire du contexte qu'il se situe à la fois en deçà et au-delà du texte, mais il convient de le percevoir moins dans la linéarité que dans une perspective plus circulaire en le définissant comme tout ce qui entoure le texte, que cela soit verbal ou non. De manière générale, le contexte d'un élément X quelconque, c'est ce qui entoure cet élément (Charaudeau et Maingueneau 2002: 134-135). Qu'il soit linguistique ou non, le contexte est envisageable de façon étroite ou dans un sens plus large, selon le degré de proximité ou d'éloignement par rapport à l'unité d'analyse concernée. Envisager le contexte non-linguistique de façon étroite par exemple, consisterait à s'intéresser au cadre spatio-temporel et à la situation sociale locale immédiate dans lesquels le texte apparaît, sans oublier les participants à l'interaction dont le texte est le produit, les règles qui régissent la production verbale et bien d'autres facteurs. S'agissant du contexte linguistique, d'aucuns préfèrent l'usage du terme de « cotexte » pour désigner l'environnement linguistique qui entoure une unité. Mais le contexte non verbal au sens large recouvrirait l'ensemble du cadre institutionnel mondial, l'ensemble du monde social, ce qui est théoriquement illimité. D'où la nécessité d'un redécoupage tel que proposé par Dominique Maingueneau (1984 : 27) qui subdivise l'univers discursif en unités plus restreintes dénommées champs et espaces.

Le contexte discursif d'un texte s'appréhende dès lors à l'aide des trois concepts d'univers discursif, de champ discursif et d'espace discursif. Par univers discursif, il faudra entendre l'ensemble irréprésentable des énoncés de tous types qui circulent et interagissent à l'échelle du contexte mondial. Cet ensemble est nécessairement fini, mais, jamais pensable dans sa totalité par l'AD, à en croire Maingueneau (1991: 158). Quand on utilise une telle notion c'est généralement pour y découper des champs discursifs. Le champ discursif est définissable comme « un ensemble d'archives qui se trouvent en relation de concurrence, au sens large, et se délimitent donc pour une position énonciative dans une région donnée. Le découpage de tels champs doit découler d'hypothèses explicites et non d'une partition spontanée de l'univers discursif » (Maingueneau : ibid.).

Etant donné la difficulté à appréhender un champ dans sa totalité, un découpage s'avère nécessaire. Aussi le champ discursif peut-il se découper en sous-ensembles dénommés

espaces discursifs qui mettent en rapport « au moins deux archives dont il est permis de penser qu'elles entretiennent des relations privilégiées, cruciales pour la compréhension des discours concernés. C'est donc une décision de l'analyste qui le définit, en fonction de ses objectifs de recherche» (Maingueneau *ibid.*). L'AD s'intéresse donc à cet immense réseau de relations interdiscursives, et les démarches des analystes sont fonction des options théoriques et méthodologiques personnelles, mais aussi du type d'archive considéré. La présente étude envisage le contexte de la littérature post-coloniale davantage dans sa dimension non-linguistique et dans un sens plus large que proprement restreint. Il ne s'agira pas de considérer le cadre spatio-temporel et le contexte immédiats des textes négro-africains mais de réunir les éléments du cadre institutionnel transnational mondial qui ont saturé et stabilisé la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance.

2. Approches du contexte en littérature

Différentes approches ont mis l'œuvre littéraire en relation avec la configuration historique dont elle émerge. Outre l'AD, trois discours majeurs ont fortement marqué cette réflexion : la philologie, la critique marxiste et, dans une certaine mesure, le structuralisme. Il s'agit de savoir en quoi l'AD se démarque des autres approches dans le rapport du texte à son contexte.

▪ La philologie

Trois siècles avant notre ère, elle se développe en Grèce où l'érosion des formes linguistiques et les transformations de la société opacifient certains textes prestigieux que l'on souhaite rendre à nouveau présents à la conscience des contemporains. La restitution du texte originel passe par l'analyse des manuscrits et l'investigation historique qui vont éclaircir les mots et les passages devenus obscurs. La méthode connaît son apogée au 19^e siècle. Cet extrait d'une édition critique de La Bruyère est illustratif de l'approche : « Au terme d'une lecture attentive, le livre des *Caractères* apparaît étroitement lié à son époque, qu'il résume et qu'il exprime à merveille » (Maingueneau 1993: 4). L'œuvre observe son époque, la résume et en parle de l'extérieur mais elle y est liée par certains points dont le philologue constitue un savoir historique qu'il articule au texte. Point par point, le savant passe des détails du texte au peigne fin (un mot, un trait de caractère d'un personnage, une erreur de graphie, une appartenance générique) et les rapporte à son environnement historique.

Leo Spitzer (1887-1960) a donné une orientation stylistique particulière à la philologie classique dont il se démarque en refusant de limiter l'exégèse à la recherche des éléments autobiographiques supposément incorporés dans l'œuvre par l'écrivain. La stylistique entend donc innover en termes d'expression d'une vision du monde singulière. Mais cette approche se situe dans la continuité de l'esthétique romantique qui, contre l'imitation chère aux classiques, a conçu l'œuvre comme une totalité close, un tout organique, conception qui s'attire bien souvent les faveurs des écrivains, mais qui occulte le fait que la littérature est aussi une activité qui implique des institutions qui définissent un régime énonciatif et des rôles spécifiques à l'intérieur d'une société. Tout compte fait, la

philologie tient pour évident que la littérature exprime une certaine société et ne s'interroge pas outre mesure sur « l'énigmatique apparition d'une œuvre en un lieu et en un moment donnés » (Maingueneau 1993: 6).

▪ **La critique marxiste**

Le marxisme classique considère la littérature comme un élément de la « superstructure », le reflet idéologique, donc déformé, d'une instance qui lui est extérieure et qui la détermine, la lutte des classes. George Lukács a pensé que la fonction de l'œuvre est de donner une figure aux contradictions du monde historique « réel ». Le réalisme apparaît comme le critère fondamental d'évaluation esthétique. Cette approche fait fi des fonctionnements textuels et des ressources de la littérature. Pour remédier à certaines insuffisances de cette démarche, Lucien Goldmann déplace son centre d'intérêt de la notion de reflet vers la question de la genèse des œuvres, des conditions sociales de leur apparition. D'où son ouvrage majeur, *Le Dieu caché*, publié avant la vague du structuralisme littéraire, dans lequel il soutient que l'œuvre littéraire est l'expression d'une vision du monde collective qui trouve dans la conscience du poète sa plus grande clarté (Goldmann 1955).

Cette position se démarque de celle de Lukács chez qui la vision du monde d'une classe existe indépendamment de son expression artistique. Mais plus tard, Goldmann va reformuler son entreprise en termes de « structuralisme génétique », d'homologie ou de parallélisme, visiblement dans l'intention de trouver un compromis avec le structuralisme qui domine la pensée littéraire de son époque et dont les préoccupations sont essentiellement formelles et textuelles. Jacques Dubois (1978), dans le sillage d'Althusser, analyse la littérature comme liée à un ensemble d'appareils qui légitiment l'œuvre et exercent des contraintes sur sa production et sa circulation, sans insister sur les contraintes exercées sur le texte proprement dit.

▪ **L'immanentisme structuraliste**

La critique structuraliste a porté à son paroxysme le dogme romantique de la clôture de l'œuvre. D'inspiration saussurienne, elle estime que, à l'image de la langue, la littérature

est un système arbitraire régi par ses lois propres. Les analyses structuralistes invoquent l'immanence du texte qu'elles ne rapportent pas à la conscience de l'auteur ni à une quelconque inscription socio-historique. Toutefois, en considérant le texte comme le produit artificiel de règles sémiotiques, le structuralisme a engagé des réflexions originales sur la textualité, réussissant au demeurant à convertir en problème ce qui était considéré par leurs devanciers comme allant de soi. L'insularité de l'œuvre est particulièrement marquée dans l'approche structuraliste.

▪ L'analyse du discours

George-Elia Sarfati (1997) situe les débuts de la DiscourseAnalysis chez Z. Harris et croit voir le point de départ de l'AD dans la Sémantique structurale de A. J. Greimas. Selon Dominique Maingueneau (2005b : [En ligne])¹⁹, « [o]n ne peut pas rapporter l'analyse du discours à un fondateur reconnu », cet espace s'étant constitué progressivement au confluent de courants venus de lieux très divers. A l'en croire, « Cette étiquette recouvre dans le monde entier des travaux d'inspirations très différentes. On a beau multiplier les synthèses, les présentations, les mises au point, l'analyse du discours reste extrêmement diversifiée » (Maingueneau : *ibid.*). L'hétérogénéité de la discipline est d'ailleurs marquée en France par deux démarches divergentes qui ont pour points de départ deux livres parus la même année, *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault (1969) et *Analyse automatique du discours* de Michel Pêcheux (1969).

Philologie et critique marxiste ont beau associer le contexte à l'étude du texte littéraire, leur approche demeure marquée par la présomption de l'intériorité de l'œuvre. La posture de l'AD par rapport au contexte est de souligner qu'« [i]l n'y a pas d'un côté un univers de choses et d'activités muettes, et de l'autre des représentations littéraires détachées de lui qui en seraient une image » (Maingueneau 1993: 19-20). Autrement dit, il n'existe pas de réalité à part, que le texte puisse se permettre d'observer à distance et avec

¹⁹*L'Analyse du discours et ses frontières*, (Extrait d'un article précédemment publié dans la revue électronique Marges linguistiques, n° 9, 2005, arrêtée en octobre 2006) [En ligne] <http://pagesperso-orange.fr/dominique.maingueneau/conclusion2.html> (Consulté le 13 juin 2009).

détachement. L'œuvre et le contexte institutionnel qui la rend possible ne sauraient donc entretenir de relation d'extériorité parce qu'ils constituent, pour l'AD, les deux faces d'une même réalité. C'est pourquoi, l'AD se donne pour tâche de rapporter les énoncés à leur contexte non verbal qui est, à proprement parler, leur versant non verbal (Maingueneau 1996 :33). Il ne s'agit pas de mener une étude immanente du texte qui est ensuite rapporté à un contexte considéré comme extérieur, c'est le cas en philologie. L'AD appréhende l'énonciation littéraire comme faisant corps avec des faits institutionnels et des discours qui le déterminent :

Son objet n'est ni l'organisation textuelle ni la situation de communication, mais ce qui les noue à travers un dispositif d'énonciation spécifique. Ce dispositif relève à la fois du verbal et de l'institutionnel : penser les lieux indépendamment des paroles qu'ils autorisent, ou penser les paroles indépendamment des lieux dont elles sont partie prenante, ce serait rester en deçà des exigences qui fondent l'analyse du discours. (Maingueneau 2005b: 3)

Dans ces conditions, même le genre est à concevoir comme partie prenante du message. La spécificité de l'AD est donc de montrer comment ce qui est improprement nommé « contenu » d'une œuvre apparaît constamment traversé par le renvoi à ses conditions d'énonciation. La conception de la relation texte/contexte mérite dès lors une révision en profondeur, car l'activité d'énonciation qu'est la littérature est bien plus complexe que ne le suggèrent certaines distinctions courantes en études littéraires, qui feraient croire que le texte est une entité close autour de laquelle gravite le contexte. Il est encore plus erroné de croire en l'auteur comme source unique du sens, et que l'exégèse consisterait à rechercher ses intentions. En effet, à en croire l'AD, en droite ligne des travaux de Mikhaïl Bakhtine, le sujet parlant ne parle pas en son nom mais reproduit les préconstruits de sa formation discursive, intériorisés de manière illusoire (Maingueneau 1991 :18).

Le texte est ainsi perçu comme produit d'une « machinerie structurale ignorée du sujet qui, dans l'illusion, se croit source de son discours là où il n'en est que le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100). Ce postulat introduit une nouvelle configuration polyphonique du texte littéraire d'après laquelle, outre le triptyque *auteur, narrateur,*

personnage, il y aurait le discours ou la formation discursive, une quatrième instance énonciative située en amont de l'auteur et qui structure son énonciation. Cette quatrième voix pourrait être dite paradigmatique, en tant qu'elle agit comme les paradigmes d'Edgar Morin, «des principes *supra logiques* d'organisation de la pensée, principes occultes qui gouvernent notre vision des choses sans que nous en ayons conscience» (Morin [1990] 2005: 16). La quatrième voix est surtout synonyme de discours, compris comme «système des contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique» (Maingueneau 1991:15).

3. Texte et contexte : la relation dialectique

La relation entre l'énoncé et le contexte dont il émerge n'est pas unilatérale mais dialectique. L'énoncé apparaît déterminé en amont par le contexte qu'il est également susceptible de transformer (Chaurau et Maingueneau 2002 :135), d'où la formule de Duranti et Goodwin (1992 : 30): « Context shapes language and language shapes context ». Pour une meilleure appréhension de cette dialectique, l'on prendra appui sur la théorie des actes de langage de John L. Austin, la théorie des faits institutionnels selon John R. Searle et le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine, compris comme théorie de l'hétérogénéité foncière du langage.

- ***Language shapes context: le texte, créateur et support de la réalité***
 - ***Les actes de langage***

La théorie des actes de langage du philosophe oxonien John L. Austin (1962) a ruiné une conviction largement répandue jusqu'au siècle dernier qui considérait la langue comme un catalogue de mots ayant pour fonction essentielle de décrire le réel. Le vécu quotidien était perçu comme une entité distincte de la langue dont le rôle était purement descriptif. John L. Austin a montré qu'il est illusoire d'envisager le rapport de la langue à la réalité sous l'angle de la description car il existe des phrases déclaratives qui ne décrivent rien du tout, mais par lesquelles le locuteur agit sur le monde. Ces phrases sont dites performatives, d'où la notion d'acte de langage. L'acte de langage est tout d'abord un acte de locution, l'articulation de mots appartenant à une langue et ayant un sens et une référence.

Il est ensuite un acte *illocutoire* ou illocutionnaire car, sans le dire de façon explicite, le locuteur laisse entendre la manière dont ses paroles doivent être comprises. En faisant une déclaration, par exemple, le locuteur accomplit un acte qui peut se comprendre comme une promesse, un commandement, une bénédiction, une présentation ou une condamnation. L'énoncé *Je viendrai demain*, n'est aucunement descriptif, mais l'emploi du futur simple indique que la déclaration peut être comprise comme une promesse, ce qui est un acte illocutoire susceptible d'agir sur autrui et modifier notre rapport au

monde. La parole est enfin *perlocution*, l'acte *perlocutoire* étant entendu comme ce qui est accompli par le fait d'une parole. Il s'agit en d'autres termes des effets ou des conséquences discursives ou dramatiques auxquels l'acte de parole donne lieu. Sur ce point, John Austin explique :

Dire quelque chose provoquera souvent - le plus souvent - certains effets sur les sentiments, les pensées, les actes de l'auditoire, ou de celui qui parle, ou d'autres personnes encore. Et l'on peut parler dans le dessein, l'intention, ou le propos de susciter ces effets [...] Nous appellerons un tel acte un acte *perlocutoire*, ou une *perlocution*. (Austin 1970 [1962]: 114)

L'acte de langage est donc *perlocutoire* en tant qu'il est susceptible de produire des effets ou donner lieu à conséquences, ces effets pouvant être discursifs ou dramatiques. Donc, outre l'acte locutoire accompli par l'auteur, l'acte de langage engage une double action, illocutoire et perlocutoire, qui s'exerce sur son contexte. La théorie des actes de langage montre donc que le rapport de la parole à la réalité environnante n'est pas d'extériorité mais de dépendance, car l'une peut déterminer l'autre. En somme, plus qu'un simple outil de communication dont on use pour parler du monde, l'outil linguistique permet d'agir sur le monde, dans le sens de le changer en suscitant des réalités inédites ou en modifiant les rapports entre les individus. L'acte de parole devient donc action sur le monde, car par lui, l'individu « mobilise la langue » (Benveniste, 1970) pour agir sur le monde.

○ *La théorie des faits institutionnels*

Dans cette perspective, John R. Searle affirme que toute réalité sociale comporte un versant linguistique indispensable à son institution ainsi qu'à sa stabilisation dans le temps et dans l'espace. Il distingue de prime abord les faits bruts tels que la lumière du soleil ou le flot des rivières, qui existent indépendamment de l'action de l'homme, des faits institutionnels tels que le mariage, l'argent, l'Etat ou la propriété foncière, qui font partie du monde réel et tangible mais ne sont des faits que par l'accord des hommes

(Searle 1998 [1995]: 12). Les faits institutionnels sont des actes de langage, ce dernier étant la condition même de leur émergence:

Pour qu'il y ait tout simplement des faits institutionnels, une société doit avoir au moins une forme primitive de langage, et en ce sens, l'institution du langage est logiquement première par rapport aux autres institutions. Dans cette optique, le langage est l'institution sociale fondamentale au sens où toutes les autres présupposent le langage, alors que le langage ne présuppose pas les autres. (Searle 1998 [1995]: 84)

Trois éléments fondamentaux sont constitutifs du fait institutionnel: la création initiale, la continuité de son existence et sa représentation officielle sous la forme d'indicateurs de statut. La création initiale d'une réalité sociale fait souvent l'objet d'une déclaration performative explicite du genre : « Je déclare la république du Cameroun indépendante ». Une déclaration performative explicite de ce type doit s'accompagner d'effets réels si les conditions dites de félicité sont réunies, notamment si le locuteur est investi du pouvoir permettant ce type de proclamation. La continuité de l'existence des faits institutionnels est manifestée dans des paroles du genre: « Le Cameroun est indépendant depuis 1960», « Il est détenteur d'un passeport camerounais ». Quant aux représentations linguistiques officielles de tels faits, on peut citer l'acte de mariage ou le carnet de famille, le passeport. Un anneau, un uniforme ou une résidence officielle seraient alors des indicateurs non linguistiques de statut. S'agissant tout particulièrement de l'inscription des faits institutionnels dans la durée au sein d'une communauté constituée, la reconnaissance et l'acceptation collectives de leur existence constituent le secret de leur continuité. Le fait cesse d'exister dès l'instant où tous ou la plupart des membres de la communauté cessent d'y croire et de le porter par leur paroles, comme lors d'une révolution ou d'un soulèvement.

Le contexte non verbal de l'œuvre comporte un versant discursif qui lui est constitutif et dont l'œuvre se trouve être le support. La réalité institutionnelle ou sociale vient à l'existence par un acte de création initial suivi de l'adhésion d'une communauté à une déclaration performative. Au sein de la production énonciative d'une société, certains discours dits constituants jouent un rôle fondateur en tant qu'ils « instaurent un nouveau

dispositif énonciatif » Maingueneau et Cossutta (1995 : 118). Un discours constituant ne mobilise pas que des auteurs, mais une variété de rôles socio-discursifs, par exemple, les disciples des écoles philosophiques, les critiques littéraires des journaux, les juges. Parmi les discours constituants, l'on distingue les « énoncés fondateurs » qui instaurent un nouveau dispositif énonciatif et les énoncés « non-fondateurs » qui le développent. Par archétextes (Maingueneau et Cossutta 1995), il faudra entendre « les œuvres qui ont un statut exemplaire, qui appartiennent au corpus de référence d'un ou plusieurs positionnements d'un discours constituant » (Charaudeau et Maingueneau 2002: 60). La continuité de l'existence du fait institutionnel ainsi créé est assurée par des représentations linguistiques officielles et par l'activité langagière des membres de ladite communauté à travers des paroles dont la littérature. L'Esthétique de la réception (Jauss 1978) se voit donc confortée dans ses positions sur la fonction émancipatrice de la fiction littéraire. Elle postule notamment que la littérature est une activité de communication qui présente une double fonction de reproduction et d'émancipation, en tant qu'elle véhicule des valeurs esthétiques, éthiques et sociales susceptibles de contribuer aussi bien à perpétuer la société qu'à la transformer.

- ***Context shapes language : l'action du contexte sur le texte***
 - ***La socialité du langage : Altérité et hétérogénéité foncière de l'énoncé***

L'énoncé porte la marque du contexte institutionnel dont il émerge et avec lequel il entretient des relations d'intimité, voire de dépendance. En effet, face à des conceptions qui se représentent le sujet énonciateur comme source autonome d'un sens qu'il communique par la langue, « des approches théoriques diverses ont mis à jour que toute parole est *déterminée en dehors* de la volonté d'un sujet, et que celui-ci « est parlé plutôt qu'il ne parle » » (Authier-Revuz 1984: 99). Les réflexions sur la socialité foncière du langage remontent aux travaux de Mikhaïl Bahktine (1929). Pour le philosophe russe, le mot est certes produit par les moyens physiologiques propres de l'organisme individuel, mais il est aussi et surtout une œuvre éminemment conventionnelle, fruit d'un consensus entre les membres d'un groupe organisé. Le mot est lié à la société dont il tire tout son

sens et l'individu lui est attaché de manière viscérale car la conscience individuelle se nourrit de signes et trouve dans l'interaction sémiotique d'un groupe social la matière de son développement (Bakhtine 1977 [1929]: 30-31). La dépendance de l'individu vis-à-vis du mot en tant qu'institution sociale répond donc à un besoin vital de la conscience individuelle. C'est pourquoi, « dans tous les domaines de la vie et de la création idéologique, nos paroles contiennent en abondance les mots d'autrui, transmis avec un degré de précision et de partialité fort varié » (Bakhtine 2003 :157). Face à une telle nécessité, l'individu se trouve contraint à l'appropriation des mots de la langue qui lui sont offerts à travers différents types de paroles: la « parole autoritaire » et la « parole intérieurement persuasive » (Bakhtine 2003 [1978]: 160).

La parole autoritaire (religieuse, politique, morale, parole du père, des adultes, des professeurs) n'est pas intérieurement persuasive pour la conscience ; tandis que la parole intérieurement persuasive est privée d'autorité, souvent méconnue socialement (par l'opinion publique, la science officielle, la critique), et même privée de légalité. Il est clair que, au-delà de la fonction de communication de l'information traditionnellement reconnue, la parole d'autrui peut déterminer les croyances et les pratiques de l'individu. « L'évolution idéologique de l'homme, dans ce contexte, est un processus de choix et d'assimilation des mots d'autrui » (Bakhtine *ibid.*). Cependant, Bakhtine (2003 [1978]:164) n'exclut pas que le processus d'aliénation débouche éventuellement sur une libération permettant à l'individu d'accéder à une relative indépendance:

La parole idéologique d'autrui, intérieurement persuasive et reconnue par nous, nous révèle des possibilités toutes différentes. Cette parole-là est déterminante pour le processus du devenir idéologique de la conscience individuelle : pour vivre une vie idéologique indépendante, la conscience s'éveille dans un monde où les paroles « étrangères » l'entourent, et dont tout d'abord elle ne se distingue pas ; la distinction entre nos paroles et celles d'autrui, entre nos pensées et celles des autres, se fait assez tard. Lorsque commence le travail de la pensée indépendante, expérimentale et sélective, a lieu avant tout la séparation de la parole persuasive d'avec la parole autoritaire imposée et d'avec la masse des paroles indifférentes qui ne nous atteignent guère.

Le principe d'un dialogisme généralisé, synonyme d'hétérogénéité foncière du langage apparaît incontestable, tant il est vrai que la propriété constitutive de tout texte est de se nourrir de la parole d'autrui, de formules anonymes et de citations d'autres textes plus ou moins reconnaissables (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 327-328). De même, l'individu en tant que tel semble ne contrôler ni les règles linguistiques qui régissent la cohésion et la cohérence du texte ni les contenus sémantiques et les contraintes discursives qui s'imposent à lui en fonction de sa position sociale, idéologique. En somme, le sens et l'usage des mots de l'énoncé sont contraints par le contexte compris comme le réseau de groupes auxquels appartient l'énonciateur. Le discours de recherche, par exemple, apparaît contraint par l'appartenance du chercheur à un réseau de groupes sociaux tels que les communautés linguistique, nationale ou académique, mais la communauté disciplinaire semble l'emporter sur les autres contraintes contextuelles (Fløttum, Dahl et Kinn 2006).

La prégnance du contexte sur le texte a conduit à la remise en question de l'unicité du sujet parlant, au sein de l'énoncé, désormais le lieu d'expression d'un contexte manifesté au travers d'une pluralité de voix ou d'une polyphonie, selon Oswald Ducrot (1980 : 44). L'énoncé n'a donc pas, comme on pourrait le croire, une source unique indifféremment appelée sujet parlant, locuteur ou énonciateur. Le sujet parlant est le producteur physique ou empirique de l'énoncé. Le locuteur est le point de repère de la référence des déictiques de la première personne, celui qui assume la responsabilité de l'acte illocutoire. Selon Ducrot (1984:193), c'est « un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé ». En ce qui concerne l'énonciateur, Ducrot pense que celui-ci est au locuteur ce que le personnage est à l'auteur. Le triptyque linguistique sujet parlant, locuteur, énonciateur correspondrait donc à celui d'auteur, narrateur, personnage, en littérature. Les voix identifiées à travers le triptyque auteur, narrateur, personnage sont susceptibles de porter la parole d'autrui selon des modalités telles que le discours rapporté, notamment le discours direct rapporté (DDR), le discours direct libre (DDL), le discours indirect rapporté (DIR) et le discours indirect libre (DIL). Outre ces formes canoniques de l'hétérogénéité montrée, il existe d'autres formes de polyphonie

observables à l'échelle de la phrase, dont le discours narrativisé, les îlots textuels, la négation.

En effet, alors que les formes canoniques évoquées plus haut impliquent toujours des propositions grammaticalement complètes, « la voix d'un locuteur étranger – de l'Autre – est cependant aussi susceptible de se manifester dans des fragments de texte non propositionnels » (Nølke *al.*, 2004 : 77), c'est-à-dire des îlots textuels. Quant au discours narrativisé, il s'agit d'un procédé qui consiste à intégrer entièrement le discours dans le récit, la parole citée apparaissant alors traitée comme un événement.

La notion d'intertextualité renvoie, selon Gérard Genette, à « l'ensemble des relations explicites ou implicites qu'un texte ou un groupe de textes déterminé entretient avec d'autres textes » (Genette 1972 : 11-12). En introduisant la notion de transtextualité, G. Genette a contribué à systématiser davantage la polyphonie du texte littéraire. Il analyse cette transtextualité en cinq grandes catégories : l'intertextualité qui est la présence effective d'un texte dans un autre : citation, plagiat, allusion ; la para textualité qui est la relation d'un texte à son « entourage » : titre, préface, épigraphe, illustrations, commentaires marginaux ; la méta textualité qui correspond aux commentaires sur d'autres textes, sans que cette relation ne consiste nécessairement en des citations du passage commenté ; l'architextualité qui permet d'identifier le genre du texte ou de le classer dans une taxinomie ; l'hypertextualité qui désigne « toute relation unissant un texte B (que j'appellerai, bien-sûr, *hypertexte*) à un texte antérieur (que j'appellerai, bien-sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire ». En gros, les concepts d'intertextualité, de transtextualité et de polyphonie linguistique ont le mérite incontestable d'avoir établi l'existence dans le texte et dans la phrase, d'une pluralité de voix. L'on sait désormais que le sujet parlant n'est donc pas seul à s'exprimer dans son texte et que l'énoncé n'a pas une source unique indifféremment appeléesujet parlant, locuteur ou énonciateur. En clair, selon le mot de Sarfati, la problématique de l'altérité se trouve donc au principe de toute expression verbale (Sarfati 2005 [1997] :50). Mais l'altérité n'est pas toujours manifeste ou déclarée, comme on l'a vu avec le discours rapporté et les îlots textuels. Il arrive qu'elle soit intégrée ou constitutive.

○ *Territoires, communautés discursives et saturation du discours*

Considérons à présent les conditions et les processus par lesquels s'opère la construction de la référence des mots qui sont livrés comme des évidences au locuteur dans un contexte donné. La territorialité est une condition majeure car il n'y a pas de discours sans territoire, ni d'activité discursive sans enjeu matériel ou social réel. Le discours s'énonce toujours à partir d'un lieu historiquement et géographiquement circonscriptible, pour des motivations matérielles et sociales identifiables susceptibles de manipulations idéologiques. En effet, le discours s'énonce « à partir d'une certaine position sociale ou idéologique » (Maingueneau 1991: 15) et se trouve toujours déterminé « dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (Foucault 1969:153). Les contraintes discursives s'exercent donc à partir d'une position sociale et matérielle, d'où la pertinence et l'intérêt de rapporter le texte au contexte matériel et social de son énonciation. L'inscription territoriale du discours n'est cependant pas illimitée et mérite d'être circonscrite, d'où le découpage proposé par D. Maingueneau (1991: 158) en trois unités : univers discursif, champ discursif et espace discursif. L'univers discursif se comprend comme un ensemble d'énoncés de tous types, agissant en un lieu social difficilement pensable dans sa totalité, et qui se subdivise en champs discursifs :

[E]nsemble d'archives qui se trouvent en relation de concurrence, au sens large, et se délimitent donc pour une position énonciative dans une région donnée. Le découpage de tels champs doit découler d'hypothèses explicites et non d'une partition spontanée de l'univers discursif. (Maingueneau 1991: 158)

Mais étant donné la difficulté à appréhender un champ dans sa totalité, D. Maingueneau propose un découpage du champ discursif en espaces discursifs, sous-ensembles mettant en rapport « au moins deux archives dont il est permis de penser qu'elles entretiennent des relations privilégiées, cruciales pour la compréhension des discours concernés. C'est donc une décision de l'analyste qui le définit, en fonction de ses objectifs de recherche» (Maingueneau *ibid.*). L'AD s'intéresse donc à cet immense réseau de relations

interdiscursives et les démarches des analystes sont fonction des options théoriques et méthodologiques personnelles, mais aussi du type d'archive considéré.

Outre la condition territoriale, le discours est également une affaire de groupe. Dans le rapport entre classes sociales sur la scène politique d'une aire géographique donnée et pour des enjeux bien déterminés, il se forme des positionnements qui ne sont pas le fait d'individus isolés mais de groupes d'individus organisés en formations idéologiques, lesquelles s'organisent en formations discursives. C'est au sein de ces formations discursives que l'individu se voit prescrire « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971:102). C'est le lieu où se construisent les contraintes discursives ou les préconstruits qui seront intériorisés par le sujet idéologique comme des évidences. Par son œuvre l'écrivain reproduit les évidences qui lui sont servies par la formation discursive dans laquelle il se trouve embarqué, malgré les dénégations de « nombre d'écrivains qui prétendent œuvrer hors de toute appartenance ; mais c'est justement une des caractéristiques de la littérature que de susciter une telle prétention » (Maingueneau et Cossutta 1995 : 116). A la vérité, l'individu ne peut raisonnablement se prévaloir d'aucune autonomie au sein de ces communautés discursives, ces groupes et réseaux de groupes à l'intérieur desquels sont produits et gérés des discours. De fait, la gestion et la production des préconstruits s'effectuent dans le cadre d'institutions et de réseaux. C'est dans ces réseaux de formulation que la référence des objets du discours se stabilise sous la forme de préconstruits. L'ensemble des réseaux associés à une formation discursive représente le processus discursif inhérent à cette formation. Sans forcément être une structure exemplaire siégeant quelque part, l'institution peut s'appréhender comme « tout dispositif qui délimite l'exercice de la fonction énonciative, le statut des énonciateurs comme celui des destinataires, les types de contenus que l'on peut et doit dire, les circonstances d'énonciation légitime pour un tel positionnement » (Maingueneau 1991 : 18). Deux types de communautés discursives existent qui sont étroitement imbriquées : celles qui *gèrent* et celles qui *produisent* le discours. Editeurs et institutions de consécration seraient du côté de la gestion et les écrivains de l'autre.

La convoitise peut être considérée comme une troisième condition à la formation du discours. En effet, les groupes se constituent en un espace donné et configurent un discours dans le but de gagner des biens matériels concrets, mais la lutte et ses mobiles

sont généralement dissimulés. A titre d'exemple, le discours capitaliste prône le libre marché alors que la réalité du marché capitaliste est loin d'être libérale et que le libre marché n'est même pas envisageable dans la logique d'accumulation capitaliste (Wallerstein 2009 [2004]). Le libre marché est celui où tous les facteurs de production seraient parfaitement libres et circuleraient sans contraintes, et où tout vendeur et tout acheteur connaîtraient avec exactitude l'ensemble des coûts de production. Un marché mondial réellement libre ne permettrait pas de dégager de grandes marges bénéficiaires, ce qui serait contraire au principe même du capitalisme qui est l'accumulation toujours grande du capital. Car si tout le monde sait tout sur tout ce qui se vend ou s'achète, il n'y a plus grand chose à gagner. Le système capitaliste qui dans la réalité est verrouillé par des monopoles, des oligopoles et des contraintes de toutes sortes prône également le libre marché. Le système est donc mystificateur ; ce qui permet d'engranger des profits matériels concrets « dans le temps et l'espace [...] à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée » (Foucault 1969:153).

La formation d'un discours est donc assortie de conditions géographiques, sociales et économiques. Examinons à présent les processus linguistiques par lesquels se construit le discours. L'on sait que la référence du signe linguistique ne tombe pas du ciel ; elle est conventionnelle et se construit. Le processus d'encodage, association d'un mot et d'un concept, est suivi d'une phase de stabilisation de la référence construite. Par référence, il faut entendre le processus par lequel un mot ou une expression renvoie à une réalité et, par extension, cette réalité même²⁰. La référence d'un signe linguistique est dite saturée lorsque chaque membre de la communauté discursive croit savoir ce que signifie le mot et considère sa signification comme allant de soi, une évidence (Maingueneau 1987 : 104). Ce processus de stabilisation de la référence des mots embarque donc les locuteurs dans une « polyphonie tout à fait radicale » telle que les sujets soient habités par le ON qui supporte la communauté discursive (Maingueneau 1987 : 76). En somme, l'œuvre apparaît déterminée en amont par la communauté discursive constitutive de son contexte non verbal qui, par un processus de construction et stabilisation de la référence des mots

²⁰Dans la dernière acception le terme de référence est alors employé comme synonyme de référent (Milner 1982 : 10).

fixe, à travers des réseaux, « ce qui peut et doit être dit » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971:102).

○ *Contexte et positionnement du discours*

De manière générale, l'on entend par positionnement le fait qu'à travers un usage de la langue, un locuteur indique comment il se situe dans un espace conflictuel. Dans un champ discursif, le positionnement renvoie aussi bien à un processus qu'à un état. Par positionnement, l'on peut entendre une identité énonciative forte ainsi que les opérations par lesquelles elle s'instaure et se maintient dans le champ ; ceci ne concerne pas seulement les contenus mais les diverses dimensions du discours dont le genre (Charaudeau et Maingueneau 2002: 453; Maingueneau (2009 [1996]:100). En tant qu'identité énonciative, le positionnement suppose un ancrage dans la vie matérielle et idéologique de la communauté linguistique. M. Foucault (1969) ancre la formation discursive dans une « aire sociale, économique, géographique ou linguistique », ce que D. Maingueneau (1991) appelle une « position sociale et idéologique ». Une métaphysique de la réalité sociale est nécessaire pour comprendre que l'essentiel de la réalité sociale est constitué de faits institutionnels qui ne doivent leur existence qu'à des actes de langage, à un consensus plus ou moins conscients autour de paroles (Searle 1995 :13). Donnant donc accès à des privilèges sociaux et matériels concrets, l'on comprend aisément que la parole soit un champ de bataille. Des camps se forment alors autour de ces mots, chaque groupe s'attachant à construire et à faire accepter sa propre référence des mots. Ces démarcations-là constituent des positionnements.

Le positionnement désigne donc une identité énonciative forte dans un champ discursif, ainsi que les opérations, formelles ou propositionnelles, par lesquelles elle se pose et s'y maintient (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 453). Par identité énonciative il faut entendre la ressemblance qui caractérise la production verbale des membres d'un groupe constitué autour d'un positionnement. Cette identité est due aux contraintes énonciatives qui s'imposent aux membres de ladite communauté en raison de leur

position sociale ou idéologique. De manière générale, les règles qui régissent le discours sont encodées dans l'unité lexicale, c'est pourquoi le mot apparaît spontanément, le plus souvent, comme le segment textuel qui donne accès au discours²¹. Dès lors, dans la perspective de Haroche, Henry et Pêcheux (1971), qui nous semble pertinente pour le présent travail, l'objet de l'AD consiste en un « décodage des interprétations antagonistes qui s'affrontent en fonction des intérêts des différents groupes sociaux » (Charaudeau et Maingueneau 2002: 395). Si l'on considère, par exemple, le discours dit féministe, les règles qui régissent le discours référé à ce positionnement se trouvent dans l'unité lexicale « femme », notamment dans sa référence. Pour le positionnement anti féministe, la référence du mot « femme » est attachée à la sphère domestique (femme = personnage de la sphère domestique - cuisine, linge, ménage, maternité) alors que les féministes ont construit et s'efforcent de stabiliser, à travers un réseau de formulation et des appareils idéologiques d'Etats, une autre référence du même mot. Désormais le mot femme renvoie à la sphère publique (femme = ministre, professeur, député) et, pour l'ensemble de la communauté discursive référée à ce positionnement, ceci constitue dorénavant « ce qui peut et doit être dit ». La nouvelle configuration énonciative est introduite au sein de la production énonciative d'une société par des discours dits constituants qui jouent un rôle fondateur parce qu'« ils instaurent un nouveau dispositif énonciatif » (Maingueneau et Cossutta 1995 : 118).

Les nominalisations permettent de déceler l'intervention de ces contraintes. Une formulation déjà assertée s'enchaîne aisément dans une nominalisation. Par exemple, dans la nominalisation « le sexisme des féministes », se trouve enchâssé un préconstruit dûment asserté : « les féministes sont sexistes ». Somme toute, le discours est donc une configuration énonciative repérable dans l'assignation d'une référence particulière à une unité lexicale donnée, ladite configuration est intériorisée sous forme de préconstruits,

²¹Cette approche sémantique du discours basée sur le sens de l'unité lexicale est consécutive à l'introduction de la notion de formation discursive (Foucault) en AD par Michel Pêcheux (1971). En effet, dans le cadre théorique du marxisme althussérien, Haroche, Henry et Pêcheux (1971 :102) estiment que toute formation sociale, prise dans le jeu des rapports entre classes sociales, implique l'existence de « positions politiques et idéologiques, qui ne sont pas le faits d'individus, mais qui s'organisent en « formations » entretenant entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination ». Ainsi les mots changent-ils de sens en fonction du positionnement d'une « formation » donnée sur un thème donné. C'est dire qu'en tant que groupes sociaux engagés dans des luttes, les formations idéologiques redéfinissent les mots au gré de leurs intérêts.

comme allant de soi, et reformulée de mille manières par les sujets parlants, membres de la communauté discursive. L'unité lexicale apparaît donc spontanément comme le segment textuel qui donne accès à l'archive. Mais en AD il faut se pénétrer de la distinction fondamentale entre lexique et vocabulaire, entre les « virtualités sémiques qu'offre la langue, à travers le dictionnaire, et les valeurs spécifiques que prennent les termes » dans l'usage discursif.

En effet, une archive n'exploite et ne mémorise prioritairement qu'une partie des virtualités sémiques qu'offre la langue, reléguant les autres dans l'ombre (Maingueneau 1991:29). La référence des mots du discours est reprise par le locuteur sous forme de préconstruit (Courtine 1981 : 36): « [U]ne construction antérieure, extérieure, indépendante, par opposition à ce qui est construit dans l'énonciation [...]. Le préconstruit renvoie ainsi aux évidences à travers lesquelles le sujet se voit donner les objets de son discours. » A travers le préconstruit se constitue le sujet universel qui garantit ce que chacun sait, peut comprendre ou voir. En clair, la référence des objets du discours se stabilise sous la forme de préconstruits que le sujet énonciateur va intérioriser de manière illusoire, comme allant de soi. Aussi l'AD postule-t-elle que l'énonciateur d'une formation discursive « ne parle pas en son nom » mais assume le statut d'énonciateur défini par la formation discursive dans laquelle il se trouve embarqué. Notre travail s'articule autour de la référence assignée à l'Afrique dans le roman dit de la rupture et montre que cette littérature n'exploite et ne mémorise qu'une acception relativement péjorative et paternaliste du mot, réduisant au silence les sens contraires aux intérêts des groupes qui en assurent la diffusion.

○ *Représentation, mémoire et oubli*

Les mécanismes de la Représentation permettent de comprendre les processus d'appropriation des préconstruits et de la référence des mots au niveau individuel. D'entrée de jeu, il convient de distinguer la *Représentation* entendue comme processus, des *représentations* qui désignent les résultats du processus. Pour éviter toute confusion, le processus sera doté d'une majuscule, à la différence des résultats. En tant que processus, la Représentation est une activité permettant de produire des savoirs, un mode de connaissance situé à mi-chemin entre deux autres modes, la perception et la

conceptualisation propre à la pensée, notamment scientifique, l'une étant à prédominance sensorielle et l'autre d'ordre intellectuel. La perception opère par assimilation et accommodation, c'est-à-dire qu'elle ramène le perçu *hic et nunc* à du déjà perçu, puis elle ajuste l'appareil de la perception en place aux particularités du champ sensoriel présent. Percevoir consisterait donc à sélectionner les éléments du champ sensoriel, les organiser, les comparer, bref les traiter à l'aide d'outils abstraits : catégories de pensée (notions communes, concepts), savoirs et savoir-faire. En dernière analyse, le concept de Représentation serait synonyme de sens commun (Bourgain 1988).

De manière générale, la Représentation aurait deux fonctions majeures, la compréhension du monde et la communication sociale. La fonction première consiste à construire un monde intelligible, l'objectif étant de réduire constamment la distance entre le connu et l'inconnu, d'apprivoiser l'étrange pour le rendre familier, le définir et le ramener à la gestion du quotidien. Pour Emile Durkheim (1983 [1937] : 15) la Représentation répond à un besoin pratique :

L'homme ne peut pas vivre au milieu des choses sans s'en faire des idées d'après lesquelles il règle sa conduite. Ces notions, en effet, ou concepts, de quelque nom qu'on veuille les appeler, ne sont pas les substituts légitimes des choses. Produits de l'expérience vulgaire, ils ont avant tout pour objet de mettre nos actions en harmonie avec le monde qui nous entoure ; ils sont formés par la pratique et pour elle.

En second lieu, les représentations, connaissances ordinaires issues du sens commun, ont une fonction d'utilité pratique dans la conduite du quotidien. En plus de classer les faits et les événements en une théorie ordinaire du monde physique et social, elles orientent les comportements les plus banals et facilitent la communication au sein du groupe social avec les autres membres du groupe qui ont une lecture du monde relativement homogène. Il convient de remarquer de prime abord l'absence de toute homogénéité dans les matériaux sur lesquels opère la Représentation. En effet, la Représentation fait feu de tout bois : expériences et éléments d'observation personnels, bouts de savoirs scientifiques diffusés par les mass media, opinions, valeurs héritées, fragments de conversations ordinaires saisies au vol entre deux inconnus, bref un peu de tout. Deux

aspects méritent l'attention : les conversations ordinaires ainsi que les discours de vulgarisation et les produits culturels médiatisés par l'imprimerie ou les médias électroniques. La radio et la télévision véhiculent également des discours de vulgarisation et des créations artistiques qui constituent une véritable manne pour le sens commun : documentaires, émissions spécialisées, journaux et séries télévisés, films en tous genres, magazines, etc. Tous ces discours véhiculent des idées toutes faites et servent les intérêts de leurs promoteurs ; le consommateur s'en saisit, se les approprie au moyen de la Représentation (Bourgain 1988 :127) et les héberge dans sa mémoire.

La mémoire se comprend comme la faculté d'enregistrer, de conserver et de restituer des souvenirs, proches ou lointains. Elle apparaît donc indispensable dans toute activité énonciative, aussi bien en matière de cohésion textuelle que dans le cadre des rapports d'antagonisme entre formations discursives. En AD, on parle de « mémoire discursive » pour rendre compte de « l'accroissement progressif des savoirs partagés par les interlocuteurs au cours d'un échange », ce qui est différent de la « mémoire des discours » qui se constitue pour les « savoirs de connaissance et de croyance sur le monde » autour desquels se forment des communautés discursives et de la « mémoire des formes » qui se constitue autour des styles de parler et forme des communautés sémiologiques (Charaudeau et Maingueneau 2002 :371-372). Autrement dit, chaque communauté discursive doit travailler à cultiver sa mémoire des discours en procédant à la fixation du sens spécifique des mots par une répétition ininterrompue à travers des réseaux de reformulation, tant il est vrai que les mots changent de sens selon le positionnement de ceux qui les emploient, selon les « positions politiques et idéologiques, qui ne sont pas le fait d'individus, mais qui s'organisent en *formations* entretenant entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971 :102).

Dans ces conditions, une communauté discursive peut se trouver prise dans une *double mémoire* (Maingueneau 1984 :131), une *mémoire externe*, dans la filiation des communautés extérieures, et une *mémoire interne* constituée par les énoncés produits à l'intérieur de la communauté. Mais il n'est pas toujours évident que le locuteur soit conscient de l'existence de la mémoire externe. Car, non seulement il intériorise comme allant de soi, le sens des mots qui lui est servi au sein de sa formation discursive, mais

cette dernière organise la censure et l'oubli des autres discours, par une sorte d'oblitération de la mémoire externe :

Le terme d'oubli ne renvoie pas ici à un trouble individuel de la mémorisation. Il désigne paradoxalement *ce qui n'a jamais été su* et qui pourtant *touche au plus près* le « sujet parlant », dans l'étrange familiarité qu'il entretient avec les causes qui le déterminent... en toute ignorance de cause. (Fuchs etPêcheux1975 :13)

Le contexte non verbal agit donc sur le texte qui en est le produit et l'effet. Le sens des mots dont l'écrivain fait usage lui est servi au sein de sa formation discursive et intériorisé de manière illusoire comme allant de soi. Le contexte, à travers des réseaux de formulation, assure la stabilisation de ses construction référentielles en même temps qu'il organise la censure et l'oubli des autres discours, par une sorte d'oblitération de la mémoire externe. L'on se propose de montrer que le roman de la rupture participe de réseaux de reformulation d'un discours qui organise l'oubli de formations discursives antagonistes sur le thème de l'Afrique, dans le contexte né de la reconfiguration du continent africain en Etats-nations proclamés souverains.

4. Identité du roman de la rupture : l'unité de positionnement

Mettre l'énoncé en rapport avec son contexte non verbal est fondamental en AD et implique une démarche en deux temps : ramener la pluralité des œuvres à l'unité d'une archive, quitte à rapporter par la suite l'archive à son contexte non verbal. En effet, « [l]e geste inaugural de l'AD consiste à ramener à l'unité d'un positionnement une dispersion d'énoncés » (Maingueneau 1991: 8). Mais ramener une pluralité de romans à l'unité d'un positionnement est une étape liminaire pour l'AD qui vise à la compréhension d'une telle identité énonciative. Il ne suffit donc pas d'identifier le positionnement du roman de la rupture pour en comprendre les raisons. L'articulation du texte au contexte apparaît comme une étape importante de l'analyse, qui permettrait de « comprendre comment en tel lieu une population d'auteurs a pu produire des énoncés semblables » (Maingueneau 1987: 76). La raison d'être d'un énoncé est donc à rechercher dans son contexte, d'où la tâche principale de l'AD qui consiste à mettre l'énoncé en rapport avec son contexte non verbal (Maingueneau 1996 : 33) et à considérer les textes qui permettent de nouer une configuration énonciative à l'identité d'un groupe. Car l'objectif est double : ramener à l'unité d'une archive une pluralité de romans parus après les indépendances africaines, puis inscrire ladite identité énonciative dans le cadre du fonctionnement de l'Empire postcolonial.

- **L'archivabilité du récit**

Entendue comme « ensemble d'« inscriptions » référées à un même positionnement », l'archive, objet d'étude de l'AD, est une construction de l'analyste (Maingueneau 1991: 21). Construire une archive consistera dans la présente étude à ramener une sélection de romans à l'unité d'un même positionnement dans le champ de la littérature postcoloniale. Mais au-delà de l'identité repérable dans l'ensemble des textes d'une même archive, l'AD s'intéresse à la mise en rapport d'une position énonciative avec une certaine organisation de l'univers d'une collectivité. Il s'agit de « considérer des positions énonciatives qui nouent un fonctionnement textuel à l'identité d'un groupe » (Maingueneau 1991: 23). Dès lors, est archivable l'énonciation qui en est jugée digne, parce qu'elle suppose un rapport aux fondements et aux valeurs, parce qu'elle se pose comme légitime et digne d'être re-

dite. L'archive possède donc deux versants, l'un langagier et l'autre social. Autant dire qu'il n'existe pas de rapport d'extériorité entre l'archive et le fonctionnement du groupe. Mais constituer une archive à partir d'une série de romans peut poser quelques difficultés. Comment retrouver la signification du texte, la voix de l'auteur ou celle du discours dans ce capharnaüm de voix et d'actions qu'est le récit ?

Le texte est une réalité hétérogène difficile d'enfermement dans une typologisation stricte, comme le reconnaît Jean Michel Adam qui propose néanmoins quelques formes prototypiques de séquences textuelles : description, argumentation, explication, dialogue et récit (Adam 1997 [1992]: 13). Par récit, il faut entendre « un discours oral ou écrit qui assume la relation d'un événement ou une suite d'événements [...] réels ou fictifs » (Genette 1972 : 71). Il convient d'y voir une catégorie englobante et d'une flexibilité remarquable, dont les textes apparaissent traversés par des séquences aussi bien descriptives, qu'explicatives et dialogales. Le roman, en dépit de ses séquences dialogales, descriptives ou explicative se range parfaitement dans la catégorie du récit.

Ces définitions n'insistent pas assez sur une donnée pragmatique importante, la non littéralité du récit, le fait que son sens premier ne soit pas linguistiquement encodé. Cette particularité énonciative complexifie le repérage de son sens et de son positionnement. En général, le récit véhicule une prise de position sur une question donnée, quand bien même l'auteur prétendrait le contraire. Les Parnassiens, par exemple, prétendaient faire de « l'art pour l'art », pourtant le refus même de prendre position sur des questions sociales était déjà en soi un positionnement. En tant qu'énonciation seconde, le récit littéraire raconte une histoire pour exprimer un discours, il accomplit ainsi deux actes distincts au moyen d'une seule énonciation. Selon le mot de John R. Searle, « dans l'illocution indirecte, un acte est marqué, deux actes sont accomplis » (Searle 1979 : 10). Mais en plus d'être indirect, le récit est un macro énoncé, constitué d'une multitude d'énoncés attribués à des personnages. Surgissent alors deux difficultés : comprendre le sens premier à partir d'un sens second ; retrouver le but littéral d'un récit puis son sens premier, à partir d'une multitude de paroles, souvent contradictoires, prononcées par une foule de personnages.

Pour comprendre le sens premier à partir d'un sens second, il faut procéder par inférence pragmatique. La langue est généralement considérée comme un code, le code linguistique, dont le locuteur se sert pour encoder linguistiquement des informations. Dans le cas d'une énonciation littérale ou directe, le locuteur veut produire un effet et ne fait pas mystère de son intention²². Ici, la signification de la phrase, calculée sur la base de la signification des mots qui la composent, indique clairement le sens de l'énoncé. Le concept d'instruction s'applique aux informations qui sont linguistiquement encodées. Mais dans les énonciations secondes ou non littérales²³, le sens n'est pas linguistiquement encodé dans la signification des phrases, même si la signification donne accès au sens. Pour saisir le sens de l'énoncé non littéral, il faut faire une inférence du genre : « Le locuteur m'a dit P pour signifier Q ». La stratégie inférentielle consiste donc ici à établir d'abord que le but illocutoire primaire (Q) diverge du but littéral (P), avant d'identifier le but illocutoire primaire. En effet dans l'énonciation indirecte, le locuteur fait mystère de son intention première, il prend des détours, cache son jeu et met des gangs, au risque de compliquer la tâche à son interlocuteur. Cela peut paraître alambiqué, tortueux et pourtant toutes les langues du monde permettent cette énonciation détournée et disposent d'expressions conventionnelles accompagnant l'illocution indirecte. L'énonciation indirecte s'appuie donc sur des conventions que le locuteur et le destinataire sont supposés avoir en partage. C'est ce que John Searle (1979 :73) entend par information d'arrière-plan:

Dans les actes de langage indirects, le locuteur communique à l'auditeur davantage qu'il ne dit effectivement en prenant appui sur l'information d'arrière-plan, à la fois linguistique et non linguistique, qu'ils ont en commun, ainsi que sur les capacités générales de rationalité et d'inférence de l'auditeur.

²²L'énoncé *Ferme la fenêtre*, par exemple, est dit littéral dans la mesure où le locuteur veut dire ce qu'il dit. En Anglais : *He meanswhathesays*. La valeur d'ordre est encodée linguistiquement dans cette phrase.

²³Les énoncés *Il fait froid* ou *Peux-tu fermer la fenêtre ?* ne contiennent pas littéralement un ordre : la première phrase exprime une sensation et la seconde une interrogation sur la capacité de l'interlocuteur à exécuter un geste. Dans les deux cas, il ne s'agit ni d'une demande ni d'un ordre.

Le décodage d'une énonciation non littérale s'effectue donc d'autant plus facilement que l'analyste dispose d'informations conventionnelles d'arrière-plan, linguistiques ou extra linguistiques. En rapportant le récit aux informations conventionnelles de son contexte d'énonciation, l'AD permet donc d'accéder à son sens premier. Mais au stade de la constitution de l'archive, il ne s'agit pas déjà d'aller au sens du texte.

- **Thématisation et construction de la référence**

Le rangement des textes dans une archive se fera sur la base de leur fonctionnement littéral à partir de deux paramètres: la thématisation de l'Afrique et la construction de sa référence à travers la logique des actions et les énoncés prédicatifs. Par thématisation de l'Afrique, l'on entend le fait que l'Afrique soit mentionnée directement ou par métonymie comme thème des romans, ce dont on parle. La référence désigne ici la réalité à laquelle renvoie un terme ou une expression. Avec cette acception, le terme est employé comme synonyme de référent (Milner 1982 : 10). Or la référence d'un signe linguistique ne tombe pas du ciel, elle se construit à l'aide d'expressions prédicatives²⁴. La construction de la référence dans le récit s'effectue à travers les actions des personnages et l'ensemble des expressions prédicatives employées dans le texte et servant à la construction de la référence du terme Afrique. Thématisation et construction de la référence vont donc se calculer à partir de la logique des actions et des énoncés qualifiant les personnages.

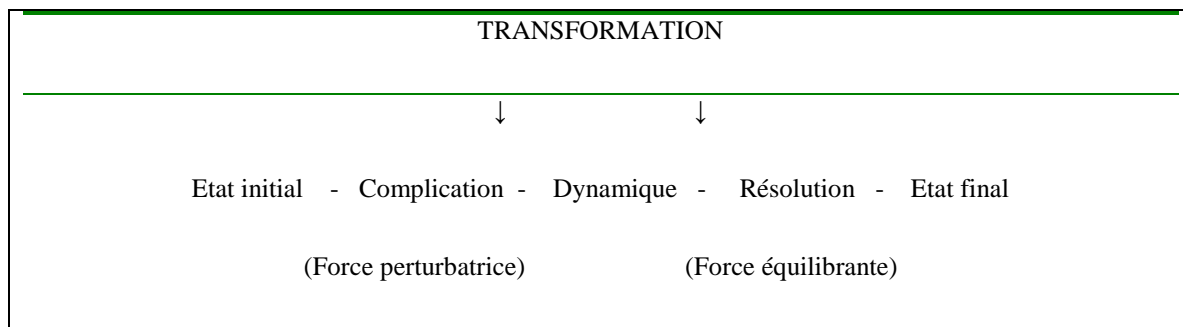
- **L'intrigue**

Selon Yves Reuter (2005 [1991] : 49), la multitude des actions qui constituent un récit s'organise en une intrigue cohérente:

Tout récit recèle en général une multitude d'actions. Pour produire un effet de cohérence, il faut qu'elles soient organisées en une intrigue selon des principes de logique (A est la cause ou la conséquence de B), de temporalité (A précède ou suit B), de hiérarchie (A est plus ou moins important que B).

²⁴ Dans l'énoncé *L'Afrique a faim*, le syntagme *a faim* est dit prédicatif et contribue à la construction de la référence du mot Afrique.

Dans sa *Morphologie du conte* (1970) considérée en matière d'analyse structurale des récits comme une œuvre majeure, Vladimir Propp a émis l'hypothèse que les récits, au-delà de leurs différences et de leur foisonnante diversité, se construisent autour de fonctions communes à tous. Travaillant sur un corpus de contes merveilleux russes, il parvient donc à isoler pas moins d'une trentaine de fonctions, allant de la situation initiale de présentation des personnages jusqu'à la punition du faux héros, immédiatement suivie de la clôture : le mariage et l'intronisation du héros. Il a été reproché à ce répertoire d'actions une abstraction insuffisante pouvant permettre le transfert du modèle à des formes de récits autres que le conte merveilleux russe. Aussi des recherches ultérieures, dont celles de A.J. Greimas et de Paul Larivaille, ont-elles proposé un modèle plus transposable qui s'articule en cinq étapes, d'où son nom de Schéma quinaire. Il postule que le récit est la transformation d'un état en un autre état, laquelle se compose d'une force perturbatrice, élément qui enclenche le procès de transformation ; d'une dynamique qui l'effectue ou non ; d'une force équilibrante, élément réparateur qui rétablit l'équilibre et clôt le procès de transformation (Reuter 2005 [1991] :47):



Il va sans dire que tous les récits du monde ne se conforment pas à ce modèle. Toutefois, cette structure permet de comprendre les histoires les plus diverses et sa fonctionnalité se vérifie aisément dans la gêne qu'éprouvent d'ordinaire des spectateurs ou des lecteurs lorsque l'ordre vient à être bouleversé ou qu'un des éléments vient à manquer. Lorsque par exemple les étapes finales font défaut, les spectateurs déplorent une fin « en queue de poisson ». L'importance de ce modèle dans la présente étude est de permettre la construction des hypothèses interprétatives facilitant la compréhension de nos romans à travers la comparaison entre l'état initial et l'état final. « Leur mise en relation met en lumière ce qui est transformé, ce qui était l'enjeu de l'histoire » (Reuter 2005 :48). Sur la base de cette structure nucléaire, l'analyste peut reconstituer en une phrase matrice le

discours fondateur du récit, en vertu de l'hypothèse homologique de Roland Barthes (1977 :12): « Structurellement, le récit participe de la phrase, sans pouvoir jamais se réduire à une somme de phrases : le récit est une grande phrase, comme toute phrase constative est, d'une certaine manière, l'ébauche d'un petit récit.»

▪ **Qualification et fonctionnalité des personnages**

Les personnages sont difficilement dissociables des actions du récit, tant ils les incarnent. « Les personnages ont un rôle essentiel dans l'organisation des histoires. Ils déterminent les actions, les subissent, les relient et leur donnent un sens. D'une certaine façon, *toute histoire est histoire des personnages* » (Reuter *ibid.*: 51). D'où la nécessité d'étudier leur *faire* et leur *être*, entendus comme actions et états, rôles et distinctions. Philippe Hamon (1977 :115-180) propose à ce sujet des paramètres permettant de distinguer, hiérarchiser et évaluer les personnages dans leur faire et leur être. Dans la « qualification différentielle », elle se mesure à la quantité et aux formes d'énoncés d'être attribués à chaque personnage et dévoilant ses marques aussi bien physiques que psychologiques et sociales ; la « distribution différentielle » concerne le degré de présence ou d'occupation de la scène, en termes de durée, de fréquence ou d'importance stratégique ; « l'autonomie différentielle » renvoie au mode de combinaison des personnages qui peuvent agir seuls ou en association ; la « fonctionnalité différentielle » prend en compte l'efficacité des rôles dans l'action, pour voir quel faire est plus ou moins important, plus ou moins réussi (Hamon 1977 :115-180). Par métonymie, des personnages africains peuvent servir à désigner l'Afrique, d'où l'intérêt des expressions prédicatives servant à la qualification de ces personnages. Verbaux ou adjectivaux, les énoncés qualificatifs de l'Afrique seront soulignés en vue du repérage des préconstruits.

L'AD rapporte donc une position énonciative à une certaine organisation de l'univers d'une collectivité. C'est pourquoi le geste inaugural de sa démarche consiste à ramener des énoncés épars à l'unité d'une configuration énonciative. Mais le repérage du discours d'un récit en vue de son rangement dans une archive peut présenter quelques difficultés du fait de la non littéralité de ce mode d'énonciation. La compréhension des énoncés indirects peut exiger l'inférence pragmatique d'informations d'arrière-plan, linguistiques ou non linguistiques. Toutefois, l'inférence pragmatique ne fait pas fi de la signification

linguistiquement encodée dans l'énoncé mais se construit avec elle. C'est pourquoi, la position énonciative des textes qui déterminera leur rangement dans une archive se fera sur la base du fonctionnement littéral des romans et à partir de deux critères: la thématization de l'Afrique et la construction de sa référence. Cette dernière est observable à travers des expressions prédicatives portant sur la qualification et la fonctionnalité de l'Afrique en tant que toponyme ou des personnages africains en tant qu'ils représentent l'Afrique par voie de métonymie. Thématization et expressions prédicatives sont repérables dans la surface textuelle des œuvres, ce qui n'exige pas d'inférence particulière. Le positionnement des romans s'obtiendra donc sans inférence pragmatique, sur la base de la logique des actions et de la description de l'être et du faire des personnages.

Pour conclure, la relation entre l'œuvre et le contexte dont elle émerge n'est pas unilatérale mais dialectique, ce qui veut dire que le texte est à la fois conditionné par son contexte et transformateur de ce même contexte (Charaudeau et Maingueneau 2002 :135 ; Duranti et Goodwin 1992 : 30). L'on comprend dès lors que le contexte non verbal de l'œuvre comporte un versant discursif qui lui soit constitutif et dont l'œuvre se trouve être le support. Ce contexte non verbal est constitué de réalités qui viennent à l'existence par un acte de création initial qui consiste en l'adhésion d'une communauté à un acte de langage performatif. La continuité de l'existence du fait institutionnel ainsi créé est assurée par des représentations linguistiques officielles et par l'activité langagièrequotidienne des membres de ladite collectivité. Dès lors, l'œuvre littéraire apparaît indissociable de son contexte d'énonciation, car elle constitue le versant linguistique d'une réalité non verbale dont elle assure la continuité dans un espace historiquement circonscriptible et pour des motivations clairement identifiables ou dissimulées au moyen de l'idéologie. C'est pourquoi l'AD se destine à un travail de démythification :

[L]'analyse du discours a lors pour objet la déconstruction raisonnée de la dimension discursive des idéologies [...] Le rôle dévolu à l'analyse du discours est celui d'une pratique qui autorise l'expression rigoureuse d'un regard critique, capable par le biais de la théorie générale, de produire une distance, une extériorité, la possibilité d'un travail de démythification. (Sarfati 2005 [1997]: 99)

L'énoncé littéraire étant donc considéré comme faisant corps avec des faits institutionnels qu'il soutient et qui le déterminent tout à la fois, l'AD se garde de dissocier l'énoncé de son contexte, mais s'attache à rendre compte de leur intrication dialectique. Pour remonter à la réalité non verbale dont l'archive est le support, le point de départ de la démarche qui sera la nôtre se trouve dans l'unité lexicale et la référence qui lui est associée. L'on se rappelle que le mot et sa référence sont créateurs du fait institutionnel. Repris par les textes, le mot assure la continuité du fait institutionnel par saturation de sa référence. Il s'agit donc de reconstituer le dispositif de saturation référentielle de l'unité lexicale à la base du positionnement de l'archive. Il faudra tour à tour, une circonscription territoriale du discours (champ et espace discursifs) ; l'identification de ses motivations matérielles et sociales ; l'identification du fait institutionnel en tant que tel et la description du dispositif de stabilisation de la référence du mot (archétextes, réseaux de formulation, mémoire et oubli).

Au total, ce chapitre se préoccupait de montrer que, par-delà la philologie, la critique marxiste ou la sociocritique et mieux que le structuralisme et la linguistique textuelle, l'AD offre des outils théoriques et méthodologiques permettant un meilleur éclairage du roman négro-africain contemporain dans son rapport à la configuration historique dont il émerge. Les outils de l'AD permettent en effet de voir comment le roman dit de la rupture est traversé par le contexte institutionnel qui l'a rendu possible. Cet arrière-plan théorique semble appuyer l'hypothèse que la reconfiguration du contexte institutionnel de l'Afrique à travers l'institution d'Etats-nations souverains, au lendemain de la deuxième Guerre mondiale, peut avoir déterminé le positionnement de l'énonciation littéraire négro-africaine à propos de l'Afrique. L'on est porté à penser que le roman de la rupture, du fait de son positionnement sur le thème de l'Afrique, entretient avec la configuration historique dont il émerge, une relation dialectique, en tant qu'il serait à la fois produit et support de ce même contexte. Une analyse du discours de la rupture sur la base de ce postulat mettrait en lumière son hétérogénéité constitutive, sa polyphonie, ses dépendances énonciatives.

CHAPITRE 3 : Positionnement du discours paternaliste

Le rapport de l'énoncé à son contexte est, on l'a vu, dialectique et de dépendance mutuelle²⁵, l'énoncé étant, tout à la fois, créateur de faits institutionnels puis support et effet de la réalité qu'il instaure et dont il assure la stabilisation dans l'espace social. Aussi l'œuvre littéraire s'appréhende-t-elle, en AD, dans un rapport d'intrication et non d'extériorité avec le contexte non verbal de son émergence. Dans cette perspective, le présent travail se propose de rendre compte du rapport d'intrication dialectique qui rattache le roman africain de la rupture aux institutions constitutives de son contexte non verbal. La présente articulation se propose d'examiner le positionnement du discours paternaliste impérial, c'est-à-dire sa configuration énonciative ainsi que les opérations par lesquelles elle s'instaure et se stabilise dans l'espace conflictuel d'où émerge le roman de la rupture²⁶. Il s'agit notamment de montrer comment le discours paternaliste impérial s'est instauré, matérialisé et stabilisé au travers des institutions constitutives de la réalité africaine postcoloniale, rejetant dans l'oubli des discours concurrents à l'instar de la Négritude. L'étude se propose de rendre compte de l'ensemble du dispositif de positionnement du discours paternaliste en trois volets :

- Le discours proprement dit, en tant que construction référentielle, association d'une référence à un toponyme, l'Afrique;
- Le lieu à la fois matériel et virtuel de son énonciation: lieu géographique, historique, économique, linguistique, mnémorique - le discours prend place dans un espace conflictuel, dans un champ de bataille repérable dans l'espace social et mental, dans l'espace géographique comme dans la mémoire individuelle et collective ; c'est pourquoi la stabilité d'un discours n'est jamais acquise, celui-ci s'inscrivant, dès son émergence, dans un processus de stabilisation permanent, ainsi pense-t-on que « l'objet de l'analyse du discours n'est pas tant la formation discursive elle-même que sa frontière constitutive» (Maingueneau 1991 : 20) ;
- Les faits institutionnels par lesquels le discours s'instaure et sature sa configuration référentielle.

²⁵ Selon la formule de Duranti et Goodwin (1992 : 30) : « Context shapes language and language shapes context ».

²⁶ Le positionnement a été appréhendé au chapitre 2 comme un état et un processus : une identité énonciative forte et les opérations par lesquelles elle s'instaure et se maintient dans le champ (Maingueneau 2009 [1996] : 100).

1. Le discours paternaliste impérial

Par discours paternaliste, nous entendrons dans la suite de cet exposé la configuration énonciative qui fait de l’Afrique le pays de l’enfance. C’est une construction référentielle par laquelle l’unité lexicale *Afrique* se trouve associée à l’enfance, à l’absence de civilisation. Cette configuration référentielle est dite paternaliste parce qu’elle entend perpétuer une domination culturelle et politique sous couvert de protection désintéressée. Le discours est dit impérial parce que l’Empire postcolonial moderne en constitue la matérialisation institutionnelle, comme on le verra dans la suite du chapitre. Il est également qualifié de « postcolonial » parce qu’il recouvre la période allant de l’époque coloniale à nos jours, selon la définition de Ashcroft, Griffiths et Tiffin (2002 : 2): « We use the term « post-colonial » to cover all the culture affected by the imperial process from the moment of colonization to the present day. This is because there is a continuity of preoccupations throughout the historical process initiated by European imperial aggression. » L’introduction d’une nouvelle configuration référentielle au sein de la production énonciative d’une collectivité est l’œuvre de discours dits constituants qui jouent un rôle fondateur parce qu’« ils instaurent un nouveau dispositif énonciatif » (Maingueneau et Cossutta 1995 : 118). La configuration énonciative qui associe Afrique et enfance fait partie d’un cours de philosophie de l’histoire qui a joué un rôle fondateur dans l’émergence du discours paternaliste (Hegel 2006 [1830]: 247): « L’Afrique, aussi loin que remonte l’histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde ; c’est le pays de l’or, replié sur lui-même, le pays de l’enfance qui, au-delà du jour de l’histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit. »

L’enfance est le premier âge de l’homme, la phase de la vie d’un être humain qui précède l’adolescence. Appliqué à l’adulte, le terme souligne une maturité culturelle insuffisante, digne du premier âge. Car la maturation de l’individu s’effectue aussi bien dans sa nature que dans sa culture. Autrement dit, à la maturation des fonctions biologiques doit correspondre un développement des facultés mentales qui se traduit par la maîtrise des outils conceptuels et techniques en usage dans le groupe. Toute défaillance dans le développement culturel de l’individu est source de déséquilibre et d’insécurité, dans la mesure où, parvenu à l’âge adulte, l’individu dont la maîtrise des outils conceptuels et

techniques est insuffisante aura du mal à s'orienter dans la vie de manière autonome, l'autonomie étant une faculté propre à l'âge adulte. Un tel personnage tâtonne dans la vie, comme marchant dans les ténèbres, dans la « nuit noire », d'où la nécessité d'une tutelle. Le pays de l'enfance serait alors celui dont la marche et l'organisation sont incertaines, qui tâtonne, comme dans les ténèbres, et demande assistance, comme un enfant, parce que sa maîtrise des outils culturels contemporains est insuffisante pour lui permettre de marcher de façon autonome, tel un adulte, dans le concert des nations. L'enfance traduirait donc un état de déséquilibre entre la croissance naturelle et le développement culturel.

Or une vie à l'état de nature laisse libre cours aux instincts fondamentaux tels que la libido et l'agressivité. Le discours paternaliste colonial se ramènerait donc à l'équation : Afrique = Enfance (luxure + violence). Cet invariant du discours paternaliste impérial revêt d'ordinaire la forme d'une série d'expressions nominales dans lesquelles se trouvent enchâssés des préconstruits dûment assertés. Dans des nominalisations telles que la luxure africaine, la violence africaine, le primitivisme africain se trouvent enchâssés les préconstruits suivants: l'Afrique est luxurieuse; l'Afrique est épouvantable, violente; l'Afrique est primitive. L'enfance apparaît donc comme synonyme d'inculture, de violence et de luxure, toutes choses caractéristiques d'une vie à l'état de nature. D'où ces précisions du *Cours de philosophie de l'histoire* :

L'homme, en Afrique, [...] C'est un homme à l'état brut [...] Celui qui veut connaître les manifestations épouvantables de la nature humaine peut les chercher en Afrique [...] Ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est un monde anhistorique non-développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle. (Hegel 2006 [1830]: 247, 251, 269)

A cette approche générale du discours impérial, il conviendrait d'ajouter une acception plus spécialisée, en rapport avec le concept de civilisation. Pour Sigmund Freud (1981[1929]: 77), « l'agressivité constitue une disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain ». En tant que réalité inhérente à la nature des hommes, elle constitue une menace constante pour les civilisations établies ou en construction. Ainsi les sociétés parvenues à la maîtrise de leur agressivité peuvent-elles se hisser au rang de

civilisation alors que celles qui se laissent dominer par leurs instincts sombrent dans la barbarie, le degré zéro de la civilisation. Pour arracher une société à la barbarie et l'inscrire dans le processus de maturation qui mène à la civilisation, il est indispensable de faire subir des modifications à l'agressivité fondamentale des hommes en les poussant au renoncement et à la non-satisfaction de leurs pulsions instinctives par voie de répression, de refoulement ou quelque autre mécanisme :

La vie en commun ne devient possible que lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement plus puissant que ne l'est lui-même chacun de ses membres, et à maintenir une forte cohésion en face de tout individu pris en particulier. La puissance de cette communauté en tant que « Droit » s'oppose alors à celle de l'individu, flétrie du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre. (Freud 1981[1929]:44)

Il appert que la violence en soi n'est pas l'apanage des seules sociétés barbares. Mais à la différence de la société primitive et barbare dans laquelle l'individu se livre à ses instincts, la société civilisée réussit à pousser l'individu au renoncement de la satisfaction de ses instincts, par voie de répression ou de refoulement, ce qui, au demeurant, n'est possible que lorsque les individus parviennent à s'organiser en un groupement qui devient plus puissant que ne l'est chacun de ses membres pris en particulier, lequel groupement s'arroge alors le monopole de la violence et stigmatise comme barbare et hors-la-loi toute violence individuelle.

L'Etat démocratique est à cet égard un parangon de civilisation. Avec son appareil répressif (justice, armée, gendarmerie, police, prisons, etc.), l'Etat en tant que groupement apparaît plus fort que les individus qui le constituent et dont la violence est condamnée si elle se trouve en violation de l'ordre établi par le groupe. Pour une nation, un tel stade est considéré comme celui de la maturité, et pourtant les nations africaines décrites dans les romans de Kourouma semblent bien en deçà de ce modèle. Ahmadou Kourouma et les autres écrivains de la rupture nous donnent donc à voir une Afrique barbare, primitive et

puérole parce qu'incapable de gérer les instincts individuels, dont la violence et la libido. Le discours paternaliste est donc une construction référentielle par laquelle l'Afrique renvoie à un pays qui est à la merci de ses pulsions, pratiquement incapable de faire civilisation. Cette configuration énonciative se traduit en littérature par la mise en scène de personnages africains responsables d'actes individuels de luxure, de violence et d'horreur qui procèdent d'un désir de satisfaire des pulsions primaires. Dans la réalité sociale concrète, le discours paternaliste est créateur de faits institutionnels dans lesquels il prend forme, s'incarne et stabilise la référence de l'Afrique.

2. Les motivations du discours paternaliste

L'émergence du discours en un lieu et à un moment donnés de l'histoire n'est jamais le fruit du hasard, mais le produit de contraintes d'ordre économique ou idéologique (Foucault 1969:153). Le discours de l'Afrique en vacance de civilisation n'échappe pas à la règle, tant donné que des motivations économiques et idéologiques ont œuvré à son instauration à travers des faits institutionnels, au sein de l'Empire.

▪ Le capital

L'acte général de la conférence de Berlin de 1885 et le Pacte de la Société des Nations de 1919 sont fondés sur le discours paternaliste impérial laissent transparaître la motivation matérielle de cette configuration énonciative. Le sous-développement de l'Afrique et sa vacance de civilisation sont pompeusement annoncés comme motifs officiels de la mission civilisatrice alors que son intérêt est ailleurs. L'Acte de Berlin dès son préambule dit être préoccupé du « bien-être moral et matériel des populations indigènes ». Pourtant, un seul article sur trente-huit se rapporte à la civilisation de l'Afrique annoncée comme un aspect fondamental de la mission coloniale. Il s'agit d'une portion de l'article 6 qui fait une déclaration générale sur l'engagement des puissances à instruire les indigènes :

[E]lles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation. (Conférence de Berlin 1885: [En ligne])

Les trente-sept autres articles sont une codification rigoureuse de l'activité commerciale et de la navigation des fleuves africains. Ils indiquent clairement où se situe l'intérêt réel du discours. Le Pacte de la Société des Nations est également construit sur ce modèle. Le discours paternaliste apparaît dès lors comme un stratagème permettant de faire main basse sur les richesses des plus faibles, sous couvert de protection désintéressée. Dans un discours prononcé devant la chambre des Députés, Jules Ferry dévoile les intentions du projet colonial :

Les Colonies sont pour les pays riches, un placement de capitaux des plus avantageux ; l'illustre Stuart Mill a consacré un chapitre de son ouvrage à cette démonstration, et il le résume ainsi : « Pour les pays vieux et riches, la colonisation est une des meilleures affaires auxquelles il puisse se livrer. » [...] Je dis que la France, qui a toujours regorgé de capitaux et en a exporté des quantités considérables à l'étranger - c'est par milliards en effet, qu'on peut compter les exportations de capitaux faites par ce grand pays qui est si riche - je dis que la France a intérêt à considérer ce côté de la question coloniale. Mais, Messieurs, il y a un autre côté plus important de cette question, qui domine de beaucoup celui auquel je viens de toucher. La question coloniale, c'est pour les pays voués par la nature même de leur industrie à une grande exportation, comme la nôtre, la question même des débouchés [...] dans la crise que traversent toutes les industries européennes, la fondation d'une colonie, c'est la création d'un débouché²⁷. (Mouralis 1984 : 23)

▪ **L'enjeu sécuritaire : *Divide et impera***

L'instauration du discours paternaliste impérial procède d'une préoccupation sécuritaire du système impérial. Ce discours qui oppose les Etats civilisés aux nations barbares et sous-développées fait partie d'une stratégie de fragmentation du monde en entités antagonistes (Wallerstein *ibid* : 67) selon le *divide et impera*²⁸ de Machiavel. De fait, l'institution des Etats-nations proclamés souverains par le système interétatique de l'Empire réitère le principe du *divide et impera* et permet de protéger l'édifice impérial contre l'agressivité africaine retournée à son point de départ. Le système a permis de dresser des Africains les uns contre les autres au sujet de l'Afrique, les médiateurs indigènes du discours paternaliste affrontant les tenants des discours concurrents. De même, au sein du système économique international, entreprises, Etats, classes et ménages entretiennent des relations complexes par l'opposition entre l'universalisme

²⁷ Paroles de Jules Ferry devant la chambre des Députés le 28 juillet 1885. Cité par B. Mouralis.

²⁸ Diviser pour mieux régner. L'application de cette maxime latine attribuée à Machiavel aurait permis à la Rome antique de conquérir le monde.

d'une part, puis le racisme et le sexisme d'autre part. L'universalisme consiste à privilégier l'application uniforme de normes générales à tous les individus. Il s'agit de la primauté du mérite à l'école, de l'amour dans le mariage et du suffrage universel en ce qui concerne l'Etat. Le principe de l'universalisme s'applique surtout aux « cadres du système-monde » et régit le mode de recrutement du personnel technique, professionnel et scientifique, groupe intermédiaire entre les riches et les masses exploitées, qui occupe les postes clés des différentes institutions. Cela s'applique aussi à la majorité des travailleurs de toutes les professions, l'objectif étant de rendre l'économie-monde plus efficace en vue d'accroître les possibilités d'accumulation du capital (Wallerstein 2009 [2004]: 67). Cet universalisme va de pair avec une fragmentation du monde à différents niveaux : hommes contre femmes, Blancs contre Noirs (non-Blancs), adultes et enfants, des éduqués sur les moins formés, hétérosexuels contre homosexuels, bourgeois et professionnels contre ouvriers, urbains contre ruraux (Wallerstein 2009 [2004]: 67). Ces divisions participent de la stabilisation de la civilisation par la neutralisation de l'agressivité des individus et des groupes.

Pour mieux appréhender le recours de l'Empire à une telle démarche et sa contribution à la stabilisation du discours impérial, il faut recourir aux travaux de Sigmund Freud. D'après Freud, l'instinct de violence est un trait caractéristique de la nature humaine. Les êtres humains, sous tous les cieux et de tous temps, semblent animés d'une hostilité primaire qui les dresse les uns contre les autres. Cette agressivité se manifeste aussi bien dans la banalité d'une raillerie que sur des terrains spécialement aménagés comme un ring de boxe ou un champ de bataille. L'histoire de l'humanité et les faits divers sont là pour nous le rappeler :

L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité [...] L'homme est en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et le tuer. *Homo homini lupus* : qui aurait le courage,

en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? (Freud 1981[1929] : 64-65)

Ennemi majeur de la civilisation, l'agressivité peut être éliminée ou rendue inoffensive au moyen de l'introjection, une sorte de renvoi à l'expéditeur. Freud explique que l'agressivité prend sa source dans une partie intrinsèque de l'individu appelée le Moi qui sera combattu par une autre partie de l'individu, le Surmoi, constitué par les lois sociales qui interdisent l'agressivité et exercent sur le Moi la même agressivité que celui-ci eût aimé exercer contre les individus étrangers. La tension survenant de cet affrontement provoque un malaise ressenti comme un sentiment de culpabilité dans le Moi et manifesté sous la forme d'un besoin de punition. De cette manière, « [l]a civilisation domine donc la dangereuse ardeur agressive de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant, et en le faisant surveiller par l'entremise d'une instance en lui-même, telle une garnison placée dans une ville conquise » (Freud *ibid* : 80).

La technique consiste donc, par un processus que l'on peut nommer éducation, à renvoyer l'agressivité d'où elle est partie en la faisant contrôler par une autre pulsion instinctive qui est l'amour. Car, alors que dans l'agression (rire, coup de poing, etc.), le Moi ne recherche que la satisfaction d'un plaisir, la civilisation, qui codifie ce qui est bien ou mal, va associer l'agressivité au mal et lui interdire le mal. Pour intérioriser cette distinction somme toute exogène, l'autorité extérieure va sanctionner le mal par une perte d'amour. Le mal apparaît dès lors comme « ce pour quoi on est menacé d'être privé d'amour ; et c'est par peur d'encourir cette privation qu'on doit éviter de le commettre » (Freud *ibid* : 81). Il se développe donc une tension permanente entre le Moi qui désire une petite dose d'agression et le Surmoi qui l'en dissuade en lui rappelant la codification intériorisée. Le sentiment de culpabilité, résultat de cette tension et source de frustration chez l'individu, est le problème du développement de la civilisation.

Le renforcement du sentiment de culpabilité cause une perte de bonheur chez l'individu. C'est pourtant le prix à payer pour éviter que l'individu, se retournant contre la civilisation, ne réduise à néant les progrès réalisés. Autant dire que les civilisations imposent généralement des restrictions à l'agressivité humaine et tentent d'en prévenir les manifestations les plus subtiles par voie d'introjection en prêchant sans cesse l'amour du

prochain. L'Évangile prêche notamment d'aimer son prochain comme soi-même et même d'aimer nos ennemis.

Mais quelle que soit la technique, il n'est pas facile d'amener les humains à renoncer totalement à satisfaire leur agressivité, car même des communautés apparentées se combattent et se raillent réciproquement²⁹. Ainsi le groupe bien organisé laisse-t-il toujours une issue à cette pulsion en autorisant ses membres à traiter en ennemis tous ceux qui sont restés en dehors de lui. Freud est convaincu qu'il est toujours possible d'unir au sein d'un groupe des masses de personnes, à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors pour recevoir des coups (Freud *ibid* : 68). En définitive, en tant que disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain, l'agressivité constitue la menace la plus redoutable de tout processus civilisateur (Freud *ibid* : 77). D'où le recours de l'Empire à la fragmentation du monde en entités antagonistes, opposées les unes aux autres.

²⁹ Ce que Freud nomme le « narcissisme des petites différences » : Espagnols et Portugais, Allemands du nord et du sud, Anglais et Écossais, (Freud *ibid* : 68).

3. Les lieux du discours paternaliste impérial

Tout discours suppose un point d'ancrage dans la vie matérielle des locuteurs, car toute identité énonciative émerge d'un lieu social dans lequel il se pose et se maintient, pour des motivations matérielles et sociales identifiables, susceptibles de manipulations idéologiques. C'est pourquoi, tout positionnement est dit déterminé « dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (Foucault 1969:153). D'après M. Foucault, le discours s'exprime à partir d'un territoire géographiquement et historiquement circonscriptible dans lequel circule une multitude de discours supportés par des archives. Une concurrence entre archives s'exerce à l'intérieur de territoires partagés formant un univers discursif :

[L]'ensemble des énoncés de tous types qui coexistent, ou plutôt interagissent, dans une conjoncture. Cet ensemble est nécessairement fini, mais irréprésentable, jamais pensable dans sa totalité par l'AD. Quand on utilise une telle notion c'est généralement pour y découper des champs discursifs [...] ensemble d'archives qui se trouvent en relation de concurrence, au sens large, et se délimitent donc pour une position énonciative dans une région donnée. Le découpage de tels champs doit découler d'hypothèses explicites et non d'une partition spontanée de l'univers discursif [...] L'AD est contrainte de prendre en compte de multiples paramètres pour construire des champs pertinents (Maingueneau 1991: 158).

Etant donné la difficulté à appréhender un champ dans sa totalité, un redécoupage s'avère nécessaire. Aussi le champ discursif peut-il se subdiviser en sous-ensembles dénommés espaces discursifs qui sont définis par l'analyste en fonction de ses objectifs de recherche et qui mettent en rapport « au moins deux archives dont il est permis de penser qu'elles entretiennent des relations privilégiées, cruciales pour la compréhension des discours concernés » (Maingueneauibid).

▪ L'Empire post-colonial

L'Afrique et sa cohorte de « nations postcoloniales subordonnées » sont partie prenante de l'Empire post-colonial (Hardt et Negri 2000: 438). Le roman de la rupture s'inscrit dans un rapport d'intimité et d'intrication avec l'Empire postcolonial dont les discours fondateurs le traversent. Une telle articulation permettrait de comprendre que l'identité du roman de la rupture est en réalité l'expression de la polyphonie constitutive d'un roman qui reformule le positionnement des institutions de l'Empire qui en assurent la gestion. En effet, la gestion de la production littéraire de l'Afrique et singulièrement du roman de la rupture, né dans les années 1960, est placée sous le contrôle d'un réseau d'institutions éditoriales dont les bases se trouvent ailleurs qu'en Afrique (Miller 1998: 166). Il apparaît dès lors que toute bonne compréhension de l'identité du roman postcolonial africain doit tenir grand compte des groupes et des réseaux de groupes qui en assurent la gestion hors de l'Afrique, étant entendu que le roman africain est assez mal placé pour rester sourd aux positionnements des institutions européennes qui le rendent possible. Ainsi peut-on faire l'hypothèse forte que le roman de la rupture ne parle pas de son propre chef mais assume, au sein de l'Empire, le statut de médiateur d'un discours déterminé en dehors de l'écrivain.

La saturation de la référence de l'Afrique comme pays de l'enfance est mise en œuvre au sein de l'Empire, cadre constitutionnel du pouvoir mondial qui, depuis la fin des grandes guerres, gère l'Afrique à travers un système d'Etats-nations dont la fonction est d'assurer la médiation politique, la discipline des populations et la répartition des flux de richesse en provenance ou à destination du pouvoir mondial (Hardt et Negri 2000 : 378). L'Empire dont il s'agit n'est pas à confondre avec l'impérialisme d'avant-guerre. Il s'agit d'un dispositif planétaire de pouvoir, d'exploitation et de surveillance:

[U]n appareil *décentralisé* et *déterritorialisé* de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier à l'intérieur de ses frontières ouvertes et en perpétuelle expansion. L'Empire gère des identités hybrides, des hiérarchies flexibles et des échanges pluriels en modulant ses réseaux de commandement. (Hardt et Negri 2000: 17)

Pour la sociologie des systèmes culturels d'Immanuel Wallerstein, l'Afrique n'est nullement déconnectée de l'appareil mondial du pouvoir. A l'en croire, l'entité sociale qui détermine nos choix sociaux n'est pas l'Etat-nation mais une entité plus grande dénommée « système-monde », laquelle est constituée d'une multitude d'institutions qui assurent son fonctionnement : Etats et système interétatique, entreprises, ménages, classes, groupes identitaires de toutes sortes. En tant que création sociale, ce système a une histoire propre et il est possible d'en « expliquer l'origine, analyser les mécanismes et anticiper l'inévitable crise terminale » (Wallerstein 2009[2004] : 17).

▪ **Mémoire interne et réseaux de reformulation du discours**

Le discours émerge d'un lieu social et géographique historiquement circonscriptible mais le lieu de son installation demeure la mémoire individuelle et collective. Aussi chaque communauté discursive travaille-t-elle à une mémoire qui enregistre, conserve et reproduit les constructions référentielles autorisées par le groupe. La mémoire se comprend en effet comme la faculté d'enregistrer, de conserver et de restituer des souvenirs, proches ou lointains. En tant que telle, elle est indispensable au positionnement d'une configuration référentielle, sachant que les mots changent de sens en fonction des « positions politiques et idéologiques, qui ne sont pas le fait d'individus, mais qui s'organisent en *formations* entretenant entre elles des rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination » (Haroche, Henry et Pêcheux 1971: 102). Les communautés discursives se forment et se stabilisent donc autour de la *mémoire des discours* qui se constitue pour des « savoirs de connaissance et de croyance sur le monde » (Charaudeau et Maingueneau 2002 :371-372).

La mémoire des discours se construit par la fixation du sens spécifique des mots au moyen d'une répétition ininterrompue à travers des réseaux de reformulation et des faits institutionnels. Il en résulte une polyphonie, manifestée par la reprise en chœur des mêmes configurations énonciatives par les membres d'une communauté, habités par le ON qui supporte leur discours (Maingueneau 1987 : 76). Le locuteur intériorise comme allant de soi, le sens des mots qui lui est servi au sein de sa communauté discursive, souvent dans l'ignorance des discours antagonistes, censurés et voués à l'oubli, par une sorte d'oblitération de la mémoire externe : « Le terme d'oubli ne renvoie pas ici à un

trouble individuel de la mémorisation. Il désigne paradoxalement *ce qui n'a jamais été su* et qui pourtant *touche au plus près* le « sujet parlant », dans l'étrange familiarité qu'il entretient avec les causes qui le déterminent... en toute ignorance de cause » (Fuchs et Pêcheux 1975 :13). Donc, en même temps qu'il travaille à la constitution de sa mémoire discursive, à travers ses opérations positionnement ci-dessus, le discours paternaliste organise l'oubli de la concurrence.

C'est en ce sens qu'il convient de comprendre la pression que l'Empire, à travers les Etats forts, exerce sur les moins affermis. « Les Etats forts font pression sur les Etats faibles afin qu'ils acceptent des pratiques culturelles – politique linguistique, modèle éducatif, distribution des médias - qui renforcent, à long terme, les rapports qu'ils entretiennent » (Wallersteinibid : 90-91). L'étude d'Edward Saïd (2000), *Culture et impérialisme*, est illustrative de l'hétérogénéité du discours et du rapport d'intrication entre texte et contexte. La parole est traversée par son contexte et les énonciateurs apparaissent habités par la parole d'autrui, en l'occurrence les discours constituants de l'impérialisme. L'auteur a montré comment l'ensemble de la création culturelle du monde occidental, singulièrement le roman, véhicule le discours impérial, soutenant de bout en bout le discours de l'universalisme européen ainsi que le dogme de l'inégalité des races humaines, qui a forgé une relation durable entre ethnicité et division du travail (Wallerstein, 1983).

Ces discours traversent de façon tout à fait naturelle le roman occidental du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle, à la surprise de Saïd (2000 :14): « C'est l'une des pénibles vérités que j'ai découvertes en écrivant ce livre : combien, parmi les artistes britanniques ou français que j'admire, il s'en est peu trouvé pour s'insurger contre l'idée de races « sujettes » ou « inférieures » ». L'auteur remarque que chez Kipling, Conrad, Conan Doyle, Rider Haggard, R.L. Stevenson, Gorge Orwell, Joyce Cary, E.M. Forster et T.E Lawrence « l'empire est partout » (Saïd 2000: 114). Le mythe de la robustesse et de la lubricité du Nègre a inspiré la poésie populaire de France, comme en témoigne la chanson « Amour en noir et blanc » de Michel Simon (1934), histoire d'un nègre qui se retrouve dans les draps de sa maîtresse blanche et lui redonne « en peu de temps du tempérament » :

Amélie et son négro furent méli-mélo

Elle passa toutes les nuits noires des nuits blanches
Près de sa passion noire
Et acquit en peu de temps du tempérament
Et chipant le jargon de son négrillon
Elle criait dans le noir : « Y a bon ! ».

La parole de l'autorité publique participe également des réseaux de reformulation et de stabilisation du discours paternaliste. Dans une allocution prononcée à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, au Sénégal, le 26 juillet 2007, le président de la République française prononce un discours qui est apparu comme la paraphrase du philosophe allemand G. Hegel, reprenant telles quelles ou à peine reformulées les notions d'enfance et de primitivisme associées à l'Afrique³⁰:

Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez *entré dans l'histoire* [...] Le problème de l'Afrique, c'est de cesser de toujours répéter, de toujours ressasser [...]

L'Afrique a fait se ressouvenir à tous les peuples de la terre qu'ils avaient partagé la même *enfance*. L'Afrique en a réveillé les joies simples, les bonheurs éphémères et ce besoin, ce besoin auquel je crois moi-même tant, ce besoin de croire plutôt que de comprendre, ce besoin de ressentir plutôt que de raisonner. (Sarkozy 2007 : [En ligne])

Au total, chaque communauté discursive travaille à la construction d'une mémoire qui enregistre, conserve et reproduit les constructions référentielles autorisées. Celles-ci sont reprises, reformulées ou paraphrasées à travers un réseau de formulation. La mémoire du locuteur intériorise, conserve et reproduit, comme allant de soi, le sens des mots qui lui est servi au sein de sa communauté discursive, bien souvent dans l'ignorance des discours antagonistes, censurés et voués à l'oubli. L'ensemble de la production culturelle du monde occidental véhicule le discours paternaliste impérial.

³⁰Le discours fut violemment critiqué, en France et en Afrique, pour son anachronisme. La polémique provoquée par cette allocution fut telle que le fonctionnaire préposé à la rédaction du discours présidentiel dut assumer en public la responsabilité du discours prononcé par le chef de l'Etat. Un des multiples débats suscités par la question : [En ligne] <http://www.youtube.com/watch?v=K2RJbnynBOM> (Consulté le 12 mars 2010).

Le roman, la poésie orale populaire et même le discours de l'autorité politique participent, on l'a vu, des réseaux de formulation voués à la construction de la mémoire interne des tenants du discours paternaliste.

▪ **Mémoire externe : contestation historique et associative** ³¹

Le discours impérial n'intervient pas dans un désert de paroles à propos de l'Afrique et du monde noir. Il est certes dominant en tant qu'il détermine la configuration des institutions mondiales et africaines, mais il fait face à un discours antagoniste, qui a connu une période glorieuse avec la Négritude et contre lequel il faut faire « fonctionner l'oublioir » (Césaire 2008 [1955]: 36). Il s'agit de voir à présent comment le discours antagoniste se manifeste dans la recherche scientifique et la littérature africaine d'inscription orale, notamment au Sénégal et au Cameroun, dans les années 1970. Il existe également une archive postcoloniale européenne d'inscription écrite et filmique positionnée contre le discours impérial. Dans l'invariant du contre-discours impérial, l'Afrique et l'homme noir sont associés à un registre lexical de rayonnement et de prospérité. Les textes illustratifs de discours antagonistes sont innombrables, citons-en quelques uns.

D'abord le sociologue et historien américain, Immanuel Wallerstein dont les recherches ont porté, au début de sa carrière, sur l'Afrique. Un de ses tout premiers ouvrages consacré à l'histoire précoloniale de l'Afrique affirme :

Africa before the Europeans came? It was neither anarchy nor barbarism, nor unchanged and unchanging villages. It was movement and splendour, conquests and innovations, trades and art. It was above all wide variety and much experimentation. There is no single or simple stereotype we can call "old Africa", against which we can measure how far Africa has evolved today [...] It is

³¹ En France, l'association française Survie diffuse une abondante littérature qui conteste le discours impérial et les pratiques qu'il autorise. La françafrique est par exemple déconçue comme une vaste entreprise d'escroquerie destinée à maintenir l'Afrique sous la tutelle de l'Empire, par tous les moyens. Pour davantage d'informations, se reporter sur le site de l'association et consulter la liste de ses publications: <http://survie.org/publications/?lang=fr> [En ligne], dont les titres ci-après: Granvaud, Raphaël, *De l'armée coloniale à l'armée néocoloniale 1830-1990*<http://survie.org/publications/les-dossiers-noirs/article/de-l-armee-coloniale-a-l-armee> [En ligne] (Consulté le 10 février 2010); Granvaud, Raphaël, *Que fait l'armée française en Afrique?*, Paris, Agone, 2009.

rewarding neither to denigrate nor to romanticize Africa's past. It can be rewarding to know it. (Wallerstein 1961:26)

Wallerstein se positionne ainsi contre le discours impérial et son archétexte hégélien, s'inscrivant en droite ligne de travaux européens antérieurs, à l'exemple des écrits de l'ethnologue allemand, Leo Frobenius (1936) qui estimait que "la traite des Noirs ne fut jamais une affaire de tout repos ; elle exigeait sa justification ; aussi fit-on du Nègre un demi animal, une marchandise. [...] L'idée du "Nègre barbare" est une invention européenne qui a, par contre coup, dominé l'Europe jusqu'au début de ce siècle". L'ouvrage de Frobenius parut alors que Senghor et Césaire étaient étudiants à Paris et l'on comprend que les écrivains de la Négritude s'en soient inspirés. En voici un plus large extrait (Frobenius 1933: 15-16):

En 1906, lorsque je pénétrais dans le territoire de Kassai-Sankuru, je trouvais encore des villages dont les rues principales étaient bordées de chaque côté, pendant des lieues, de quatre rangées de palmiers, et dont les cases, ornées chacune de façon charmante, étaient autant d'œuvre d'art. Aucun homme qui ne portât des armes somptueuses de fer ou de cuivre, aux lames incrustées, aux manches recouverts de peaux de serpent. Partout des velours et des étoffes de soie. Chaque coupe, chaque pipe, chaque cuiller était un objet d'art parfaitement digne d'être comparé aux créations du style roman européen. Mais tout cela n'était que le duvet particulièrement tendre et chatoyant qui orne un fruit merveilleux et mûr ; les gestes, les manières, le canon moral du peuple entier, depuis le petit enfant jusqu'au vieillard, bien qu'ils demeurent dans les limites absolument naturelles, étaient empreints de dignité et de grâce, chez les familles des princes et des riches comme chez celles de féaux et des esclaves. Je ne connais aucun peuple du Nord qui se puisse comparer à ces primitifs pour l'unité de civilisation. [...]

En était-il autrement dans le Soudan ? Aucunement. [...] [L]'organisation particulière des Etats du Soudan existait longtemps avant l'islam, que les arts réfléchis de la culture des champs et de la politesse, que les ordres bourgeois et les systèmes de corporation de l'Afrique Nègre sont plus anciens de milliers d'années qu'en Europe. Mais nous exposerons plus loin les éléments décisifs de cette

question. Le Soudan possède donc lui aussi une civilisation autochtone ancienne et ardente. C'est un fait que l'exploration n'a rencontré en Afrique équatoriale que d'anciennes civilisations vigoureuses et fraîches.

Constantin-François de Chassebœuf, Professeur d'histoire à l'École normale supérieure à Paris, plus connu sous le nom de Volney, a rendu un témoignage similaire au terme d'une visite en Égypte vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Dans son *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 & 1785*, il rendit un témoignage controversé sur l'Égypte pharaonique. Il fit l'hypothèse forte de la négrité de la civilisation égyptienne ancienne, bousculant des idées reçues:

[A]yant été visiter le Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractérisée nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce passage remarquable d'Hérodote, où il dit : *Pour moi j'estime que les Colches sont une colonie des Égyptiens, parce que, comme eux, ils ont la peau noire et les cheveux crépus*, c'est-à-dire que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique [...]. Quel sujet de méditation [...] de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences, jusqu'à l'usage de la parole ; d'imaginer enfin, que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté et de l'humanité, que l'on a sanctionné le plus barbare des esclavages et mis en problème si les hommes noirs ont une intelligence de l'espèce de celle des hommes blancs! (Volney 1972[1792]: 80-83)

En 1972, l'historien camerounais Engelbert Mveng publie *Les sources grecques de l'histoire négro-africaine depuis Homère jusqu'à Strabon*. L'étude de l'historien Camerounais porte sur «les documents grâce auxquels la civilisation grecque nous fournit des témoignages sur le passé de l'Afrique noire» (Mveng 1972 : 7) et prend le contre-pied du discours impérial en mettant en relief le rayonnement fabuleux de l'Afrique et du monde noir dans les textes des anciens grecs. Les sources documentaires consultées par l'auteur recouvrent des genres aussi variés que la poésie, le théâtre, le mythe, la fable, le roman, des textes de grammairiens, de philosophes, de géographes, de cartographes et d'historiens. Sont cités, entre autres, Hérodote (480-425 av. J.-C.),

Polybe, Artémidore d'Ephèse, Diodore de Sicile et Strabon (63 av. - 19 ap. J.-C.). On fera l'économie de toute cette littérature savante pour ne garder que des extraits d'Homère et deux écrits romanesque et dramaturgique.

L'auteur commence par la poésie, qui est chronologiquement le premier de tous les genres littéraires grecs. Les textes d'Homère sur les Nègres et leur pays sont peu nombreux, mais ils existent et évoquent un pays plutôt fréquentable et prospère, avec des habitants admirables et sans reproche. Dans *l'Iliade*, il est écrit : « Zeus est parti hier du côté de l'Océan prendre part à un banquet chez les Nègres sans reproche, et tous les dieux l'ont suivi. Dans douze jours, il retournera à l'Olympe » (Chant I, vers 423-425). Au Chant XXIII, vers 205-207, il déclare: « Ce n'est pas le moment de s'asseoir; je repars et m'en vais au bord de l'Océan, dans le pays des Nègres. Ils sont en train d'offrir des hécatombes aux Immortels, et je veux, moi aussi, prendre part au festin sacré ». Dans cet extrait de *l'Odyssée*, voici ce qui est dit du voyage de Posséidon au pays des Nègres: « Or le dieu s'en alla chez les Nègres lointains, les Nègres répartis au bout du genre humain, dans leur double domaine, les uns vers le Couchant, les autres vers l'Aurore: devant leur hécatombe de taureaux et d'agneaux, il vivait dans la joie, installé au festin » (Chant I, vers 22-26). En allusion à Memnon, roi des Nègres, Ulysse, pleurant Triptolème, dit: « Je n'ai vu de plus beau que le divin Memnon » (*Odyssée* XI, 522).

Le ton est le même dans le genre dramatique, avec Eschyle, par exemple, qui fait l'éloge de l'Afrique dans une pièce malheureusement perdue dont il ne reste que trois fragments. Le deuxième fait ainsi l'apologie de l'Ethiopie et de son peuple:

Je veux louer en connaissance de cause le peuple qui habite la terre d'Ethiopie, là où le Nil aux septuples détours roule ses eaux au souffle pluvieux des vents. Le soleil au visage de feu y flambe au-dessus de la terre, et fait fondre la glace amassée sur les rochers. Alors toute l'Egypte florissante, baignée de l'onde sacrée, porte en abondance l'épi nourricier de Cérès (Mveng 1972: 20).

Enfin, à l'image du genre dramatique, le roman grec a montré de l'Afrique et de ses habitants noirs une image prospère et rayonnante : « Xénophon d'Ephèse, auteur *d'Anthée et Abrocomène*, est du début de l'ère chrétienne. Les autres romanciers, Eustathe,

Héliodore, Achille Tatius nous ramènent à la période byzantine. Une chose frappe cependant: le caractère idyllique du Nègre et de l'Afrique Noire dans la littérature et le roman » (Mvengibid : 28). En somme, selon E. Mveng, le témoignage fourni par la civilisation grecque sur le passé de l'Afrique noire est aux antipodes du discours paternaliste. L'Afrique n'est pas restée au seuil de l'histoire universelle et n'a nullement été le pays de l'enfance et de la barbarie, ainsi que l'a professé G. Hegel. La Grèce antique se souvient plutôt d'un pays fréquentable et prospère, avec des habitants admirables et sans reproche.

En 1974, du 28 janvier au 3 février, sous l'égide de l'UNESCO³², un colloque international est organisé au Caire sur *Le peuplement de l'Egypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*. L'objet de cette assemblée savante est la remise en question du discours impérial sur l'Afrique et l'homme noir, à travers une confrontation entre les tenants de ce discours et le duo constitué par Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga, deux chercheurs africains de grand renom, qui développent une thèse radicalement opposée au discours qui fait autorité. Les textes constituant le discours impérial affirmaient que l'Afrique et l'homme noir gisaient au seuil de l'histoire universelle, incapables de produire quelque forme de civilisation que ce soit. Le philosophe Hegel divisait notamment l'Afrique en trois parties: l'Egypte et l'Afrique blanche au nord, qui faisaient partie de la civilisation universelle puis l'Afrique proprement dite, le pays de l'enfance et de la barbarie éternelle (Hegel 2006 [1830]: 246-247).

³² De 1974 à 1987, l'UNESCO a pour Directeur général le Sénégalais Amadou Mahtar M'Bow qui engage l'organisation au service de la contestation du discours impérial. Outre le colloque d'Egypte et le livre qui en a découlé, l'UNESCO entreprend de donner aux pays du Tiers-monde, dont l'Inde et la Chine, les moyens de réduire le déséquilibre Nord-Sud dans la production de l'information, perçu comme une atteinte à la souveraineté des Etats. Une Commission internationale pour la communication, CIC, est mise sur pied en décembre 1977 et placée sous la conduite de Sean Mac Bride. Elle rend un rapport en 82 propositions, *Manyvoices, one world* (1980), qui préconise un nouvel ordre mondial de l'information (NOMIC). La réprobation des Etats-Unis d'Amérique sera vive et spectaculaire. Ils dénoncent une dérive idéologique et quittent l'Organisation en 1984, suivis du Royaume-Uni et du Japon. Le Nomic est enterré et M'Bow contraint de jeter l'éponge. L'incident confirme que la stabilité d'un discours n'est jamais acquise, elle est une quête permanente, même dans un appareil idéologique que l'on a soi-même inventé.

Devant une vingtaine de collègues venus du monde entier, Cheikh AntaDiop soutient que le peuplement de l'Egypte pharaonique était d'origine africaine et noir. Le Dr Massoulard lui oppose que l'Egypte pharaonique était constituée de 33% de noirs, 33% de métis et de 33% d'Egyptiens « leucodermes à peau plus ou moins foncée pouvant aller jusqu'au noir ». Le rapport final des travaux fourni par le Professeur Jean Devisse rend compte de la tension de l'affrontement (Mokhtar (dir) 1987: 74):

La thèse du professeur Diop a été refusée globalement par un seul participant. Aucun des participants n'a explicitement déclaré qu'il soutenait l'ancienne thèse d'un peuplement « leucoderme à pigmentation foncée pouvant aller jusqu'au noir ». Le consensus sur l'abandon de cette thèse n'a été que tacite.

Le colloque du Caire vint donc clore au niveau scientifique le débat sur le peuplement de l'Egypte ancienne. Un comité scientifique international chargé de la réécriture de l'histoire de l'Afrique fut mis sur pied en vue de la production d'un ouvrage en huit volumes. La stabilisation du discours impérial dans le monde postcolonial n'est pas donnée, elle fait face à des discours antagonistes à l'intérieur même des appareils idéologiques interétatiques de l'Empire tels que l'UNESCO. Hors des réseaux scientifiques et des appareils d'Etat, la contestation du discours paternaliste s'opère également dans les réseaux associatifs qui s'insurgent contre les pactes dissymétriques que les pays africains sont amenés à signer sous la menace des Etats puissants et qui sont sources de pauvreté et d'insécurité dans ces pays³³.

³³Des mouvements associatifs tels que Attac se sont mobilisés récemment, par exemple, contre la signature des accords dits de partenariat économique proposés par l'Union européenne aux pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP) lors du sommet de Lisbonne en décembre 2007. En effet, l'Union européenne était en négociation depuis l'année 2002 avec ses partenaires des pays d'Afrique, Caraïbes et Pacifique (ACP) pour conclure ces "Accords de partenariat économique" (APE), nouvelle base des relations commerciales entre les deux zones. L'Europe disait y voir la solution face à l'échec du régime d'accès préférentiel accordé aux pays ACP depuis 1975 à travers les différents accords dit de Lomé. Mais le volume des exportations des pays ACP vers l'Union européenne n'a fait que chuter et les relations commerciales n'ont fait que se détériorer, un problème de fond tant que l'Europe se permet de subventionner ses paysans, ce qu'elle interdit aux pays ACP sous peine de représailles. Assailli par les associations dénonçant la signature des pactes dissymétriques dont les effets néfastes ne serviront, à termes, qu'à remettre le discours impérial au goût du jour, les dirigeants africains ont rejeté les « APE ».

- **Littératures antagonistes d'inscription écrite, orale et filmique**

- ***Bug-Jargal*, un autre son de cloche**

Victor Hugo, dans *Bug-Jargal*, œuvre de jeunesse, ne s'est pas montré prompt à contribuer à la stabilisation de la référence construite sur le Négro-africain par le discours impérial. En voici une présentation laconique. En l'an 1791, dans une plantation à Saint-Domingue, Pierrot, un prince noir réduit à l'esclavage, est amoureux de la fille de son maître blanc, la douce Marie, qui est fiancée à un certain Léopold d'Auverney. Lors d'une révolte des esclaves, Marie est enlevée. D'Auverney rescapé part à la recherche des ravisseurs. Capturé par les insurgés, il serait mis à mort si Bug-Jargal, leur chef charismatique, ne lui sauvait la vie. Bug-Jargal n'est personne d'autre que Pierrot. Il conduit le pauvre d'Auverney auprès de Marie qu'il n'avait enlevée que pour la soustraire à la fureur sanguinaire des révoltés. Mais Bug-Jargal avait été fait prisonnier peu avant et, pour venir en aide à d'Auverney, il a dû laisser en otages dix de ses compagnons. Ayant rempli son devoir, l'ancien esclave va se livrer aux Blancs qui le fusillent.

Ce premier roman de Victor Hugo présente un héros noir rayonnant, pétri de grandes qualités physiques, intellectuelles et morales qu'aucun personnage blanc ne parvient à égaler. Hugo prend ainsi position dans le débat suscité par l'insurrection des esclaves de Saint Domingue. En 1791 a lieu la révolte des esclaves de l'île de Saint Domingue, aujourd'hui Haïti. Cette terre prospère appartient alors à la France qui y possède de grandes exploitations agricoles maintenues par une main d'œuvre esclave. Napoléon Bonaparte, Premier Consul de la République française, dépêche son armée sur l'île rebelle aux fins d'y rétablir l'ordre. Le 18 novembre 1803, la France capitule devant les anciens esclaves de Saint Domingue au terme d'une guerre désastreuse. Napoléon Bonaparte y avait mobilisé près de 70.000 hommes; 55.000 y périrent, terrassés par les anciens esclaves ou par de méchantes fièvres tropicales. Dans la confusion, la France et le monde civilisé refusèrent de reconnaître le nouvel Etat qui proclama son indépendance le 1er janvier 1804, sous embargo. V. Hugo serait donc parti d'une polémique de son temps pour poser le problème humain et universel de la confrontation entre l'opprimé et l'opresseur, la générosité et l'agression :

C'est un épisode réel de la vie de Toussaint-Louverture – rapporté par Bryan Edwards – qui a frappé vivement l'imagination chevaleresque du jeune Hugo et lui a fourni immédiatement la clé de voûte de *Bug-Jargal* : l'anecdote du sauvetage par le cocher affranchi de l'habitation Bréda de toute la famille de son ancien maître, le procureur Bayon de Libertat au moment de l'insurrection de 1791. Quand on connaît Hugo, son goût du paradoxe, de l'antithèse, nul doute qu'une telle situation, éminemment dramatique, un tel trait de générosité venant de l'esclave au maître, du Noir au Blanc, de l'opprimé à l'opresseur, un tel renversement des valeurs supposées, n'ait enflammé aussitôt sa fertile imagination, par contraste avec l'effroyable déchaînement de folie meurtrière, la vision de fin du monde, de triomphe de la sauvagerie et du mal, que lui proposaient les brochures d'époque sur l'insurrection des esclaves. (Jacques de Cauna 1985 : 12)

Avec *Bug-Jargal*, V. Hugo s'est inscrit dans une longue lignée d'auteurs peu connus, qui donnent à entendre un autre son de cloche en mettant en scène le type du noir esclave, généreux et révolté: Mrs Behn (1688) avec *Oroonoko ou le Prince Nègre*, Pigault-Lebrun (14 brumaire de l'an IV) avec *Le Blanc et le Noir*; Picquenard (1798), dans son *Adonis ou le bon nègre, anecdote coloniale* ou dans *Zoflora ou la bonne négresse*; *Le Nègre* de Balzac (1823); *L'habitation de Saint-Domingue ou l'insurrection* de Charles de Rémusat (1824); *Lydie ou la Créole* d'Adèle Daminois (1824); *L'incendie du Cap*, de R. Périn(1802);*L'Histoire de Mesdemoiselles de Saint-Janvier, les deux seules blanches sauvées du massacre de Saint-Domingue*, de Mlle de Palaiseau (1812).

○ ***Kirikou et la sorcière de Michel Ocelot***

Kirikou et la sorcière est l'inscription cinématographique d'un récit africain que le réalisateur Michel Ocelot aurait entendu dans sa jeunesse en Afrique occidentale. C'est l'épopée d'un minuscule bonhomme qui s'enfante tout seul et qui, dès le jour de sa naissance, pose des questions à sa mère et bataille ferme en vue de la libération de son village. Lorsque Kirikou vient au monde, les forces du mal sont déchainées contre son peuple et exercent une violence sans relâche sur ce qui reste de son village. La situation est catastrophique: les sources d'eau ont tari, tout l'or du village a été pillé par Karaba la

sorcière dont les engins détectent l'or à distance, où qu'on le cache. Les vaillants guerriers du village partis à l'assaut de la sorcière ont tous péri. Le jour de sa naissance, après avoir coupé lui-même son cordon ombilical, Kirikou plonge dans une bassine remplie d'eau et prend lui-même son premier bain. Et alors que sa mère le somme de ne point gaspiller l'eau à cause de la pénurie, il la mitraille de questions:

- Mère, où est mon père?
- Il est allé combattre Karaba la sorcière et elle l'a mangé.
- Mère, où sont les frères de mon père?
- Ils sont allés combattre Karaba la sorcière et elle les a mangés.
- Mère, où sont les frères de ma mère?
- Ils sont allés combattre Karaba la sorcière et elle les a mangés. Seul le plus jeune est resté.
- Où est-il?
- Sur la route des flamboyants, allant combattre Karaba la sorcière.
- Alors, je dois aller l'aider!

Aussitôt, le minuscule gamin quitte son bain et court à la rescousse de son oncle maternel. Dissimulé sous un chapeau, il sauve *in extremis* son oncle d'un guet-apens tendu par les soldats de la sorcière. L'oncle l'a échappé belle et s'en retourne au village avec son neveu qui lui pose alors une question qui reviendra à plusieurs reprises, tout au long du récit, comme un *leitmotiv*:

- Pourquoi Karaba est-elle méchante?

Nul ne parvient à lui donner de réponse satisfaisante. « Est-ce qu'il doit y avoir une raison? » se demande son oncle, comme pour dire qu'il va de soi qu'une sorcière soit méchante. Interrogé, le patriarche du village qui prétend tout savoir, ne saura pourtant quoi lui répondre non plus : « Elle est méchante parce qu'elle est sorcière ». « Pourquoi est-elle sorcière? » repart le gamin. Le vieillard reste muet et se contente de conseiller la sagesse de l'obéissance aveugle aux sommations de la sorcière. Une telle attitude n'est pas pour plaire à Kirikou qui entreprend d'affronter la sorcière et de lui poser la même question. Alors que toutes femmes du village tombent face contre terre devant la sorcière, le gamin pose sa question:

- Karaba la sorcière, pourquoi es tu méchante?
- Mais tu es la voix du chapeau!
- Je suis Kirikou, qui sait ce qu'il veut, et je veux savoir pourquoi tu es méchante.
- Je devrais te croquer sur le champ mais tu es vraiment trop petit pour m'intéresser, j'attends que tu aies un peu grandi pour avoir plus de matière. Maintenant disparaissez!

Après moult péripéties et sur le conseil de sa mère, Kirikou finit par se retrouver face à la seule personne à même de lui apporter la bonne réponse. Il parvient enfin à identifier la racine du mal et, partant, à trouver la solution adéquate au problème de son village. Il conçoit un stratagème pour délivrer le village de la sorcière après l'avoir délivrée elle-même du sortilège dont celle-ci est possédée. Il s'arme de courage et met en œuvre un plan intrépide. Aussitôt, la sorcière est délivrée de son mal et, du coup, tous les captifs de la sorcière que l'on croyait morts ressurgissent, à la surprise et au grand bonheur du village tout entier.

Kirikou se situe aux antipodes des personnages que l'on retrouve dans les « écritures de violence et de rupture » et qui violent, pillent, torturent, assassinent et meurent aussi bêtement qu'ils ont vécu, sans jamais s'être posés les bonnes questions. D'abord traité de « microbe » par d'autres enfants qui le trouvent minuscule, il est, à la suite de ses exploits, magnifié par des épithètes et des qualificatifs qui témoignent de son aptitude à réaliser de grandes œuvres au profit de son groupe et contre les forces du mal. « Kirikou est sage, suivez ses conseils », dira une femme s'adressant aux enfants du village. Bien plus, il y a ce refrain qui lui est chanté, et qui revient tout au long du film, tel un *leitmotiv*:

Kirikou est petit mais il peut beaucoup

Kirikou est petit mais il est vaillant

Kirikou est petit mais il a bon cœur

Kirikou est petit mais il nous libère.

Le film fait intervenir le personnage de Kirikou dans un village africain à bout de force, laminé par les souffrances d'une oppression imposée par des forces dont on ignore le fonctionnement. Les hommes du village ont fait preuve de courage et de vaillance en s'opposant de manière frontale à la sorcière, mais ils semblent avoir manqué d'intelligence

dans leur entreprise, d'où leur extermination. Dans ce paysage, Michel Ocelot fait émerger le personnage de Kirikoutout noir, tout petit et tout nu, physiquement peu impressionnant mais pétri d'intelligence et doué d'un courage qui lui permettent de voler de succès en succès³⁴. Dans la lignée de Victor Hugo et d'autres écrivains français, Michel Ocelot rame à contre-courant du discours impérial dominant en mettant en scène un petit nègre doué d'intelligence et capable de surmonter de grandes difficultés à force de bravoure et à condition de se poser les bonnes questions.

○ *L'épopée des hommes de métal du cycle d'AkomaMba*

Dans le contexte discursif des romans de la rupture se trouvent aussi des textes d'inscription orale de la littérature africaine précoloniale vilipendés par les institutions postcoloniales locales en charge de la reformulation et de la stabilisation discours impérial. Ces textes forment des positionnements contraires au discours impérial. C'est le cas des épopées du cycle d'AkomaMba, en Afrique centrale, dans le pays Beti-Boulou-Fang qui recouvre le centre et le sud du Cameroun, ainsi que le Nord du Gabon et la quasi totalité de la Guinée Equatoriale. Calixthe Beyala qui fait partie de notre corpus est originaire de ce groupe ethnique bantou. En effet, on a longtemps cru que les textes épiques du cycle d'Akoma Mba étaient des constructions de pure fiction, complètement déconnectées de la praxis concrète. Le chercheur gabonais Marc-Louis Ropivia semble avoir été le premier à articuler une analogie entre les récits épiques du Mvet et la pratique de la métallurgie traditionnelle. Nous appuyant sur Ropivia (1989), nous allons tenter de déconstruire le symbolisme des épopées du cycle d'Akoma Mba.

En pragmatique comme en littérature, le symbole fonctionne de la même manière, c'est-à-dire par inférence ou par implicite. Le sens symbolique d'un énoncé en littérature n'est pas linguistiquement encodé dans l'énoncé en soi, mais dérivé par inférence pragmatique à partir de la situation d'énonciation ou bien du contexte de l'énoncé ou du

³⁴Kirikou découvre et élimine la bête qui tarit la source du village ; délivre les enfants du village de deux tentatives de kidnapping organisées par Karaba la sorcière; déjoue son dispositif de surveillance; sauve des bébés écureuils de la menace d'un animal prédateur ; dompte le phacochère qui lui barre la route du savoir suprême ; met en déroute le serpent lancé à ses trousses par la sorcière Karaba ; parvient à son grand-père maternel qui lui livre le grand secret de la sorcière ; délivre la sorcière de sa méchanceté en lui extirpant l'épine du dos; délivre le village tout entier de sa torpeur et ramène à la vie les captifs disparus et mystérieusement figés par la sorcière.

co-texte. Ainsi donc, il n'y a que la situation d'énonciation et le contexte de l'énoncé pour indiquer au lecteur que le mot *flamme* dans un texte donné symbolise l'amour. C'est donc à partir de leur situation d'énonciation qu'il sera possible de reconstruire le système symbolique des épopées bantoues du cycle d'Akoma Mba.

A en croire Ropivia (1989), les noms des personnages des récits épiques du Mvet désignent en réalité des éléments entrant dans la technique traditionnelle du traitement des métaux : foyer, feu, fourneau, chalumeaux, soufflerie, pinces, cuivre, feuille de cuivre, maillet, marteau, etc... En effet, un rapide exercice de traduction montre que les noms des personnages désignent en réalité des instruments et des matériaux de la métallurgie : Ngogo- Si (La Lithosphère) , Nana-Ngogo (La Matrice de Cuivre), Otse-Mebege (La Résine pyrogène) , Ayom-Ngang-Otse (Le Thaumaturge), Memvia-Nna, (La Sarbacane) , Ekang-Nna (Le Cuivre), Evini-Ekang (Feuille-de-Cuivre), Mba-Ekang-Nna (Le Maillet). Deux de ces noms reviennent assez souvent dans les épopées du cycle d'AkomaMba : le nom *Ekang* qui signifie cuivre ou métal, désigne le pays des héros immortels du Mvet, le pays des hommes de cuivre. Quant au nom d'AkomaMba, il est composé de *Akom* qui signifie fabriquer et de *Mba* qui signifie le maillet de fer ou de bois, le marteau à deux têtes. Or celui qui maîtrise le *Mba*, le maillet, le marteau à deux têtes, l'instrument transmutateur des éléments métalliques, se trouve revêtu d'immortalité du fait de sa maîtrise de la technique métallurgique, de la capacité de transformer la feuille de métal en outil, voire en arme.

Comme indiqué plus haut, c'est à partir de la situation d'énonciation et du contexte des énoncés qu'il sera possible de reconstruire le système symbolique des épopées du cycle d'AkomaMba. En effet, dans la vie sociale, économique et politique des Fang anciens, l'introduction de la métallurgie du cuivre inaugura une ère de prospérité sans précédent, une sorte d'éternité dont ne pouvaient jouir les peuples ignorants de la technique des métaux. Car, si la technique métallurgique ainsi domestiquée fut mise au service de l'agriculture et permit d'accroître la sécurité alimentaire des peuples Fang anciens, la guerre, elle, réglait les conflits en permettant par ailleurs l'extension de l'espace vital. Autrement dit, selon l'éthique des Fang, la paix durable était fille de la technologie du métal qui, appliquée à la vie économique, militaire et politique du groupe, assurait prospérité, puissance, invincibilité, voire immortalité, à ses détenteurs. Ainsi

l'introduction de la métallurgie dans leur vie sociale les fit-elle entrer dans une ère de prospérité sans limites. Car, au service de l'agriculture, la technique métallurgique permit d'accroître la sécurité alimentaire, de même que sur le plan militaire, elle permettait une réduction rapide des conflits, la métallurgie ayant permis la fabrication d'armes puissantes et efficaces. C'est pourquoi tout le cycle épique d'Akoma Mba est orienté vers des activités militaires qui mettent en exergue leur invincibilité et leur puissance, rendues possibles grâce aux immenses moyens techniques, militaires, politiques, intellectuels et spirituels que leur confère la maîtrise de la technique des métaux. Dès lors, l'on comprend que le héros Akoma Mba, dans un récit épique publié par Herbert Pepper (1972), décline fièrement son identité en ces termes :

Mborzock Bela Midzi naquit. Celui-ci interdit qu'on l'appelât Mborzock Bela Midzi. Les gens lui demandèrent alors comment on devait l'appeler. A quoi il répondit qu'il s'était attribué un nouveau nom : il s'appellerait désormais AkomaMba, celui qui porte plusieurs noms, celui-dont-on-détourne-le-regard, Gros-bec, Celui-qui-suscite-les-palabres, Celui-qui-invente-tout-ce-qui-se-passe à Engong-ZockMebegue me Mba, Celui-qui-écourte-les années.

En définitive, les épopées du cycle d'Akoma Mba font partie des littératures que le discours paternaliste s'attache à vouer à l'oubli parce qu'elles montrent une Afrique mature, parvenue à la maîtrise de la métallurgie qui assure l'accroissement de la sécurité alimentaire, mais aussi l'extension de l'espace vital. Cette littérature ruine les thèses du discours paternaliste en montrant une Afrique capable de comprendre que l'enjeu de maîtrise de la technologie, appliquée à la vie économique, militaire et politique du groupe :

Ni la religion, ni l'éthique ni la loi ne peuvent suffire à assurer entre les hommes égalité et fraternité. L'expérience historique montre que ceux qui disposent d'une supériorité sur le plan physique ne résistent pas longtemps à la tentation d'en abuser et de s'en servir pour dominer et exploiter les plus faibles. La paix et la fraternité ne peuvent s'établir entre les hommes que sur la base d'une relative égalité sur le plan de la puissance matérielle. S'il en est ainsi, celle-ci revêt par là même une valeur morale élevée et sa généralisation doit être recherchée en tant

que condition essentielle d'une humanité réconciliée. L'inégalité de puissance matérielle entre les classes et entre les peuples rend possible la domination, l'oppression de l'homme par l'homme et leur cortège de destruction des valeurs et de stérilisation des cultures. (Towa 1977 : inédit)

○ *La Négritude*

Le mouvement dit de la Négritude est indissociable du contexte historique de l'Empire dont il émerge au début du XXème siècle. C'est un contexte de lutte contre un discours qui assignait à l'homme Noir un statut à peine supérieur à celui de l'animal. Aux Etats Unis d'Amérique, les noirs luttent pour être reconnus comme des êtres humains à part entière, ayant le droit à l'amour, au travail, à la dignité d'homme. Dès 1903, W.E.B. Du Bois, docteur en philosophie, un des rares noirs à avoir fait des études supérieures à cette époque-là, lance un mouvement de contestation aux Etats unis. Il publie *Âmes noires* et ose affirmer sa personnalité nègre à une époque où la plupart des noirs ne songent qu'à s'assimiler aux américains blancs. L'on assiste à l'émergence d'un discours neuf qui paraît alors insensé, car il associe noir et fierté, ce qui était inconcevable en ce temps-là. Mais des années plus tard, en 1918, un groupe de jeunes noirs américains y adhère et lance bruyamment le mouvement de la Nègro-Renaissance. Ces jeunes gens ont pour noms : Langston Hughes, Claude Mac Kay, Countee Cullen, Sterling Brown, Jean Toomer. Le manifeste de la création du mouvement déclare: « Nous créateurs de la nouvelle génération nègre, nous voulons exprimer notre personnalité noire sans honte ni crainte ». Né d'un père blanc et d'une mère noire, Langston Hughes eut une grande influence sur les étudiants noirs de France. Il est l'auteur de *Moi aussi je suis l'Amérique* :

Moi aussi je suis l'Amérique.
Je suis le frère obscur.
On m'envoie manger à la cuisine quand il vient du monde,
Mais je ris,
Je mange bien,
Et je prends des forces.
Demain,
Je resterai à table

Quand il viendra du monde.
Personne n'osera
Me dire
Alors :
« Va manger à la cuisine ».
Et puis
On verra bien comme je suis beau
Et on aura honte.
Moi aussi je suis l'Amérique (Kesteloot 1987: 27).

En France, la lutte se traduit par des manifestations publiques et des prises de parole contre le colonialisme et la ségrégation raciale. Les étudiants noirs lisent des revues négro-américaines qui ne tardent pas à faire des émules. Ainsi des étudiants africains et antillais lancent-ils à Paris le mouvement dit de la Négritude, publiant entre 1934 et 1940 un journal nommé *L'Étudiant noir*. Il y aura parmi eux de grands écrivains tels que le Martiniquais Aimé Césaire, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, le Guyanais Léon Gontran Damas. Journal corporatiste et de combat, *L'Étudiant noir* revendiquait la liberté créatrice du Nègre et prônait l'analyse et l'exaltation des valeurs traditionnelles de l'Afrique noire, en s'insurgeant contre l'assimilation et l'aliénation culturelles.

La Négritude apparaît donc indissociable du contexte historique qui l'a rendue possible. Dans *Orphée noir*, Jean-Paul Sartre estime que la poésie de la Négritude fait « rayonner le noir » en ruinant les « associations coutumières » de mots français, en opérant une sorte d'« holocauste des mots », c'est-à-dire en forgeant au sujet de l'Afrique et du Nègre des associations de mots inhabituelles pour le locuteur du Français. A l'en croire, il faut y voir une entreprise de portée universelle, « un chant de tous pour tous » (Sartre 1948: xi)³⁵. Jean-Paul Sartre présente alors sa lecture de la poésie négro-africaine qui lui

35En effet, approché par le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, ancien élève, comme lui, de l'École normale supérieure, qui avait réuni des écrits poétiques de ses camarades autour d'un même positionnement contre le discours colonial, Jean-Paul Sartre accepta de signer un texte d'une quarantaine de pages, en préface à l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache (1948). Dans les premières années de la littérature africaine, le discours préfacier est un rite implacable qui fixe la stratégie de lecture de la littérature africaine et auquel recourent tous les écrivains noirs soucieux de se faire lire en France et dans le monde occidental. Toutes rédigées par des Européens, les préfaces sont marquées par un « traditionnel substrat politico-idéologique », selon le mot de Locha Mateso (1986: 92). L'on comprend dès lors la tâche que s'assigne d'entrée de jeu le philosophe: « Je vais vous montrer par quelle voie on trouve

apparaît comme une appropriation du monde, "l'être-dans-le-monde", selon le mot de Heidegger : une manière d'exister au milieu de monde. Mais le préfacier apporte tout de suite cette précision : « La relation avec l'univers reste une appropriation. Mais cette appropriation n'est pas technique [...] Il s'agit bien d'une captation du monde, mais magique, par le silence et le repos : en agissant d'abord sur soi, le nègre prétend gagner la nature en se gagnant » (Sartre 1948 : xxx-xxx). Cette appropriation du monde s'oppose, bien entendu, à l'appropriation technique et matérialiste de l'homme blanc qui, agissant sur la nature, "se perd en la perdant" (Sartre *ibid* : xxx). Cette appropriation procède d'une certaine métaphysique qui suppose sympathie et patience ; c'est l'attitude du planteur qui, après avoir enceinté la terre, en attend patiemment le fruit. Aimé Césaire la résume en ces termes :

Ils s'abandonnent, saisis à l'essence de toute chose

Ignorant les surfaces mais saisis par le mouvement de toute chose.

Insoucieux de compter, mais jouant le jeu du monde

véritablement les fils aînés du monde

poreux à tous les souffles du monde ...

chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde (Sartre *ibid* : xxx).

L'appropriation du monde par l'homme noir passe aussi par la prise de conscience de sa condition raciale, l'exil intérieur et la quête de soi. Puisque le nègre est opprimé dans sa race et à cause d'elle, "c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience"(Sartre *ibid* : xiv). Car, alors que le juif peut nier qu'il soit juif et se fondre dans la foule, que le prolétaire blanc, quoique exploité et opprimé par le capital, peut se déclarer blanc parmi les blancs, « le nègre ne peut nier qu'il soit nègre, ni réclamer pour lui cette abstraite humanité incolore : il est noir. Ainsi est-il acculé à l'authenticité » (Sartre *ibid* : xiv). Ayant pris conscience de sa race, le noir va s'exiler et se dépouiller de sa culture d'emprunt afin de reconquérir son unité existentielle :

accès dans ce monde de jais et que cette poésie qui paraît d'abord raciale est finalement un chant de tous pour tous » (Sartre 1948: xi).

Il ne s'agit pas pour lui de connaître, ni de s'arracher à lui-même dans l'extase, mais de découvrir à la fois, et de devenir ce qu'il est [...] le poète peut se prescrire alors pour exercice spirituel de se laisser fasciner par les rythmes primitifs, de couler sa pensée dans les formes traditionnelles de la poésie noire. (Sartre *ibid.* : xxiii-xxiv)

Cette inlassable descente dans l'âme noire en quête de la véritable culture noire se ressentira dans les poèmes qui se font l'écho des tam-tams et les rythmes noirs redécouverts par le poète. Le préfacier ne peut alors s'empêcher de voir dans cette démarche Orphée, fils de muse et magicien du verbe, descendant aux enfers à la recherche d'Eurydice. En définitive, il en conclut que « Pour une fois au moins, le plus authentique projet révolutionnaire et la poésie la plus pure sortent de la même source ». Une inquiétude demeure néanmoins (Sartre *ibid.*: xviii) : « Or ce qui risque de freiner dangereusement l'effort des noirs pour rejeter notre tutelle, c'est que les annonciateurs de la négritude sont contraints de rédiger en français leur évangile.»

Le poète noir transporte donc en lui "l'appareil-à-penser de l'ennemi", mais il a recours à un stratagème verbal, à "l'holocauste des mots", pour déjouer la ruse de l'opresseur. Le poète envisage donc, la mise à mort de la langue française: « Puisque l'opresseur est présent jusque dans la langue qu'ils parlent, ils parleront cette langue pour la détruire. Le héraut noir va les (les mots) "défranciser", il les concassera, rompra leurs associations coutumières, les accouplera par la violence »(Sartre *ibid.* : xx). Ainsi, alors que le Français consacre la priorité du blanc sur le noir, le héraut noir va renverser cette hiérarchie et fera rayonner le noir, comme dans ce poème :

Tes seins de satin noir rebondis et luisants
ce blanc sourire
des yeux
dans l'ombre du visage
éveillent en moi ce soir
les rythmes sourds ...
dont s'enivrent là-bas au pays de Guinée
nos sœurs

noires et nues
et font lever en moi
ce soir
des composants nègres lourds d'un mensuel émoi
car
l'âme du noir pays où dorment les anciens
vit et parle
ce soir
en la force inquiète le long de tes reins creux. (Cité par Sartre *ibid* : xxi)

De cette analyse du discours de la Négritude, nous retiendrons trois choses. D'abord, Jean-Paul Sartre perçoit dans cette poésie un positionnement sur le thème du Noir. Il examine la référence attachée à l'unité lexicale *noir* dans cette poésie et constate qu'elle prend le contre-pied d'un discours dominant. Deuxièmement, il y voit un problème de langue : la langue française est décrite comme "l'appareil-à-penser de l'ennemi" qui impose des « associations coutumières » de mots. Enfin, Jean-Paul Sartre estime que « cette poésie qui paraît d'abord raciale est finalement un chant de tous pour tous », c'est-à-dire une entreprise de portée universelle. Rayonnement et universalité sont donc les qualifications que le discours de la Négritude associe au monde noir.

En résumé, le discours paternaliste s'installe dans un espace conflictuel où il n'est pas seul à s'exprimer. Aussi sa stabilisation dans la mémoire des locuteurs est-elle une lutte permanente car le discours impérial n'intervient pas dans un désert de paroles à propos de l'Afrique et du monde noir. Il rencontre des discours antagonistes qu'il doit censurer et vouer à l'oubli³⁶. Donc, en même temps qu'il travaille à la constitution de sa mémoire discursive interne, le discours paternaliste organise l'oubli de la concurrence, notamment l'oubli de la Négritude.

³⁶ « Le terme d'oubli ne renvoie pas ici à un trouble individuel de la mémorisation. Il désigne paradoxalement *ce qui n'a jamais été su* et qui pourtant *touche au plus près* le « sujet parlant », dans l'étrange familiarité qu'il entretient avec les causes qui le déterminent... en toute ignorance de cause » (Fuchs et Pécheux 1975 :13).

4. Positionnement du discours dans les faits institutionnels

Par quelles opérations institutionnelles le discours paternaliste parvient-il à instaurer et stabiliser sa référence au sein de l'Empire ? Deux procédés seront examinés ici : la dissimulation des rapports de force et la matérialisation du discours à travers des faits institutionnels.

- **De la colonisation aux Nations unies: la mission sacrée de civilisation**

Lefait colonial est une institution majeure du discours paternaliste et les rapports de force qu'il implique sont dissimulés dans le discours qui l'instaure. L'on s'en aperçoit à la lecture de l'Acte général de la conférence de Berlin³⁷. L'Afrique y est présentée indirectement comme le pays de l'enfance dont la survie ne tient qu'à la bienveillance tutélaire des puissances étrangères. En effet, aucun représentant d'aucune contrée africaine ne figure sur la liste des participants à cette conférence. Il va de soi qu'en raison de son enfance, sa parole ne fut pas jugée digne d'être entendue dans un forum d'une telle envergure :

Au nom de Dieu Tout-Puissant,

Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, Roi de Prusse, Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, Roi de Bohême, etc., et Roi apostolique de Hongrie, Sa Majesté le Roi des Belges [...] et Sa Majesté l'Empereur des Ottomans,

Voulant régler, dans un esprit de bonne entente mutuelle, les conditions les plus favorables au développement du commerce et de la civilisation dans certaines régions de l'Afrique, et assurer à tous les peuples les avantages de la libre navigation sur les deux principaux fleuves africains qui se déversent dans l'océan

³⁷Désormais Acte. La conférence réunit à Berlin les représentants de 14 pays européens, de novembre 1884 à février 1885, dans le but de fixer les règles de l'occupation et de l'exploitation de l'Afrique centrale. Conférence de Berlin de 1885. « Acte général de la conférence ». <http://mjp.univ-perp.fr/traites/1885berlin.htm> [En ligne] (Consulté le 10 février 2010).

Atlantique; désireux, d'autre part, de prévenir les malentendus et les contestations que pourraient soulever à l'avenir les prises de possession nouvelles sur les côtes de l'Afrique, et préoccupés en même temps des moyens d'accroître le bien-être moral et matériel des populations indigènes, ont résolu, sur l'invitation qui leur a été adressée par le gouvernement impérial d'Allemagne, d'accord avec le Gouvernement de la République Française, de réunir à cette fin une Conférence à Berlin. (Conférence de Berlin 1885: [En ligne])³⁸

L'article 6 de l'Acte indique d'ailleurs l'une des raisons de l'occupation, à savoir la sensibilisation des indigènes aux avantages de la civilisation, d'où cet engagement:

[E]lles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation. (Conférence de Berlin 1885: [En ligne])

Avant son instauration en Afrique le discours paternaliste s'est d'abord construit et stabilisé progressivement en Europe. Après les révolutions de 1848 en Europe, les pays européens renforcent la citoyenneté et le nationalisme à travers trois grandes institutions: l'école primaire, l'armée et les fêtes nationales. Le renforcement du sentiment national dans chaque pays stimule l'agressivité de ses citoyens envers des nations voisines. Le processus finit par se stabiliser lorsque tous se découvrent un ennemi commun, le monde non européen:

Arguant de l'avancée de sa civilisation et de sa technologie, le monde paneuropéen du XIXe siècle revendiqua comme un devoir le fait d'imposer sa domination culturelle et politique à tous les autres – ce furent le « fardeau de l'homme blanc » de Kipling, la « destinée manifeste » des Etats-Unis ou la « mission civilisatrice » de la France. La conquête ne relevait plus simplement de l'action de l'Etat, ou de l'Etat encouragé par l'Eglise; elle était devenue la passion de la nation, le devoir

³⁸ Extrait de l'Acte général de la conférence de Berlin.

des citoyens. Et ce dernier volet du programme libéral fut repris avec ardeur par les conservateurs, qui voyaient là un moyen efficace de faire passer au second plan les divisions de classe et de garantir ainsi l'ordre interne. (Wallerstein 2003: 106)

D'abord affaire d'Etat, le discours paternaliste est progressivement devenu une passion nationale. Le discours assigne à la nation le devoir d'imposer au reste du monde la domination culturelle et politique du monde paneuropéen. Cameroun, par exemple, les missionnaires baptistes britanniques s'installent à Douala en 1845 alors que les presbytériens américains s'établissent à Grand Batanga en 1870, venant de l'île de Corisco, dans l'actuelle Guinée Equatoriale où ils étaient établis depuis 1850 (Elom 1993). Conformément aux résolutions de la conférence convoquée par le Chancelier du Reich Otto Von Bismark, l'Allemagne se lance dans la conquête de l'intérieur du territoire camerounais. Vingt-huit ans plus tard, en 1912, la conquête du Kamerun allemand est achevée, un territoire vaste d'environ 750 000 km², divisé en vingt-huit unités administratives appelées *Bezirkamter* (Kpwang 1997). Le découpage actuel de l'Afrique, à l'exclusion de quelques ajustements, remonte à cette conférence-là.

Deux ans seulement après que l'Allemagne eût achevé la conquête du Kamerun, soit quelque trente ans après la Conférence de Berlin, le monde civilisé vole en éclat. Coup sur coup, deux guerres éclatent dont les victimes se comptent par millions. D'aucuns pensent que les deux guerres mondiales ne furent en réalité qu'un conflit de trente ans qui opposa deux grandes puissances de l'époque, l'Allemagne et les Etats-Unis qui se disputaient le leadership mondial. Au règne de mille ans que propose le slogan allemand, "eintausendjähriges Reich", l'Amérique, par la voix du président Franklin D. Roosevelt, oppose les quatre libertés, "four freedoms: freedom of speech, of worship, fromwant, and fromfear (Wallerstein (2003: 14). Au terme de ce long conflit, le monde connaît une configuration nouvelle qui ne modifie pas fondamentalement le discours paternaliste sur l'Afrique.

Au sortir de la première guerre mondiale, les bases de l'Empire postcolonial sont jetées, à travers l'institution de la Société des nations (SDN), fait institutionnel qui prend sa source dans le discours en quatorze points du Président Woodrow Wilson, prononcé

devant le Congrès des États-Unis le 8 janvier 1918. Le *Traité de Versailles*, reformulation revue et augmentée du discours américain, proclame et instaure la nouvelle réalité sociale: le monde reconfiguré en un empire décentralisé, géré de façon collégiale au sein d'une structure déterritorialisée. Mais cette institution ne change guère la référence de l'Afrique instaurée par la conférence de Berlin (1884-1885) : l'Afrique demeure le pays de l'enfance et nécessite encore une bonne dose de civilisation avant d'être éventuellement jugée digne d'accéder à l'autonomie.

En effet, la Société des nations³⁹, institution issue de la première guerre mondiale ne changent rien au discours qui fait de l'Afrique le pays de l'enfance. Les institutions mondiales instaurées par les vainqueurs, sous l'égide de la SDN stabilisent et participent de la saturation de la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance. Le Traité de Versailles (1919) élaboré lors de la Conférence de paix de Paris et qui traite de la question africaine, notamment dans le Pacte de la Société des Nations, affirme sans ambages que l'Afrique demeure le pays de l'enfance. Les anciennes colonies allemandes d'Afrique sont concernées par cet article qui en parle comme « des peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne ». Selon cette reformulation du discours impérial, les peuples africains sont jugés d'une formation culturelle insuffisante pour leur permettre de marcher en autonomie, tels des adultes, dans le monde moderne particulièrement complexe. D'où la nécessité d'un supplément d'éducation dont les puissances affirment être leur « mission sacrée de civilisation » :

Les principes suivants s'appliquent aux colonies et territoires qui, à la suite de la guerre, ont cessé d'être sous la souveraineté des États qui les gouvernaient précédemment et qui sont habités par des *peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes* dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne. Le bien être et le développement de ces peuples forment une *mission sacrée de civilisation*. [...]

³⁹ Désormais SDN. Ancêtre de l'Organisation des Nations Unies, en abrégé ONU.

La meilleure méthode de réaliser pratiquement ce principe est de confier la *tutelle* de ces peuples aux *nations développées* qui, en raison de leurs ressources, de leur expérience ou de leur position géographique, sont le mieux à même d'assumer cette responsabilité. (Pacte 1919: 19)⁴⁰

La notion de tutelle achève de confirmer l'enfance de l'Afrique dont la vacance de civilisation exige l'intervention de tuteurs : « *Le degré de développement*⁴¹ où se trouvent d'autres peuples, spécialement ceux de l'Afrique centrale, exige que le mandataire y assume l'administration du territoire » (Pacte 1919: 20). Au même moment, certaines nations européennes se voient promues au rang de civilisations. La Tchécoslovaquie et la Yougoslavie voient le jour pendant que la Pologne retrouve son indépendance, suite au démantèlement des empires allemand, austro-hongrois et ottoman : « Certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'Empire ottoman ont atteint un degré de développement tel que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement » (Pacte 1919: 20).

L'ONU, qui succède à la SDN après la deuxième Guerre mondiale, confirme l'enfance et le sous-développement de l'Afrique en admettant son autonomisation progressive au terme d'un processus de maturation. C'est le sens de l'article 73 de la charte des Nations Unies qui confirme le discours de l'Afrique en manque de civilisation et réitère la « mission sacrée » des tuteurs consistant à assurer la maturation de leurs protégés, « leur progrès politique, économique et social, ainsi que le développement de leur instruction », en vue de leur « développement progressif ». Un conseil de tutelle chargé de l'organisation et du suivi du processus est créé au chapitre XIII de la charte :

Les Membres des Nations Unies qui ont ou qui assument la responsabilité d'administrer des territoires dont les populations ne s'administrent pas encore complètement elles-mêmes reconnaissent le principe de la primauté des intérêts

40Désormais Pacte. Il fait partie du traité de Versailles. Pacte de la Société des Nations [En ligne] digital.library.northwestern.edu/league/le000003.pdf (Consulté le 24 février 2010). C'est nous qui soulignons, en italiques.

41C'est nous qui soulignons.

des habitants de ces territoires. Ils acceptent comme une *mission sacrée*⁴² l'obligation de favoriser dans toute la mesure possible leur prospérité, dans le cadre du système de paix et de sécurité internationale établi par la présente Charte. (ONU 1945 : [En ligne])

▪ **Indépendance et barbarie**

Les institutions internationales issues des deux grandes guerres ont confirmé et stabilisé l'enfance de l'Afrique et la nécessité d'une tutelle des nations dites développées. Mais des discours antagonistes émergent et des mouvements s'organisent qui s'opposent à une tutelle de plus en plus agaçante. La répression se fait dans le sang et les morts se comptent par centaines de milliers de part et d'autre. Au Cameroun, par exemple, les victimes de la confrontation avec le tuteur français se comptent par dizaines de milliers (Le Roy et Osouf 2008)⁴³. Pour apaiser les esprits, l'Empire prend le parti de proclamer solennellement la fin de la tutelle impériale sur l'Afrique, c'est-à-dire la fin du discours paternaliste et l'entrée de l'Afrique dans le club des nations civilisées. Des proclamations comme celle de Baudouin 1^{er} vont se répéter des dizaines de fois à travers le continent, dans les années 1960. L'indépendance est présentée comme l'aboutissement heureux d'un vaste programme de civilisation :

L'indépendance du Congo constitue l'aboutissement de l'œuvre conçue par le génie du roi Léopold II, entreprise par lui avec un courage tenace et continuée avec persévérance par la Belgique. [...] Pendant 80 ans la Belgique a envoyé sur votre

⁴² C'est nous qui soulignons. Renvoi à la « mission sacrée de civilisation » de la SDN

⁴³ Les dirigeants des mouvements seront pourchassés: Um Nyobe, leader de l'Union des populations du Cameroun (UPC) est assassiné le 13 septembre 1958 dans le pays Bassa au Cameroun. Félix-Roland Moumié, son successeur est victime d'un empoisonnement au thallium à Genève en 1960 (Garbely 2005). Déjà en octobre 1949 le pays Boulou, dans le sud Cameroun, fut tétanisé par le meurtre de Mrs Lucia Cozzens Hammond, une Américaine d'origine allemande réputée pour sa grande beauté qui lui valu le surnom de « ôkonabeng » (On ne peut plus belle). Elle travaillait pour le compte de la Mission presbytérienne américaine (MPA) à qui les autorités de tutelle reprochaient la trop grande proximité avec l'Union tribale Ntem-Kribi, une association anticolonialiste locale connue sous appellation en langue boulou « Efoulameyong ». A la veille d'une visite du Conseil de tutelle des Nations Unies à Ebolowa, les autorités de tutelles françaises auraient décidé de son élimination physique, pour l'empêcher de fournir aux émissaires de l'ONU des documents compromettants en sa possession. La victime fut découverte à son domicile taillée en menus morceaux. Son secrétaire, Daniel AwongAngo, responsable local de l'Union, fut aussitôt arrêté et torturé jusqu'à la mort. Le Dr Rouen, médecin chef français de l'hôpital public d'Ebolowa, acheva de scandaliser les populations lorsque son autopsie du corps méconnaissable de Daniel AwongAngo conclut à un décès des suites d'une maladie du foie (Kpwang 1997).

sol les meilleurs de ses fils, d'abord pour délivrer le bassin du Congo de l'odieuse trafic esclavagiste qui décimait ses populations, ensuite pour rapprocher les unes des autres les ethnies qui jadis ennemies s'apprêtent à constituer ensemble le plus grand des États indépendants d'Afrique; enfin pour appeler à une vie plus heureuse les diverses régions du Congo que vous représentez ici unies en un même Parlement. [...] Lorsque Léopold II a entrepris la grande œuvre qui trouve aujourd'hui son couronnement, il ne s'est pas présenté à vous en conquérant mais en civilisateur. (Baudouin Ier 1960 : [En ligne])⁴⁴

Nonobstant la proclamation solennelle des indépendances africaines, des faits institutionnels ont continué de propager le discours paternaliste en montrant l'Afrique comme le pays de la violence et de la barbarie. A titre d'exemple, sur dix-huit opérations de maintien de la paix menées par l'ONU dans le monde entier en 2009, l'Afrique concentre à elle seule huit opérations, soit près de la moitié, dont deux parmi les plus coûteuses. La Monuc, mission de l'ONU basée en République démocratique du Congo est forte de plus de vingt mille hommes, pour un budget annuel de plus d'un milliard de dollars ; la mission basée dans la région du Darfour au Soudan coûte à peu près autant. Les deux font partie des quatre missions les plus coûteuses en cours d'exécution. Ces chiffres semblent indiquer que l'Afrique demeure le pays de la violence et de la barbarie.

Outre les missions de paix de l'ONU, d'autres faits institutionnels ont contribué à saturer la référence de l'Afrique comme le pays de la barbarie. Ces cinquante dernières années, par exemple, des dizaines de coups d'Etats meurtriers ont confirmé l'Afrique comme une terre de violence. L'assassinat du président togolais Sylvanus Olympio par d'anciens soldats de l'Empire est considéré comme le « meurtre fondateur, le premier d'un chef d'Etat de l'ex-Empire français, si l'on excepte l'accident suspect du Centrafricain Barthélémy Boganda » (Verschave 1998:117). Sur l'île de la Grande Comore, en novembre 1989, le président Ahmed Abdallah meurt, à 70 ans, d'une rafale de pistolet-

⁴⁴Baudouin Ier. "Discours prononcé lors de la cérémonie de proclamation de l'indépendance du Congo, le 30 juin 1960, à Léopoldville, actuelle Kinshasa" [En ligne] www.kongo-kinshasa.de/dokumente/lekture/disc_indep.pdf (Consulté le 22 juin 2009).

mitrailleur, en présence d'un mercenaire français nommé Bob Denard, alors commandant de la garde présidentielle comorienne et converti à l'islam sous le nom de Saïd Mustapha Mahdjoub. Beaucoup a été dit sur les nombreuses opérations menées par ce mercenaire en Afrique pour le compte, réel ou supposé, des autorités de son pays. L'annonce de son décès se passe de tout commentaire :

Bob Denard, qui est mort samedi à l'âge de 78 ans, était sans doute le mercenaire français le plus connu. Pendant plus de 30, il a multiplié les coups d'Etat et opérations de déstabilisation en Afrique, affirmant avoir servi les intérêts de Paris en même temps que les siens. [...] Les soupçons sur ses relations avec le gouvernement de son pays ont grandi en 1993 quand une peine de cinq ans d'emprisonnement pour un coup d'Etat manqué au Bénin en 1977 a été commuée en peine avec sursis. (BBC : [En ligne])

De nombreuses études et enquêtes ont établi la responsabilité de pays civilisés dans les violences en Afrique⁴⁵. Quant à la France, elle n'a pas besoin de mercenaires pour intervenir en Afrique, l'armée française y disposant de plusieurs bases militaires et de collaborateurs locaux pouvant se déployer en toute régularité dans beaucoup de pays, afin de rétablir l'ordre⁴⁶.

▪ **Indépendance et tutelle économique**

Alors que le discours officiel proclame la souveraineté des Etats, des faits institutionnels tels que l'organisation matérielle des économies locales et leur articulation au système économique mondial confirment la continuation du discours paternaliste impérial. Par souveraineté, l'on entend « la complète autonomie de pouvoir d'un Etat » (Wallerstein

45 Pour les détails, consulter par exemple : Harel, Xavier, *Afrique, pillage à huis clos*, Paris, Fayard, 2006 ; MopoKobanda, Jean Paul, *Les crimes économiques dans les Grands Lacs africains*, Paris, Menaibuc, 2006. Granvaud, Raphaël, *Que fait l'armée française en Afrique?* Paris, Agone, 2009; Granvaud, Raphaël, *De l'armée coloniale à l'armée néocoloniale 1830-1990*. [En ligne] <http://survie.org/publications/les-dossiers-noirs/article/de-l-armee-coloniale-a-l-armee> (Consulté le 10 février 2010).

46 En novembre 2004, des avions de guerre ivoiriens ainsi que des aéronefs présidentiels sont saccagés et cloués au sol par l'armée française à Yamoussoukro. Les manifestations populaires qui s'en suivent sont stoppées par l'armée française qui riposte en tirant des obus de 20 mm sur la foule. Le gouvernement ivoirien déplore des dizaines de morts et des milliers de blessés ; les autorités françaises parlent d'une centaine de blessés.

2009 [2004]: 71). Mais le fait est que « les Etats modernes existent au sein d'un cercle d'Etats beaucoup plus large [...] un système interétatique » au sein duquel la souveraineté n'existe qu'en théorie, tant il est vrai que les Etats forts exercent facilement des pressions sur les faibles, les obligeant à ouvrir leurs frontières aux flux des produits des Etats forts qui, à revanche, s'opposent à toute demande de réciprocité en la matière (Wallersteinibid : 71, 90). Le système est connu sous l'appellation de néo-colonialisme (Kwame Nkrumah 1965). Pour l'intellectuel et homme d'État ghanéen, il existe un hiatus entre le discours et la réalité économique vécue par les pays africains les indépendances:

The essence of neo-colonialism is that the State which is subject to it is, in theory, independent and has all the outward trappings of international sovereignty. In reality its economic system and thus its political system is directed from outside. The method and the form of this direction can take various shapes. For example, in an extreme case the troops of the imperial power may garrison the territory of the neo- colonial State and control the government of it. More often, however, neo-colonialist control is exercised through economic and monetary means.

The result of neo-colonialism is that foreign capital is used for the exploitation rather than for the development of the less developed parts of the world. Investment under neo- colonialism increases rather than decreases the gap between the rich and the poor countries of the world. (Nkrumah 1965 : ix)

Pour Nkrumah, la souveraineté des pays africains apparaît comme un simulacre. Les pays dits indépendants présentent les signes extérieurs de la souveraineté, alors que leur système économique, voire politique, est dirigé de l'extérieur. Cette hégémonie peut prendre des formes diverses. Il arrive que la puissance impériale contrôle directement le gouvernement de l'Etat néo-colonial à travers des troupes régulièrement stationnées sur le territoire de ce dernier, ou que l'hégémonie néocoloniale s'exerce par le biais de l'économie et du système monétaire. Il en résulte une exploitation des pays pauvres au profit des pays riches et le fossé entre ceux-ci et ceux-là va grandissant, au lieu de se résorber. Le néo-colonialisme de Nkrumah avance donc que le colonialisme n'a subi qu'une simple métamorphose et récuse le discours légitime qui affirme la pleine indépendance et la souveraineté des pays africains.

Le concept d'Empire de Hardt et Negri confirme une telle approche. Selon eux, les Etats-nations africains ont pour fonction d'assurer la médiation politique, la discipline des populations et la répartition des flux de richesse en provenance ou à destination du pouvoir mondial. Le marché africain est dominé par des sociétés transnationales qui ont leurs sièges en dehors de l'Afrique, dans un groupe d'Etats-nations liés ensemble au sein d'une série d'organismes qui contrôlent les grands instruments monétaires mondiaux et régulent les échanges internationaux⁴⁷. Ainsi la production et la satisfaction des besoins économiques et culturels sont-elles également assurées de l'extérieur par des institutions qui contrôlent les flux financiers, technologiques et démographiques (Hardt et Negri 2000: 372-388).

Somme toute, ce chapitre se proposait d'examiner les opérations de positionnement par lesquelles la configuration énonciative qui fait de l'Afrique le pays de l'enfance s'instaure et se stabilise sous forme de faits institutionnels constitutifs du contexte non verbal du roman de la rupture. Le but ultime est de mettre en évidence la polyphonie constitutive du roman de la rupture en identifiant la quatrième voix ou le discours qui le détermine. Cet objectif se base sur le principe d'un dialogisme généralisé, qui postule que la propriété constitutive de tout texte est de se nourrir de la parole d'autrui, de formules anonymes et de citations d'autres textes plus ou moins reconnaissables (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 327-328). Il s'appuie surtout sur l'hypothèse d'un rapport d'intrication dialectique qui rattache l'énoncé aux institutions constitutives de son contexte non verbal. Il s'agit donc de montrer qu'il n'y a pas d'un côté une réalité postcoloniale africaine muette, et de l'autre une littérature autonome qui en reproduirait l'image avec détachement, mais que le roman de la rupture est le support et la reformulation des discours fondateurs de son contexte.

Dans cette perspective, l'on a tenté de déconstruire, en trois étapes, le dispositif de saturation référentielle par lequel la configuration énonciative qui a fait de l'Afrique le pays de l'enfance a pu instaurer et stabiliser sa construction référentielle dans le contexte

47 L'on peut citer les « clubs » de Paris, de Londres ou de Davos. Le Club de Paris, par exemple, est une institution d'après-guerre qui regroupe les tuteurs de l'Afrique et contribue à la stabilisation du discours impérial qui fait de l'Afrique le pays de l'enfance. Créé en 1956, il se compose de 19 membres permanents dont aucun africain.

qui a vu paraître le roman de la rupture. Dans un premier temps, il a fallu présenter l'élément central du dispositif, la construction référentielle désignée du nom de discours paternaliste impérial et qui consiste en l'association d'un thème, l'Afrique, et d'une expression prédicative, "le pays de l'enfance", reformulable en termes de luxure, de primitivisme et de violence. Cette configuration est également qualifiée de postcoloniale, en raison de ce que son instauration coïncide avec les débuts du mouvement colonial.

Dans un second temps, il a fallu circonscrire les points d'ancrage du discours ainsi que les motivations matérielles et philosophiques qui justifient son émergence et son déploiement en ce lieu et à ce moment-là. La gestion du roman de la rupture, s'effectuant sous le contrôle d'un réseau d'institutions basées hors d'Afrique (Miller 1998: 166), il nous a semblé que le territoire du discours paternaliste postcolonial était envisageable bien au-delà des frontières africaines. Ainsi peut-on faire l'hypothèse forte que la saturation de la référence de l'Afrique comme pays de l'enfance est mise en œuvre au sein de l'Empire postcolonial, cadre constitutionnel du pouvoir mondial qui, depuis la fin des grandes guerres, gère l'Afrique à travers un système d'Etats-nations dont la fonction est d'assurer la médiation politique, la discipline des populations et la répartition des flux de richesse en provenance ou à destination du pouvoir mondial (Hardt et Negri 2000 : 378). Cependant le discours impérial n'intervient pas dans un désert de paroles à propos de l'Afrique et du monde noir. D'autres discours qui aspirent également à un positionnement dans la mémoire individuelle et collective, ont été passés en revue et ont montré que la stabilité du discours impérial n'est pas acquise, mais s'inscrit dans un processus de stabilisation permanent.

Troisièmement, des faits institutionnels majeurs ayant permis le positionnement du discours paternaliste dans l'espace de l'Empire ont été passés en revue : les textes fondateurs de la SDN et de l'ONU, qui proclament et instituent l'Afrique comme le pays de l'enfance ; des institutions militaires et civiles de l'ONU qui attestent de l'incapacité du continent à assurer sa propre sécurité et la confirment comme le pays de la violence ; l'institution effective de la tutelle économique de l'Afrique ; l'institution d'un système étatique proclamé souverain mais dont l'incompétence programmée participe de la stabilisation du discours paternaliste. En somme, des institutions fortes sont mises œuvre pour stabiliser la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance en quête de

tuteurs. En tout état de cause, si l'on admet que la relation du texte au contexte est un rapport d'intrication, le roman de la rupture entretient alors avec le contexte non verbal dont il émerge, une relation d'intrication telle que le texte se trouve traversé par les voix qui façonnent le contexte de son émergence. C'est ce qu'il convient à présent de vérifier à ras de texte.

CHAPITRE 4 : L'archive de la rupture

Ce chapitre essaie de ramener une sélection de romans à l'unité d'un positionnement, de manière à constituer une archive⁴⁸. En effet, « [l]e geste inaugural de l'AD consiste à ramener à l'unité d'un positionnement une dispersion d'énoncés [...] en ce qu'ils définissent dans l'espace social une certaine identité énonciative historiquement circonscriptible » (Maingueneau 1991: 8). Mais « [i]l ne suffit pas de constater qu'un ensemble de textes se laissent ranger, moyennant certaines hypothèses, dans une même formation discursive, il faudrait également comprendre comment en tel lieu une population d'auteurs a pu produire des énoncés semblables » (Maingueneau 1987: 76). Donc, au-delà de l'identité d'une configuration référentielle repérable dans l'ensemble des textes d'une même archive, l'AD se donne pour tâche de « considérer des positions énonciatives qui nouent un fonctionnement textuel à l'identité d'un groupe » (Maingueneau 1991: 23). Cela permet de rendre compte du rapport d'intrication dialectique qui unit l'énoncé et la réalité constitutive de son contexte non verbal.

Dans cette perspective, le chapitre 3 s'est attaché à montrer comment la configuration énonciative qui a fait de l'Afrique le pays de l'enfance s'instaure et se stabilise sous la forme de faits institutionnels constitutifs du contexte non verbal d'où émerge le roman de la rupture. Les opérations de positionnement de cette configuration référentielle à travers des faits institutionnels dans le champ de l'Empire aboutissent à la stabilisation de la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance et à « l'oubli » de la référence construite par la Négritude (Fuchs et Pêcheux 1975 :13). Il s'agit à présent de montrer que, du fait de la saturation de la référence de l'Afrique comme pays en vacance de civilisation, les écrivains de la rupture ont repris cette configuration référentielle en chœur, comme allant de soi. Du coup, le discours paternaliste, créateur de faits institutionnels, détermine et façonne également l'énonciation littéraire dans l'espace des États-nations africains dès les années 1960. Donc, après avoir montré que le discours

48 Emprunté à Michel Foucault (1969 : 171), le terme d'archive désigne ici un « ensemble d'inscriptions » référées à un même positionnement » (Maingueneau 1991 : 21). Objet d'étude de l'AD, l'archive est une construction de l'analyste (Maingueneau 1991: 21). Pour plus de détails, se référer au chapitre 2.

paternaliste est créateur des réalités sociales constitutives du contexte non verbal de l'Empire postcolonial, il s'agit à présent d'établir que les textes produits dans ce même espace apparaissent déterminés et façonnés par cette quatrième voix, cette configuration référentielle.

Le présent chapitre se donne donc pour tâche de montrer que le roman de la rupture est déterminé par le discours paternaliste dont il est la paraphrase et le support. Pour ce faire, l'on se propose de montrer comment le discours paternaliste se manifeste dans le roman dit de la rupture. L'étude portera sur une sélection de quatre romans d'écrivains négro-africains francophones qui présentent l'Afrique comme le pays de l'enfance. Ces romans sont l'œuvre de trois auteurs issus des deux grandes aires de l'espace francophone d'Afrique subsaharienne. Il s'agit, en Afrique centrale, de *Femme nue femme noire* (2003) de l'écrivain camerounaise Calixthe Beyala et de *Cannibale* (1986) du Congolais BolyaBaenga. En Afrique de l'ouest, deux ouvrages d'Ahmadou Kourouma, de la Côte d'Ivoire, retiendront notre attention : *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) et *Allah n'est pas obligé* (2000). Ces trois écrivains africains reconnus pour leur positionnement rupteur ont été primés en tant que tels par l'institution littéraire qui en assure la gestion au sein de l'Empire⁴⁹.

Le repérage du discours paternaliste impérial consistera à rendre compte des différentes reformulations du thème de ce discours et de sa référence à travers une sélection de textes relevant du roman de la rupture. Il faudra entendre par reformulation une paraphrase qui « consiste à reprendre une donnée en utilisant une expression linguistique différente de celle employée pour la référenciation antérieure » (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 490). Envisagée comme phénomène énonciatif, la reformulation est « le vecteur de

⁴⁹Calixthe Beyala a reçu le prix de l'Académie française en 1996 et Ahmadou Kourouma s'est vu décerner le Renaudot pour *Allah n'est pas obligé*, paru chez Seuil en 2000. En effet, en matière de rupture de l'orthodoxie linguistique de l'énonciation littéraire africaine, Kourouma est considéré comme un précurseur, depuis la publication de son premier roman marqué par une forte alternance codique, à la fin des années 1960. BolyaBaenga est quant à lui loué pour son engagement dans la rupture, et des critiques de renom l'ont qualifié de « conquérant de l'écriture en liberté » (Ngal 1994 : 94). La lecture des quatre romans devrait donc permettre d'établir que « [l]'œuvre est indissociable des institutions qui la rendent possible » (Maingueneau 1993: 19-21), ce qui confirmerait le postulat de « l'hétérogénéité constitutive du sujet et de son discours » (Authier-Revuz 1984: 99).

l'hétérogénéité du discours, qu'elle soit « montrée » (discours rapporté) ou « constitutive » (dialogisme), selon l'expression de J. Authier-Revuz (1982) » (Charaudeau et Maingueneau 2002 : ibid). Par métonymie, l'Afrique, thème du discours paternaliste, peut être désignée par ses parties ou ses habitants. Quant à la référenciation de l'Afrique en tant que pays de l'enfance, elle est susceptible d'une triple reformulation qu'il convient d'établir ici. D'après l'archétexte qui a contribué à l'instauration de cette configuration énonciative, l'enfance de l'Afrique est synonyme de vacance de civilisation :

Ce continent n'est pas intéressant du point de vue de sa propre histoire, mais par le fait que nous voyons l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'empêche encore de faire partie de la *civilisation*. L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde ; c'est le pays de l'or, replié sur lui-même, le pays de l'*enfance* qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit⁵⁰. (Hegel 2006 [1830]: 247)

Entendue comme vacance de civilisation, l'enfance de l'Afrique peut se décliner en une triple reformulation : simplisme, lubricité et violence. Par simplisme, il faut entendre une tendance à la simplification, une incapacité à percevoir et à gérer la complexité. Le terme est d'ailleurs appliqué à l'Afrique de façon métaphorique. En effet, l'on conçoit que l'enfance désigne le premier âge de l'homme, les premières années de la vie d'un être humain, qui précèdent l'âge de la maturité. Or, à la maturation biologique doit correspondre une maturation des facultés mentales de l'individu appelé à la maîtrise des outils conceptuels et techniques en usage dans sa communauté. A l'image de l'être humain, le pays de l'enfance serait donc celui qui, en raison d'une insuffisance culturelle, apparaît incapable de comprendre et de résoudre des problèmes complexes. Une telle insuffisance le rapproche de l'état de nature, comme le souligne Hegel qui précise que : « [l]'homme, en Afrique, [...] [c]'est un homme à l'état brut [...], entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle »

⁵⁰ C'est moi qui souligne.

(Hegel 2006 [1830]: 247, 251, 269).

Mais l'état de nature est aussi celui de la libre expression des instincts fondamentaux tels que la libido et l'agressivité. Or l'on conçoit que seules les sociétés parvenues à la maîtrise de leur sexualité et de leur agressivité peuvent se hisser au rang de civilisations alors que celles qui se laissent dominer par leurs instincts sombrent dans la barbarie et la luxure, le degré zéro de la civilisation. Pour arracher une société à la barbarie primaire et l'inscrire dans le processus civilisateur qui conduit à la maturité, il est donc nécessaire de faire subir des modifications aux pulsions naturelles par le renoncement, la répression, le refoulement ou quelque autre mécanisme (Freud 1981[1929]), ce qui n'est pas le cas de l'Afrique.

Le repérage du discours paternaliste consistera à vérifier la thématique de l'Afrique puis à recenser à raz de texte, d'une œuvre à l'autre, les expressions prädicatives ainsi que les actions de personnages qui se rapportent à l'Afrique et en font le pays de l'enfance. Pour cela, il faudra observer l'intrigue ou la logique des actions en tant qu'elle rend compte de la fonctionnalité des personnages et de la thématique du roman, puis relever les mots qui servent à qualifier les personnages africains ainsi que les verbes qui rendent compte de leurs actes et de leurs fonctions.

1. *Cannibale*: l’Afrique à quatre pattes

▪ Aperçu de l’œuvre

La barbarie de l’Afrique trouve une de ses meilleures illustrations dans *Cannibale*⁵¹ de BolyaBaenga⁵². Hommes libres et turbulents, les Kuyus ont réduit les Kangas à l’esclavage et les ont vendus aux négriers arabes durant la traite négrière. La colonisation venue, les Kangas sont affranchis et installés au pouvoir par les Blancs jusqu’à l’accession du pays à l’indépendance. La revanche des Kangas ne se fait pas attendre. Ils torturent et massacrent les Kuyus, à commencer par leur reine qui est violée par tout un régiment, sauvagement assassinée puis jetée sans sépulture dans une fosse commune. Ses deux enfants jumeaux ont eu le cou scié mais ils sont repêchés de la fosse et survivent miraculeusement.

Voilà que les Kuyus reprennent le pouvoir, à la faveur d’un coup d’Etat. Dans cet imbroglio, deux hommes influents, l’un Kuyu et l’autre Kanga, se livrent bataille et ne reculent devant rien pour détourner à leur profit l’aide alimentaire internationale envoyée à leur pays et dont la valeur dans la devise locale est estimée à cent milliards. Entre les deux protagonistes avides d’argent et de puissance, un prêtre catholique dont la bénédiction est sollicitée tantôt par l’un tantôt par l’autre, observe cette frénésie. Le prêtre est parent de Mubia, le Kuyu ignare devenu un riche homme d’affaire ;il se trouve être d’autre part l’ancien camarade de classe de Makwa dont il se souvient de l’idiotie et de la kleptomanie. Makwa ne sait ni lire ni écrire, mais il a tout de même été nommé préfet durant le règne des Kangas, en vertu de son identité ethnique. Le préfet Makwa est l’ordonnateur du viol et de l’assassinat de la reine des Kuyus. Il est activement recherché

51 Désormais CANN

52 L’auteur est né au Congo, ex-Zaire, en 1957, et vit à Paris après y avoir fait des études supérieures. Fils de Paul Bolya, homme politique congolais, contemporain de Jean Bolikango, Patrice Lumumba, Joseph Kasavubu, Albert Kalonji ou de Cléophas Kamitatu. BolyaBaenga est lauréat du Grand prix littéraire d’Afrique noire pour son premier roman *Cannibale*. Il a également signé *Les Cocus posthumes* (2001) et de *La Profanation des vagins* (2005) parus aux éditions Serpent à plumes. http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Bolya [En ligne] (Consulté le 19 février 2010)

par Aminata et Azanga, les deux enfants de la reine, rescapés du camp Roboi, qui ont échappé de justesse à la mort.

Les deux adolescents guettent l'occasion propice pour venger leur mère. La fille, Aminata, a réussi à se faire recruter comme domestique chez le préfet Makwa. Lorsque l'affaire de l'aide alimentaire internationale éclate, le pouvoir Kuyu décrète la mise au ban du préfet Kanga et lance les forces de l'ordre à ses trousses. Mais Mubia en fait son affaire. Il prend avec lui un soldat de l'armée régulière puis embarque les deux adolescents et le prêtre. Après une course poursuite effrénée dans les profondeurs de la forêt vierge, ils finissent par coincer l'ex préfet qui a eu le temps de transformer l'aide alimentaire en argent comptant avant de prendre la fuite avec le trésor. Les adolescents voient enfin arriver l'heure de venger leur mère, qui eut le cou scié sur ordre de Makwa. Mais une fausse manœuvre précipite le fugitif au fond d'un gouffre, avant même que ses poursuivants n'aient eu le temps de lui mettre le grappin dessus. Déçus, les adolescents assoiffés de sang s'en prennent à leur allié Mubia qui n'a d'yeux que pour ses milliards qu'il vient de récupérer. Ils l'éliminent sans pitié. Pour le prêtre, la descente aux enfers ne fait que commencer.

- **Intrigue et thématization de l'Afrique**

- *Au commencement, les ténèbres*

Le récit s'ouvre sur une scène d'apocalypse : l'immense charnier du camp Roboi, une dizaine de fosses et des familles qui viennent identifier les corps de leurs parents torturés et assassinés : «Les corps, pour la plupart, étaient encore chauds. Des filets de merde ruisselaient sur les ventres gonflés, les torsos squelettiques, les cuisses décharnées, et ces immondices humains glissaient entre les mains des militaires, retombaient dans les fosses, éclaboussant les hommes de jets d'excréments » (CANN : 9). Deux adolescents Kuyus sortent miraculeusement vivants de ce charnier, des jumeaux arrachés à la mort dans un état pitoyable: « Du sang giclait de leurs nuques. La plaie était hideuse, une vertèbre avait été à moitié sciée. Leurs corps pendaient inertes sur les bras de deux militaires qui sentaient leur respiration faible et irrégulière » (CANN : 10). Cette horreur est le fruit d'une planification savante, car les Kangas n'ont pas voulu faire dans l'artisanat. Ils ont été en Amérique du sud recruter à prix d'or un tortionnaire professionnel qui a fait carrière à

Auschwitz, Treblinka, Birkenau et en Afrique du sud, dans des geôles dont la cruauté est légendaire (CANN : 30).

○ *Élément perturbateur*

Un coup d'état interrompt le génocide. Le nouveau pouvoir forme alors le projet révolutionnaire que l'on entend la radio proclamer d'une voix martiale: «LA PURETE ORIGINELLE DE LA CIVILISATION NEGRE SERA RESTAUREE!» (CANN:13). En écho à ce message radiodiffusé, l'on entend un soldat du Comité Militaire de Salut National scander dans la cour des slogans hostiles à l'ancien colonisateur: «A bas l'impérialisme blanc! A bas le Christianisme! A bas l'Occident!... La Patrie ou la mort! Nous vaincrons!» (CANN:13, 20). Parviendront-ils à redresser ce pays, à en faire un sujet de fierté pour la civilisation Nègre?

○ *Dynamique des coups fumants*

Les choses ne vont pas pour le mieux. Invité à la résidence de son ancien camarade Makwa, un Kanga qui a conservé son poste de préfet après le coup d'Etat des Kuyu, le père Moussa est violenté et même sodomisé par un soldat aux ordres du préfet. Ce dernier qui s'apprête à faire main basse sur l'aide alimentaire destinée aux populations victimes du choléra, exige la bénédiction du prêtre afin que son coup soit une réussite.

○ *Résolution et fin: la descente aux enfers*

Makwa est poursuivi par Mubia qui veut lui arracher l'argent volé. Dans sa course folle, Makwa périt en faisant une chute mortelle dans un abîme. Pour les deux adolescents Kuyu qui tenaient à venger leur mère, la mort accidentelle du préfet est ressentie comme une frustration. Comme Mubia n'a d'yeux que pour les milliards récupérés, les deux adolescents s'en exaspèrent et lui logent une balle dans le crâne (CANN : 187), puis ils s'enfoncent dans la forêt vierge avec une centaine d'hommes et de femmes enchaînés, dont le père Moussa. La colonie entière, y compris ses roitelets, finira par succomber à la fatigue et à la maladie. En définitive, les toponymes et les noms propres indiquent bien une thématique de l'Afrique dans ce récit. La survie inespérée des deux rejetons de la reine des Kuyus sauvés *in extremis* du carnage est source d'espoir pour ce peuple, au même titre que le coup d'état qui rétablit l'ordre ancien et redonne de l'espoir.

Malheureusement les miraculés transformés en tyranneaux périssent dans la déchéance totale en pleine forêt, marchant à quatre pattes et mangeant leur défécations. A ce stade de la lecture, le discours du récit au sujet de l'Afrique est perceptible en filigrane, car en appliquant le destin de ces malheureux rejetons à l'Afrique, par voie de métonymie, il est clair que la logique des actions de ce roman fait de l'Afrique le pays de l'immatunité absolue, voire de la déraison. Mais pour mieux cerner le positionnement de l'auteur, il convient de poursuivre l'analyse sur trois points précis.

- **Lubrlicité tous azimuts**

La lubrlicité est un des rares points sur lequel les Kuyus et les Kanga s'accordent. Chez les Kanga, le préfet Makwa n'a que les femmes à l'esprit, si l'on en croit sa propre mère. Scrutant attentivement le caleçon de son fils maculé de «constellations jaunâtres», elle s'exclame indignée: « Comme ton père, hein! Rien que les femmes dans la tête » (CANN : 50). Makwa a donc de qui tenir, tel père tel fils. La lubrlicité qui le pousse inlassablement de femme en femme, il la tient de son père et probablement de la tribu. Déjà mari de quatre épouses (CANN : 55), Makwa ne résiste pas à l'envie de violer la reine des Kuyus faite prisonnière. De même, les soldats de son clan ne se font pas prier pour passer à l'acte. S'agissant des Kuyus, leur reine est présentée comme particulièrement lubrique. Un jour, elle annonce vouloir épouser vingt hommes en même temps, pour se faire plaisir : « La reine Aminata exigeait de ses époux qu'ils soient à sa disposition jour et nuit, nus constamment, prêts à la satisfaire lorsque tel était son bon plaisir. Elle était insatiable et épuisait les hommes les plus vigoureux » (CANN : 44). La luxure de sa majesté la reine des Kuyus se double de fantaisie. Comme elle désire concevoir des jumeaux mais ne souhaite qu'aucun homme au monde ne se vante d'en être le père, elle épouse le même jour quatre hommes issus de familles ayant des jumeaux en leur sein. Et après qu'ils aient été préparés pour la besogne, les quatre époux la pénètrent l'un après l'autre (CANN : *ibid*). Ainsi conçut-elle les deux miraculés du camp Roboi. « Elle régnait par le sexe » (CANN : 45).

Même le prêtre est connu pour son penchant pour les plaisirs sexuels. L'homme a les « yeux lubriques » (CANN : 127). Mais contrairement à ses congénères, il ne court pas les filles car, dit-il, il a fait vœu de chasteté. En revanche, il trouve son plaisir dans la

masturbation s'y adonne à temps et à contre-temps, quel que soit le lieu. Il est retrouvé dans l'église, assoupi « aux pieds de l'autel, les yeux fixés sur le plafond [...] le corps souillé de sperme et le pénis mou » (CANN : 131). Un peu plus tôt, après avoir bu des spiritueux et fumé du cannabis, le Père Moussa avait murmuré « en se frottant la verge « Je vais me masturber [...] je vais me masturber » » (CANN : 127). Une autre fois, pendant la course poursuite en pleine forêt équatoriale et après avoir inhalé plein de cannabis, une irrésistible envie de se masturber le tient :

Attendez-moi un instant, dit Moussa. Il faut que je me masturbe. En pleine brousse, c'est encore plus excitant.

- Ta gueule, fit Azanga, on est pressé! On te trouvera une femme à baiser (CANN : 173).

Aux yeux de Père Moussa, la luxure est pour l'humanité une fatalité que Dieu n'ignore pas. Et le prélat ne voit pas l'intérêt pour Dieu de laisser faire indéfiniment une expérience dont les résultats sont connus d'avance : « Depuis le temps que nous sommes ses cobayes, Il doit bien savoir que les hommes ne sont capables que de bassesse, qu'ils ne savent que forniquer ou tuer » (CANN : 166)

La lubricité revêt donc dans ce pays le caractère d'une fatalité universelle d'autant qu'elle concerne les personnages de tous les clans, sans exclusive. Mais elle transcende aussi bien les clivages ethniques que les différences religieuses, car, qu'ils soient animistes comme le préfet et son père ou chrétien comme le Père Moussa, tous les Africains sont lubriques. Enfin, le plaisir sexuel est d'autant plus universel qu'il ignore les limites d'âge. C'est ainsi que les grands prêtres vieillards et édentés consultés par le préfet lui imposent de coucher au préalable avec leur sœur avant d'obtenir les soins qu'il attend d'eux. « Tu vas mêler ton corps à celui de notre sœur », lui disent-ils (CANN : 171). Aussitôt, la centenaire édentée et fripée précipite son vieux corps dans un lit tout près. « Une femme jouit à tout âge, ricana la vieille », une fois l'exercice achevé (CANN : ibid.).

- **Le pays de la violence: Kanga contre Kyus**

Dans ce roman, la violence apparaît comme un trait commun à tous les personnages africains, de quelque tribu qu'ils soient. Car les Kanga savent user de violence tout autant que leurs ennemis et anciens maîtres Kuyu. Ainsi le préfet Makwa qui est un Kanga apparaît-il tout aussi violent que ses ennemis Kuyus que sont Mubia et les adolescents rescapés du camp Roboi. Les Kangas sont, par exemple, responsables d'un camp de torture que jouxte une dizaine de fosses communes, gigantesque charnier à ciel ouvert dans lequel vont échouer les corps de tous ceux qui ont succombé à la torture (CANN : 9). Dans ce carnage organisé par les Kangas, le préfet Makwa est personnellement responsable de l'assassinat de la reine des Kuyus et de la torture d'un ministre du culte, le Père Moussa (CANN : 61-63). En effet, le préfet fait tabasser le prêtre à coups de crosse et le fait sodomiser par des soldats. Le préfet lui-même se contentera de « lui péter au nez » (CANN : 62) : « Un coup de crosse sur la tête, un autre dans les côtes, un dernier qui fendit l'arcades sourcilière [...] A coups de pied au cul, dans les testicules, de tête dans l'estomac, de crosse encore dans les dents, sur les nez, à coups de talons sur le front, ils frappaient méthodiquement » (CANN : 61-62).

Mubia et les deux rejetons de la reine des Kuyu s'illustrent également par beaucoup de cruauté et de violence. Lancé à la recherche de Makwa et accompagné des deux adolescents, Mubia se rend chez le prêtre qu'il soupçonne de détenir des informations capitales sur le fugitif. Le pauvre prélat est alors torturé par les adolescents qui lui piquent des aiguilles à coudre sur les testicules et à même le pénis. « Azanga visa et enfonça lentement une fine aiguille à coudre dans la verge du prêtre » au point de lui transpercer l'urètre (CANN : 135). L'information obtenue, le trio infernal mit le feu à l'église et embarqua le prélat dans la malle arrière du véhicule à bord duquel l'équipe prend place. Au cours de ce périple, « les adolescents sadiques » (CANN : 143) vont rivaliser de cruauté avec le soldat de Mubia, n'épargnant ni les bébés ni les femmes enceintes dans leur folie sanguinaire. Par exemple, pour soutirer des renseignements à une femme, les adolescents torturent cruellement son enfant au point de lui crever les yeux :

Azanga avait planté le cigare dans l'œil du bébé. Le cigare avait la grosseur de l'orbite. Les cils et les sourcils grillèrent et un liquide gluant coula sur la joue du bébé. La mère cessa de hurler et mordit la main de Mubia, essaya de lui arracher

un lambeau de chair mais Aminata lui sauta dessus et l'assomma avec une barre de fer. Pendant ce temps, Azanga avait planté le cigare dans l'autre œil du bébé.

Mubia l'entraîna dehors:

- Ne fais plus jamais ça devant moi, plus jamais.

- J'ai vu faire ça au camp, répondit l'adolescent. Le bébé ne perd rien à être aveugle pour ce qu'il aurait vu dans ce monde. (CANN : 164)

Non loin de là, la même bande exécute froidement un autre enfant (CANN : 80): « Il tira une rafale de sa kalachnikov sur l'enfant attaché au poteau. Le petit corps s'affaissa, criblé de balles, mais le soldat tira encore à bout portant, faisant éclater la tête. » Quant à la mère du fugitif Makwa, elle est rattrapée dans son village puis interrogée et assassinée (CANN : 166) : « Attachée par les pieds au pare-choc arrière de la Mercedes, la mère de Makwa avait été trainée sur des kilomètres sur la route défoncée. Sa tête fracassée n'était plus qu'un informe tas d'os et de cervelle. »

La violence physique s'accompagne également d'une violence verbale faite d'injures et de propos blasphématoires qu'on ne saurait passer sous silence. Le curé, par exemple, dès les premières pages du récit, s'illustre par des propos d'une rare violence à l'égard du Dieu qu'il professe: « Dieu est une ordure! Un crétin sadique! Un pervers!... Je blasphème, oui, je blasphème. Mais Dieu m'y force. Dieu laisse ces nègres imbéciles tuer, massacrer les leurs. Il jouit, Dieu. Il est voyeur, Dieu. Sadique, pervers, pourri! » (CANN : 13). Les soldats le lui rendent bien après l'avoir violé et passé à tabac. « Ta gueule! Sale prêtre! », hurle l'un d'eux, lui intimant l'ordre de clouer son bec (CANN : 65). Plus tard, ce sera au tour des adolescents sadiques de l'injurier sans façons : «Ta gueule, fit Azanga, on est pressé!» (CANN : 173). Le préfet tortionnaire n'est pas, non plus, avare d'injures et d'obscénités à l'égard du prêtre dont il ordonne le supplice: « L'autorité de l'Etat, tu vas la sentir passer par ton cul, macaque! Tu lui diras à ta maman! « Maman des militaires m'ont pénétré là. » Tu n'oseras pas dire « enculé ». Tu diras: « Maman, ils ont pénétré par où je fais caca » (CANN : 62).Le tortionnaire poursuit sa violence verbale. Devant la télévision qui fait passer l'image du président Senghor, il s'essaye à la raillerie:

Il vient d'être élu à l'Académie française. Il a été le premier Nègre partout, il va mettre l'habit vert pour chanter la Négritude et le Métissage. Quel grand jour pour

les Négro-Africains! « Je danse donc je suis », c'est bien lui qui disait ça, ton ami Senghor. Tu lui diras qu'à la Préfecture, on dit: « Je cogne, donc je suis. » (CANN : 64)

Il serait fastidieux de s'attarder sur les détails de la violence dont les personnages africains de ce roman font preuve. On fera donc rapidement mention de quelques horreurs sans y ajouter de commentaire :

Cadavres décapités	(CANN : 9)
Adolescents le cou scié	(CANN : 10)
Tête pilée dans un mortier	(CANN : 45)
Curé contraint d'ingurgiter l'urine des soldats	(CANN : 62)
Pénis transpercé d'aiguilles	(CANN : 135)
Cordon ombilical sectionné à la houe	(CANN : 181)
Femme enceinte éventrée	(CANN : 181)
Hommes forcés d'avalier des défécations	(CANN : 190)
Tuées à coups de couteau dans la nuque	(CANN : 190)

E

En somme, un clan succède à un autre, sans que la marche globale du pays ni l'état mental des hommes ne connaissent de réels progrès. Au contraire, l'histoire dessine un cercle vicieux et s'achève où elle a commencé, dans les massacres et la mort.

▪ **Personnages simplistes**

Les personnages de ce roman sont de simples gens immatures qui n'ont de l'âge adulte que l'apparence physique. Attardons-nous sur quelques cas particuliers, en commençant par un personnage qui n'est certes que mentionné mais dont le portrait est digne d'intérêt parce que prototypique du discours sur l'état mental dérisoire du personnage africain. Contemplant une photo de son propre père datée du 14 juillet 1918, avant la découverte du vêtement, le prêtre évoque les beaux biceps de son père, mais aussi l'énorme membre viril et surtout cette tête désespérément vide : « Là, à gauche, ton père, Moussa. Des

biceps, des muscles, et côté crâne, rien! Un jobard quoi! Un demeuré! Il cache son énorme queue de singe de ses deux mains » (CANN : 14). Le père du prélat apparaît donc comme l'étalon du grand enfant qui n'a de l'adulte que l'apparence physique, mais dont les facultés mentales n'ont pas suivi le développement des muscles. De ce point de vue, les deux principaux protagonistes, Mubia et Makwa, apparaissent comme de grands enfants, car au-delà de leur stature physique, ils ne font pas preuve d'une grande maturité sur le plan mental. Les deux continuent de se faire choyer par leur mère. Invité à s'asseoir sur les genoux de sa mère, Mubia, à son vieux âge, obtempère sans réchigner (CANN : 82). Quant à monsieur le préfet Makwa, sa mère continue de partager son intimité et de laver ses culottes :

A peine eut-il refermé la porte sur lui que la mère du préfet se précipita sur son fils, lui ordonna de se lever et de la suivre dans sa chambre où elle entreprit de déshabiller ce grand corps comme on le fait avec une enfant [...] Elle déboutonna son pantalon, le fit glisser à terre et inspecta le slip du préfet [...] Les mains croisées sur sa verge, le préfet ne bronchait pas, n'osant affronter le regard de sa mère [...] La mère du préfet ne voulait plus jamais sentir la sueur de son fils. Elle lui talqua les aisselles, les testicules. (CANN : 55-56)

A la vérité, Makwa n'a jamais réellement fait montre d'aucune maturité ni d'une quelconque intelligence depuis son enfance chez les missionnaires catholiques où il se faisait appeler « le bel imbécile » en raison de grosses difficultés d'initiation au scriptural. Il n'arrivait à lire ni à écrire (CANN : 16). La seule chose qu'il faisait le mieux était le blanchissage. A la buanderie de la mission catholique où il a servi comme domestique, il faisait la lessive à une vitesse de « 300 caleçons à l'heure », mais il excellait par dessus tout dans la kleptomanie (CANN : 16). Mais Makwa est loin d'être une espèce rare dans « la dictature des imbéciles » dont parle le Père Moussa, qui en a connu d'autres : « Jean-Baptiste, mon camarade de promotion du séminaire [...] était le seul à savoir compter jusqu'à un million. [...] Ils l'ont lapidé [...] Egalité des chances oblige, les imbéciles veulent rester entre eux. Pas de concurrence déloyale, d'où qu'elle vienne » (CANN : 18-19).

Le Père Moussa lui-même ne semble pas mentalement plus équilibré que ses

compatriotes, si l'on en juge à sa tendance obsessionnelle à réduire son pays à la taille d'un caleçon. A l'en croire, la culotte est un apport majeur de la civilisation occidentale aux peuples africains qui doivent, de ce fait, en savoir gré à leurs bienfaiteurs. En conséquence, quiconque en Afrique rejette la colonisation devrait pouvoir se débarrasser même de sa culotte qui est un apport majeur de l'impérialisme. Aussi le curé Africain pense-t-il que « [l]es Nègres sont des ingrats et ils ne méritent pas de porter le caleçon! Et quand on décolonise, il faut tout décoloniser, même et surtout les culs! » Joignant le geste à la parole, le Père Moussa a entrepris de confisquer les caleçons de ces ingrats d'Africains. Il confisque, par exemple, les culottes de trois prostituées, à la stupéfaction de son neveu :

- Et leurs caleçons, mon Père! Leurs caleçons!
- Ils sont confisqués, mon cher Mubia. Ils vont enrichir ma collection. Je ne t'avais jamais avoué que j'avais une collection de caleçons de Nègres! Je compte bien les exposer à Beaubourg à Paris ou au Musée d'Art Moderne de New York. Si, bien sûr, le Seigneur notre Dieu me prête vie.
- ... Tu es un type bizarre.
- Nous sommes tous bizarres dans ce bled, tu ne l'avais pas encore remarqué?
- [...]
- Et depuis quand confisques-tu les caleçons?
- Vingt ans, mon petit Mubia! (CANN : 72-73)

Le Père Moussa est donc, de son propre aveu, un homme « bizarre ». Il faut y voir la reconnaissance d'un fonctionnement indigne de l'adulte, d'une stature mentale qui a à peine dépassé le premier âge. Bref, il s'assume comme un grand enfant, mais il affirme ne pas être le seul dans cet état qu'il aurait en partage avec ceux de sa race. L'enfance ne serait donc pas un état individuel mais collectif. Outre ce caractère d'universalité, le curé semble percevoir dans l'enfance africaine une pérennité insurmontable et avoue son incapacité à juguler cette tare congénitale qui frappe aussi bien des ignares comme Makwa et Mubia, des adolescents comme Azanga et Aminata, que des intellectuels dont il est lui-même le parangon:

Si je suis resté à l'indépendance, c'est parce que je croyais que je finirais par triompher des ténèbres.

- Tu y crois toujours, demanda Aminata.

- Non! Les ténèbres sont éternellement gagnantes. (CANN : 175)

Ainsi s'accomplit la parole du Père Supérieur Dupont qui, en voyant le jeune Moussa culbuter trois fois et s'empêtrer dans son premier caleçon qu'il venait d'enfiler, lui dit: « Tu resteras toute la vie un négriillon! » (CANN : 15). Cette prophétie qui sonne comme une malédiction prédit une enfance éternelle à Moussa qui semble y croire, en désespoir de cause. Et en effet, à la fin du récit, il en est réduit à marcher à quatre pattes, ravalé au rang de nourrisson, un échelon inférieur dans la catégorie de l'enfance (CANN : 190). Relevons enfin la présence d'épithètes explicitement qualificatives de l'immaturité des personnages de ce roman et suggérant un besoin d'assistance :

Qualificatifs	Référence
Cannibale	(CANN : 86)
Crétin	(CANN : 18)
Dément	(CANN : 14)
Imbécile	(CANN : 86)
Ingrat	(CANN : 80)
Macaque	(CANN : 86)
Maniaque	(CANN : 73)
Négriillon	(CANN : 15)
Pénis ballant	(CANN :17)
Péteur	(CANN : 62)
Pouffiasse	(CANN : 14)
Racaille	(CANN : 14)
Sauvage	(CANN : 14, 127)
Singe	(CANN : 151)
Sorcier	(CANN : 172)

Somme toute, *Cannibale* de Bolya Baenga fait de l'Afrique le pays de l'enfance, aussi bien par la qualification des personnages africains que par leur fonctionnalité. Un coup d'œil sur l'intrigue de *Cannibale* a montré que le récit s'articule autour d'un projet: la restauration par les Kuyus de « la pureté originelle de la civilisation nègre » (CANN : 13), à défaut de l'érection d'une nouvelle civilisation digne de ce nom, sur les ruines de la barbarie créée autrefois par les Kangas, successeurs désignés des colons. « La Patrie ou la

mort! Nous vaincrons!» (CANN : 20), scandait le slogan. La fin de l'histoire montre que la partie est loin d'avoir été gagnée. En lieu et place d'une avancée historique, il s'est opéré une extraordinaire régression, les hommes mourant dans la déchéance absolue et devenus quadrupèdes et coprophages (CANN : 190), ce qui marque un recul dans la prime enfance, car seuls les nourrissons marchent à quatre pattes et ignorent toute notion d'hygiène. Le Nègre selon BolyaBaenga apparaît enveloppé dans les ténèbres, susceptible d'aucun développement culturel et condamné à l'enfance éternelle. L'ouvrage apparaît dès lors comme la paraphrase d'un texte bien connu de G.W.F. Hegel:

Leur condition n'est susceptible d'aucun développement, d'aucune éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été. [...] Ce que nous comprenons en somme sous le nom de l'Afrique, c'est un monde anhistorique non-développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle. (Hegel 2006 [1830]: 247-269)

Bâti autour de l'idée que l'enfance africaine est collective, pérenne et insurmontable, le roman commence et s'achève dans les ténèbres: tout commence dans le charnier d'un camp de torture et s'achève par un crime dans la jungle. Le premier chapitre s'intitule « Premier jour: lundi. Les Ténèbres » et le dernier (XIX), « Dernières heures: La grande croisade du caleçon ».

2. Luxure et violence dans *Femme nue femme noire*⁵³

Luxure et violence sont des traits récurrents dans la qualification et la fonctionnalité, l'être et le faire des personnages de *Femme nue femme noire* de Calixthe Beyala. L'étude de la qualification et de la fonctionnalité des personnages révèle une accumulation de marques lexicales de luxure, d'horreur et d'immobilisme dans l'être et le faire du personnage africain. En général, le récit comporte à la fois des énoncés narratifs qui assument la relation des événements et des énoncés descriptifs qui commentent ou qualifient les événements rapportés. Dès lors on peut supposer que, d'une part, les énoncés descriptifs du récit fourniront une qualification directe des personnages et que, d'autre part, la qualification et la fonctionnalité des personnages seront déductibles des actes de ces derniers tels que rapportés par les énoncés narratifs (Hamon 1977 :134). La présente étude a l'intention de s'appesantir sur le personnage principal. Il s'agira donc de mettre en évidence les préconstruits du discours impérial par repérage et accumulation de marques linguistiques ou implicites de luxure, d'horreur et d'immobilisme découlant des énoncés narratifs et descriptifs qui construisent la qualification et la fonctionnalité du héros. Avant de procéder à l'analyse proprement dite, il convient de saisir l'histoire dans sa totalité et de faire un premier bilan des transformations du personnage principal.

▪ Aperçu de l'œuvre

Irène Fofó est à peine âgée de seize ans et vit avec sa mère dans un quartier nommé New Bell Kilomètre cinq, un bidonville d'Afrique. L'adolescente, de son propre aveu, n'a que deux passions: voler et faire l'amour. «J'aime voler, piquer, dérober, chaparder, détrousser, subtiliser», affirme-t-elle (FNFN : 12). Un matin, alors que commence son errance quotidienne dans le quartier, elle aperçoit, entre les jambes d'une femme assise sur l'embarcadère, un sac. L'envie lui vient de le dérober. Elle fonce dessus, s'en empare et prend les jambes à son cou. Après avoir semé ses poursuivants au bout d'une course folle, elle s'arrête dans un bois pour prendre connaissance de son butin. La découverte est

⁵³ Désormais FNFN

plutôt macabre : un bébé sans vie git au fond de la besace. Arrive un homme, Ousmane, qui la prend la main dans le sac. Interrogée, Irène bredouille des réponses incohérentes puis entreprend de séduire l'homme. Elle y parvient sans grand peine et en fait tout de suite son amant. Celui-ci la débarrasse de ce funeste paquet et offre de l'héberger chez lui, au quartier négro-musulman. Mais Ousmane la tient pour folle et va l'entraîner dans une spirale de débauche et de luxure. Selon une croyance commune aux habitants du quartier négro-musulman, « baiser une folle est un puissant remède contre les maux de la terre » (FNFN : 62). Voilà Irène devenue guérisseuse, détentrice d'une panacée.

Pendant des semaines, elle va séjourner chez Ousmane dont la maison accueille désormais tous ceux qui recherchent la guérison : « Professeurs d'université, chauffeurs de poids lourds, vieilles fripées, unis dans l'espoir d'un monde meilleur, me suivent à la queue leu leu » (FNFN : 83). Même l'imam a droit à son tour dans les bras d'Irène (FNFN : 60). Elle fait l'amour jusqu'au vertige, plusieurs fois par jour, jusqu'au jour où Ousmane prend le parti de se séparer de sa femme, Fatou. Irène n'apprécie pas beaucoup cette attitude et décide de mettre un terme à son aventure et de s'en aller chez elle. Mais un châtiment l'y attend depuis son dernier coup de vol : les habitants du quartier New Bell km 5 ont décidé de se débarrasser désormais eux-mêmes de leurs voleurs, face à l'indifférence des forces de l'ordre. Sur le chemin de la maison, elle est battue à mort et violée par les voisins. Lorsque survient sa pauvre mère, l'adolescente gît à même la chaussée, nue et ensanglantée.

▪ Intrigue et thématization de l'Afrique

Etats	Transformations
Etat initial	Irène Fofa a seize ans et vit dans un quartier pauvre, New Bell Kilomètre cinq. A 15 ans, elle « revendique une morale de l'excès, de la luxure et de la débauche » (FNFN : 20) et rêve de s'enivrer de sexe jusqu'au délire (FNFN : 13).
Complication	Elle dérobe un sac et y découvre le corps inanimé d'un nourrisson. Cette profanation est cause de bannissement.
Dynamique	Ayant trouvé asile dans le quartier négro musulman, un bidonville voisin, elle est tenue pour folle et vénérée comme telle. Pour ses hôtes, « la folie est la forme supérieure de la sagesse » (FNFN : 24). On lui attribue des pouvoirs magiques de guérison qui s'exercent à travers l'acte sexuel. Irène peut donc se livrer à la sexualité délirante tant souhaitée.
Résolution	Rupture : Ousmane répudie Fatou pour cause d'infertilité. Irène s'en offusque et décide d'abrégier son délire.

Des informations à la fois explicites et implicites permettent d'affirmer que le roman *Femme nue femme noire* de Calixthe Beyala porte sur l'Afrique. En effet, l'héroïne, narratrice du récit, fait cette déclaration qui la situe clairement dans l'espace de l'Afrique: « J'aime tant ce ciel d'Afrique – l'Afrique, ce ventre bouillonnant du monde – que je me laisse peupler par sa mélancolie et, sans m'en rendre compte, je m'assoupis » (FNFN:139). Quelques pages plus loin, elle raconte : « Je l'entraîne dans les buissons. On fera l'amour par terre, me dis-je, parce que sur cette terre aux remugles insupportables j'ai l'impression de prendre racine. J'aime cette terre d'Afrique, ce ventre violent du monde » (FNFN : 182). L'histoire se déroule donc entièrement en Afrique, dans deux quartiers d'une ville africaine qui n'est pas nommée. L'on sait simplement que l'histoire commence et s'achève dans le quartier New Bell Kilomètre cinq⁵⁴, avec un détour dans le bidonville voisin dénommé « quartier négro-musulman » (FNFN : 16). Quant aux personnages, ils sont également africains et noirs. L'héroïne notamment est une négresse, comme le suggère d'ailleurs le titre. Elle symbolise l'Afrique et la présente étude va s'intéresser à la construction de la qualification et de la fonctionnalité de ce personnage.

▪ **La luxure d'Irène Fofu, luxure africaine**

Si la luxure se définit comme la recherche sans retenue des plaisirs sensuels, il faudrait, pour établir la luxure de notre héroïne, faire la démonstration de son manque de retenue, à moins de disposer d'énoncés descriptifs nommant clairement son vice. C'est l'objet du présent chapitre qui se propose de recenser tour à tour les énoncés nommant la luxure d'Irène ainsi que les unités lexicales et propositionnelles qui racontent, décrivent ou suggèrent des actes de luxure.

⁵⁴ New Bell est bien le nom d'un bidonville de Douala, ville portuaire et capitale économique du Cameroun, pays d'origine de l'écrivain. Mais nulle part dans le récit il n'est explicitement question de Douala ou du Cameroun. En revanche il est on ne peut plus clair qu'il s'agit de l'Afrique noire.

○ *Énoncés déclaratifs et descriptifs de luxure*

- Je revendique une morale de l'excès, de la luxure et de la débauche. (FNFN : 21)
- Cette dépravation me réjouit. En toute conscience, elle aurait pu être qualifiée de perversité. Mais l'excès dans lequel je sombre s'accomplit dans une zone neutre de mon cerveau. (FNFN : 59)
- J'attendrai demain quand les arbres témoins de ma luxure la feront luire dans le soleil. (FNFN : 118)
- [C]ette folie qui fait délirer les mères et que consomment les pères. (FNFN : 25)
- Et puis je ne suis qu'une folle, une Négrresse au sexe glouton. (FNFN : 141)
- Et, ensemble, on s'achemine vers les sous-sols de l'obscène, on se vautre dans la luxure avant que la jeunesse ne m'échappe. (FNFN : 157)
- Le miroir de ma mémoire me reflète l'image d'une adolescente à la sexualité débridée. (FNFN : 169)
- J'ai faim de plaisirs. Je deviens boulimique de désirs. (FNFN : 58)

La luxure est donc clairement nommée comme telle ou peut faire l'objet de multiples reformulations : dépravation, excès, débauche, sexualité débridée, boulimie de désirs. Mais elle peut également être décrite ou suggérée par des énoncés descriptifs qui rapportent des actes de luxure, comme c'est le cas dans les occurrences ci-après :

- « J'ai déjà couché avec des tas d'hommes, dis-je. Des flics, souvent à mes trousses, des gros, des petits, des maigres, des poilus, des femmes jeunes ou flétries. Dans toutes les positions : debout, allongée, sur des capots de voitures ». (FNFN : 27)
- « J'ai éprouvé tant d'orgasmes le même jour que ma chair est tout engluée ». (FNFN : 118)

A travers les énoncés se développe un lexique de la luxure dont il serait intéressant de relever des verbes et des substantifs.

○ *Substantifs et verbes constructeurs de luxure*⁵⁵

Substantifs	Pages	Enoncés illustratifs
Amour	21, 25, 26, 58	Nous sommes [...] au creux du sacré et de l' amour
Clitoris	157	Sa langue suce mon clitoris avide, gourmande.
Coït	157	Il ne s'agit pas seulement d'un coït
Corossol	56	Ils cajolent distraitemment le renflement de mon corossol
Cuisses	21, 57, 125	Ses poils picotent mes cuisses
Débauche	13	Je revendique une morale [...] de la débauche
Délire	13	[...] inventer jusqu'au délire la danse des anges
Extase	21	Je ressens une douleur fugace, mêlée d'extase
Fesses	21, 30, 124, 182	Que c'est beau, des fesses offertes
Grotte	58	Mon sexe s'était transformé en une grotte vorace
Jambes	56, 58, 124, 183	Ses doigts s'insinuent entre mes jambes
Luxure	20, 59, 13	On se vautre dans la luxure
Melons	21, 56	Il caresse mes melons
Orgasme	60, 118	J'ai éprouvé tant d'orgasmes le même jour
Parois	36	Mes parois sont humides, cernées [...] par le désir
Pénis	19, 157	Son pénis cherche à s'engouffrer
Plaisir	18, 21, 36, 57, 58, 60	Des vagues de plaisir se déversent entre mes cuisses
Plantain	20	Ma langue s'enroule autour de son plantain
Pubis	19, 60	[...] aveuglément entre les poils de mon pubis
Seins	32, 35, 56, 154	Ils (ses doigts) malmènent mes seins
Sens	57, 182, 183	Tu ne disparaîtras pas dans l'incendie des sens
Sexe	12, 36, 59, 124, 157	J'ai attendu quinze ans pour lier connaissance avec le sex
Sperme	127	Je les soulage de [...] leur sperme
Temple	56	Il fouille mon temple avec un acharnement monotone
Tentacule	178	[...] son tentacule abdominal est à nouveau prêt
Torpeur	21, 157	J'entre dans une torpeur bienfaisante.
Truffe	157	Son pénis fouaille ma truffe avec voracité
Vacillement	21	Nous sommes parvenus au vacillement .
Verge	21	Sa verge plonge dans mon postérieur
Vertige	13, 20, 21	Nous sommes parvenus à ce vertige de soi

55 Ces substantifs n'indiquent pas toujours la luxure en eux-mêmes. Certains termes sont utilisés de façon métaphorique.

Les verbes décrivent des actes de luxure et se comprennent mieux dans le contexte d'un énoncé. Le tableau suivant présente pour chaque verbe un énoncé illustratif tiré du roman.

Verbes	Pages	Énoncés
Aller et venir	21	Il s'active, va et vient dans une sollicitation pressante
Allonger	60, 124, 183	Je l' allonge dans l'herbe
Baiser	62	Baiser une folle est un puissant remède
Cajoler	60	Nos langues se serpentent, s'enroulent, se cajole nt
Caresser	36, 154, 182, 21	Le chauffeur continue de me caresser
Déculotter	20	Et lorsque je le déculotte
Ecarteler	58	Ainsi écartelée , j'ai découvert d'autres océans
Ecarter	56, 58, 124, 183	D'un geste, il écarte mes jambes
Embrasser	36	Quelqu'un m' embrasse
Enfoncer	19	Il s'enfonce , par poussées successives
Enlacer	25	Je l' enlace , le corps incertain. Il ne résiste pas
Faire l'amour	28, 182	Huit hommes m'ont fait l'amour
Fendre	183	Il me fend l'âme et le ventre
Forniquer	125	D'autres attendent leur tour pour forniquer
Fouailler	157	Son pénis fouaille ma truffe avec voracité
Fouiller	56	Il fouille mon temple
Fureter	21	Des doigts fébriles furètent dans ma douceur
Jouir	59, 125	Je jouis aussi... Cette dépravation me réjouit
Pénétrer	21, 56, 58	Il me jette sur le sol, m'écartèle et me pénètre avec fougue
Plonger	21	Sa verge plonge dans mon postérieur.
Savourer	60	Je savoure l'euphorie que sa langue prodigue à mon pubis
Sucer	157	Sa langue suce mon clitoris avide
Verser	183	Il est prêt à verser le lait de ses entrailles aux quatre vents

○ *Quantificateurs de la luxure africaine*

L'usage de quantificateurs pour marquer des états ou des actes de luxure du personnage principal mérite d'être souligné ici. Elle a fait l'amour avec des "tas d'hommes", dans "toutes" les positions, connu "tant" d'orgasmes et "cent dix mille" positions de fornication. Elle est "boulimique" de désir et a connu des "vagues" d'un plaisir "hystérique". Le débordement de la sensualité de l'héroïne est perceptible dans

l'imprécision du récit quant au nombre de ses partenaires; dans la multiplication des rapports sexuels à l'infini et la variation du cadre d'exercice de sa sexualité. En effet, elle ne s'impose aucune limite à cet égard. S'agissant de ses partenaires, quelques uns seulement sont clairement nommés : Ousmane, qu'elle appelle « mon amant » (FNFN : 22) ; l'Imam (FNFN : 60) ; Jean Claude, l'adolescent de son quartier (FNFN : 180) et le chauffeur de taxi qui lui fait l'amour dans le parking (FNFN : 154). Les autres sont anonymes, d'où l'usage de termes génériques, de pronominalisation et de déterminants indéfinis :

- Je t'en prie Irène. **Ils** sont là ! **Ils** t'attendent (FNFN : 82) ;
- **Un homme** me touche. Je ne vois pas son visage (FNFN : 56)
- Je renifle **une présence**. C'est **un homme** (FNFN : 57) ;
- **Un homme à lunettes** s'agite entre mes cuisses. **D'autres**, alignés le long du mur, attendent leur tour pour forniquer (FNFN : 125)⁵⁶.

Autant ces partenaires sont anonymes autant ils sont innombrables. D'abord l'héroïne tente de les énumérer, mais la tâche se révèle aussitôt insurmontable : « Lorsque entre **le troisième**, mes sens sont aveugles. Ce jour-là, **sept, peut-être huit** hommes m'ont fait l'amour » (FNFN : 58). Puisque le décompte est quasi impossible, la narratrice tente de les regrouper par catégories socio professionnelles : « **Professeurs** d'université, **chauffeurs** de poids lourds, **vieilles** fripées, ... me suivent **à la queue leu leu** jusqu'au salon » (FNFN : 83). Au bout du compte, l'excès est tel que sa quantification impose la convocation d'adverbes appropriés : « J'ai éprouvé **tant** d'orgasmes le même jour que ma chair est tout engluée (FNFN : 118).

Par ailleurs, dans sa quête effrénée du plaisir, l'héroïne ne multiplie pas que des partenaires ; elle ne s'impose aucune retenue quant aux pratiques sexuelles. Par exemple, l'amour avec des partenaires de même sexe ne la répugne aucunement, bien au contraire : « Deux d'entre eux m'ont pénétrée en même temps. L'un comme si j'avais été un garçon,

⁵⁶ C'est moi qui souligne.

l'autre se contentant de la banalité restante. Ainsi écartelée, j'ai découvert d'autres océans » (FNFN : 58). Et autant elle se laisse faire, autant elle peut se permettre de prendre l'initiative face à d'autres femmes. C'est ainsi qu'elle s'en prend à Fatou, la femme d'Ousmane, sous le regard ébahi de ce dernier: « Je la pousse vers la première chambre et lui demande de s'allonger.

- Sur le ventre ! j'ordonne. Ecarte bien tes cuisses » (FNFN : 35).

Lorsqu'elle arrête de s'activer, Irène n'arrête pas pour autant de se faire plaisir, comme si elle ne voulait manquer aucun instant de jouissance dans sa vie. C'est ainsi qu'elle prend plaisir à regarder des tiers s'offrir en spectacle, dans une sorte de voyeurisme : « Le domestique perfore le troufion comme un coq piquant dans un entonnoir. Il éjacule en aboyant aux étoiles, libère Hayatou puis titube. Il n'a plus le sens de l'orientation... Je suis si déphasée par cette scène que je m'allonge. Je m'émerveille » (FNFN : 139). Elle reste donc contemplative, presque en pamoison face aux deux mâles en action.

▪ **L'Afrique simpliste**

Dire de l'Afrique qu'elle est le pays de l'enfance revient, ainsi que nous l'avons souligné plus haut, à souligner son manque de culture et à affirmer que, faute de savoirs technologiques et philosophiques, elle se retrouve à vivre dans l'immédiateté de la sensorialité, incapable de complexité intellectuelle. Ce chapitre se donne pour objet de montrer comment l'écrivain Calixthe Beyala reformule ce discours de l'Afrique puérile dans son roman. En effet, la qualification et la fonctionnalité du personnage principal révèlent à suffisance comment s'opère la construction de la puérité africaine dans FNFN. Il s'agit de montrer comment, d'une part, l'immédiateté et la niaiserie de l'héroïne africaine sont explicitement assertées dans des énoncés descriptifs et comment, d'autre part, les mêmes qualifications sont déductibles des actions et du cheminement de l'héroïne. L'immédiateté de l'héroïne de notre récit se traduit tout d'abord par le vol qui est un acte de prédation. Par opposition à la production qui est complexe, la prédation est un mode de vie primitif qui consiste à se nourrir de proies prélevées dans la nature. Irène Fofu ignore la production et préfère la prédation, le vol. Et elle ne s'en cache pas :

Je suis une voleuse, une kleptomane pour faire cultivé, mais là n'est pas le sens de ma démarche. J'aime voler, piquer, dérober, chaparder, détrousser, subtiliser... Quand je chaparde, mes nerfs produisent une électricité qui se propage dans tout mon corps ! Ca étincelle dans mon cerveau ! Mes yeux s'illuminent ! Des jets d'éclairs palpitants traversent mon cœur ! Il me vient des sécrétions. Je suis en transe orgasmique ! Je jouis. D'ailleurs en dehors du sexe je ne connais rien d'autre qui me procure autant de plaisir. (FNFN : 12)

L'auteur prête ces paroles à son personnage pour mettre en exergue sa sensualité, d'entrée de jeu. Deux mots clés s'opposent avec force dans cet énoncé descriptif : cultivé et corps. Le texte oppose culture et nature. La démarche de son héroïne n'a rien de culturel ; tout est dans le naturel, les sens, la sensualité, le sensoriel. Autrement dit, le vol ne poursuit pas d'objectif autre que la jouissance des sens. En donnant moult détails corporels sur les sensations qu'éprouve son héroïne au moment de l'acte, le texte entend souligner la sensualité du personnage. Dans cet extrait, après avoir évoqué le corps tout entier, les différentes parties du corps impliquées dans sa jouissance au moment du vol sont mentionnées tour à tour: les nerfs produisent un courant électrique ; le cerveau reçoit une étincelle ; les yeux s'illuminent ; le cœur est traversé par des jets d'éclair ; d'autres parties du corps, qui ne sont pas nommées mais qu'on s'imagine aisément, laissent s'écouler des sécrétions. Le peu de culture du personnage est confirmé par les appréciations de ses enseignants : « « Élève dissipée », disaient mes maîtres dans mes bulletins scolaires » (FNFN : 55). Corroborant les maîtres, la mère de l'intéressée souligne son inaptitude à la production : « Il n'y a rien à en tirer, avait constaté ma mère consternée » (FNFN : *ibid*). Irène confirme une fois de plus son manque de culture en affirmant ne rien comprendre aux humanités et encore moins aux sciences : « Les hommes, les événements, les choses glissent sur moi comme sur une structure compacte. Seules deux choses m'intéressent : voler et faire l'amour » (FNFN : *ibid*). L'héroïne du roman, Irène Fofu, une Nègresse de seize ans vivant dans un bidonville africain, est donc campée d'entrée de jeu pour incarner l'Afrique dans toute son immédiateté, sa puérité, sa sensorialité. Telle apparaît la qualification de l'héroïne à travers des énoncés descriptifs.

Observons à présent le personnage dans sa fonctionnalité. Confrontées à des difficultés, ses réactions font-elles preuve d'immédiateté ou de complexité, sont-elles réfléchies ou puériles ? Avant d'aborder les solutions, examinons d'abord le problème de l'héroïne. « Vaincre le cauchemar du réel » (FNFN : *ibid*), tel est le défi d'Irène Fofu. Le réel est fait de sida, de lèpre, de goitre, de mensonge, de jalousie, de haine (FNFN : 78). Il s'agit d'anéantir « tous les maux du continent noir – chômage, crises, guerres, misère – et auxquels, malgré leur savoir, les grands spécialistes de l'économie et de la science n'ont pu trouver de solutions » (FNFN : 78). En tant que femme, Irène rêve également d'apporter un démenti cinglant à sa mère qui pense que « toute féminité se résume à cette phrase : - Une femme, une vraie, doit savoir faire la cuisine » (FNFN : 158). Pour vaincre les maux dont souffre l'Afrique, l'héroïne propose une solution immédiate et toute simple, un projet érotique :

De mon lit, je me sens une véritable fougue dans mes veines ! je suis une déesse capable de faire ce qu'a fait Christ, mais en plus jouissif : guérir avec mon sexe ! Dorénavant, je serai la Nivaquine contre le paludisme ! l'aspirine contre les maux de tête ! les vaccins contre l'épilepsie ! les antiviraux contre le sida ! Dans la dépravation, je ferai disparaître la paresse ! la lèpre ! le goitre ! le mensonge ! la jalousie ! la haine ! je suis le remède contre la régression sociale des individus et des sociétés.

La démesure de mon destin me galvanise. Je m'engloutis dans mon imaginaire pour mettre au point la réalisation de mon projet érotique. J'y déploie des trésors de sophistication sexuelle pour anéantir, à moi seule, tous les maux dont souffre le continent noir - chômage, crises, guerres, misère – et auxquels, malgré leur savoir, les grands spécialistes de l'économie et de la science n'ont pu trouver de solutions. (FNFN : 77-78)

De cette manière, Irène semble adhérer à la croyance toute simple que ses hôtes du quartier négro-musulman, toutes catégories confondues, ont en partage et selon laquelle faire l'amour avec une folle aurait des vertus curatives. Il suffirait donc d'une paire de fesses pour juguler les maux d'un continent ! Mais il y a plus : les fesses peuvent agir

bien au-delà du continent, à l'échelle du monde et du cosmos. Irène croit à cette solution si simple et se montre disposée à présenter cette idée lumineuse à qui veut l'entendre :

Puis je baisse ma culotte, leur montre mes fesses.

- Ces fesses, dis-je, sont capables de renverser n'importe quel gouvernement de n'importe quelle République ! Elles me permettent de faire des trouées dans le ciel et de faire tomber la pluie si je le désire ! Elles sont capables de commander au soleil et aux astres ! C'est ça, une vraie femme, vous piger ? Elles délivrent le monde de grandes calamités ! (FNFN : 30)

Au modèle de la femme productrice que lui propose sa mère, elle oppose un modèle simple, celui de la femme prédatrice et sensuelle. En effet, sa mère lui proposait la production en lui disant qu' « une femme, une vraie, doit savoir faire la cuisine ». Mais elle a choisi le plus simple, jouir : « Elle ne savait pas, ma mère, que j'avais décidé d'inventer jusqu'au délire la danse des anges, afin de vivre aux abords de l'éternité » (FNFN : 13). Elle estime que sa mère aurait peut-être mieux fait de choisir la sensualité plutôt que la production :

J'entre dans une torpeur bienfaisante où l'image de ma mère chevauche mes expériences amoureuses. A-t-elle connu l'exaltation des sens avant que n'apparaissent ces ridicules autour de ses yeux ? A-t-elle expérimenté ces plaisirs de feu pour lesquels j'aurais pu accepter de mourir brûlée, mais heureuse ? A-t-elle connu ces sauts dans l'inappartenance ? J'aurais aimé lui poser ces questions offensantes pour les oreilles d'une mère. (FNFN : 57)

Si elle n'en a pas discuté avec sa mère, elle ne manque pas, en revanche, de faire des observations à Fatou qui apparaît plus productive que sensuelle : « Je prépare ses repas, repasse ses vêtements, nettoie ! » (FNFN : 127). A ceci, Irène martèle la solution de simplicité:

- J'aide les autres ! dis-je. Je les soulage de leur argent ! De leur sperme ! De leurs ovaires éclatés ! De toute leur vie foutue ! Mais regarde-moi ! Depuis ce matin j'ai

fait retrouver les chemins du bonheur à dix éclopés de cette ville ! Alors que toi... qui regardes par les trous des serrures pour ne pas participer à la vraie vie... Ousmane par-ci, Ousmane par-là...

L'as-tu déjà trompé ? Ma pauvre amie... la fidélité n'a de sens que l'on expérimente l'infidélité. (FNFN : 127)

La simplicité de l'héroïne ne réside pas seulement dans sa sensualité mais aussi dans la prise de décision. Elle se laisse aller et semble subir les événements. Elle a émigré au quartier négro-musulman sur simple invitation d'Ousmane et elle s'en va aussi simplement qu'elle y est arrivée. Ousmane a répudié Fatou. Le même jour Fatou est victime d'un accident de la route, renversée par une motocyclette. Cela suffit à la déterminer à partir :

Il n'y a pas de hasard. Les forces du destin s'opposent maintenant à cette vie. Souhaitent-elles me renvoyer à mes origines ? Je le sens, je le crois. Elles estiment que mon éducation sexuelle est terminée ... Je connais aujourd'hui les cent mille positions de la fornication. Cette route s'achève. (FNFN : 154)

A la vérité, le simplisme n'est pas l'apanage de la seule héroïne. L'univers autarcique du roman semble acquis aux solutions de simplicité et de brutalité immédiate. A titre d'exemple, l'on peut évoquer tous ceux qui suivent Irène Fofu pendant des semaines parce qu'ils la croient à même de les guérir par son sexe. Par dizaines, ils arrivent d'horizons divers : professeurs, chauffeurs, ministres du culte, soldats, ménagères, jeunes et vieux. De même, dans le quartier New Bell, une solution immédiate a été trouvée pour mettre fin au climat d'insécurité qui y règne : le lynchage. Ni plus ni moins ! Un ami du quartier a tenu à l'annoncer à Irène Fofu, en guise de mise en garde : « Fais gaffe, Irène.

Les citoyens ont décidé de mettre de l'ordre dans la cité. Ils tuent les voleurs parce qu'ils sont convaincus que les policiers sont leurs complices » (FNFN : 156). Le lynchage est une solution de simplicité, d'immédiateté qui consiste à se faire justice soi-même, sans trop réfléchir. Par cette attitude, les citoyens refusent de confier la charge de leur sécurité à une institution. La jeunesse africaine incarne donc la niaiserie de l'Afrique, le pays de l'enfance.

▪ Le pays de l'horreur

Une autre signification attachée à l'Afrique dans la configuration référentielle du discours impérial est l'horreur : « [c]elui qui veut connaître les manifestations épouvantables de la nature humaine peut les chercher en Afrique » (Hegel [1830] 2006: 251). L'Afrique serait donc le pays où l'être humain s'illustre par des sentiments et des actes d'une violence inqualifiable et d'une cruauté qui inspire la peur, l'horreur et l'effroi. En effet, le roman de Calixthe Beyala commence et s'achève dans l'horreur, comme pour corroborer ce discours. On passera sous silence des scènes contenues dans le corps du récit, comme la scène d'orgie rapportée par un personnage et au cours de laquelle les protagonistes se livrent à la luxure jusqu'à ce que mort s'en suive (FNFN : 87-92). Examinons les scènes d'ouverture et de fermeture du récit qui nous paraissent cardinales, au regard de l'organisation interne de l'histoire. On s'intéressera tour à tour aux trois étapes suivantes du schéma quinaire : l'état initial, la complication et l'état final.

D'entrée de jeu, l'héroïne, Irène Fofó est déclarée sexuellement active depuis l'âge de 15 ans. Elle « revendique une morale de l'excès, de la luxure et de la débauche » (FNFN : 20) et rêve d'une vie entièrement dissolue où elle s'enivrerait de sexe jusqu'au délire « afin de vivre, définitivement, aux abords de l'éternité. » (FNFN : 13). N'est-ce pas déjà suffisamment pitoyable, voire effroyable ? Il faut surtout voir à travers la corruption de cette jeune fille, la cruauté des adultes qui l'ont conduite dans cet état. Son cadre de vie tel que décrit au début du récit inspire également le dégoût et l'horreur : « Pour l'instant, je dois encore vivre dans ce quartier aux maisons éclopées où, chaque matin, les femmes mettent à sécher au soleil les matelas troués, décorés de taches de menstrues, de fornication et de pisse » (FNFN :13). Irène Fofó avoue d'ailleurs avoir choisi la luxure et le vol comme deux moyens d'échapper à cette réalité qu'elle assimile à un cauchemar : « Seules deux choses m'intéressent : voler et faire l'amour. Deux manières pleines de fantaisie et de risques pour vaincre le cauchemar du réel » (FNFN : 55). Mais au lieu de l'éloigner de ce cauchemar, le vol lui complique l'existence et l'enfonce davantage dans l'horreur, la mettant face à une réalité effroyable : « au fond du sac, recroquevillé tel un singe mort, se trouve le cadavre d'un bébé » (FNFN : 17).

Or, autant la scène est effroyable en elle-même, autant l'acte qui la conditionne en amont n'est pas moins cruel. Car ce sac a été dérobé entre les jambes d'une femme assise paisiblement sur quai d'une gare, en plein jour. Quelle idée de trainer le cadavre d'un bébé dans un sac, en pleine gare ! Le geste exige sans doute une bonne dose de courage, voire de cruauté, ce dont cette femme semble dotée et que les femmes africaines doivent probablement avoir en partage.

Le récit s'achève comme il a commencé : dans l'horreur et l'effroi. L'héroïne qui se donnait pour objectif de « vaincre le cauchemar du réel » est plutôt vaincue par cette triste réalité. Irène n'a plus droit de cité à New Bell pour cause de profanation de la dépouille d'un nourrisson. Elle est purement et simplement lynchée comme d'autres enfants qui ont connu la cruauté des habitants du quartier. Voici le témoignage du jeune Jean Claude :

Je ne souhaite pas qu'ils te tuent, mademoiselle Irène. Ils ont déjà assassiné quatre garçons du quartier. Tu connais Short, mademoiselle Irène ? Short le voleur. Ils l'ont battu à mort. Ils ont coupé son sexe, l'ont enfoui dans sa bouche avant de jeter son cadavre dans un ruisseau. Thomas est mort aussi. Ils ont entouré son cou d'un pneu, ils l'ont arrosé d'essence, puis ont fait craquer une allumette. Nana a été tué aussi, tu sais ? (FNFN : 181)

La cruauté est d'autant plus effroyable qu'elle est l'œuvre de voisins qui ont certainement vu grandir leurs jeunes victimes dans ce pitoyable bidonville. Irène, par exemple, reconnaît ses bourreaux, messieurs Doumbé et Souza qui s'avancent vers elle, torsés nus, armés de barres de fer, les lèvres serrées « comme celles de paysans lorsqu'ils arrachent les mauvaises herbes » :

Monsieur Doumbé me donne le premier. J'ai la gorge nouée, alors j'éclate d'un rire grotesque. Je ris encore lorsque monsieur Souza me frappe à son tour. Puis je ne sais plus... Je suis un amas de chair à claques, à fouets et à pieux. Les coups pleuvent sur mon corps. Ils brisent mes hanches comme des brindilles. Ils éclatent ma nuque... Ils redoublent leurs coups. J'ai mal, atrocement mal. Très vite le sang m'aveugle, exalte leur envie de frapper avec plus de violence. Et le sang, le sang rouge sur la terre les excite de plus belle. Mon visage est lacéré, mais en ai-je

encore ? Je me laisse tomber, me recroqueville sur moi-même pour laisser à la douleur le temps de me détruire. (FNFN : 187-188)

Cette scène horrible intervient à l'avant dernière page du roman. Le comble de l'horreur et de la barbarie est atteint lorsque les bourreaux trainent la victime agonisante derrière de vieux pneus : «Ils déchirent mes vêtements. Ils me violentent pour exorciser leur colère. Je perçois les mouvements de leurs sexes dans mes entrailles douloureuses. Je sens leurs souffles chauds. Ensuite ils me ramènent au bord de la route et m'abandonnent, nue, les jambes écartées » (FNFN : 188). Enfin, les auteurs de cet acte de barbarie portent d'authentiques noms africains : Doumbé et Souza. Pour tout dire, le roman de Calixthe Beyala est une accumulation d'énoncés descriptifs et narratifs marquant la qualification et la fonctionnalité du personnage africain et partant de l'Afrique présentée comme lubrique, primitive et épouvantable. Ce positionnement rappelle incontestablement le discours impérial dont il est manifestement la reformulation.

3. Vacance de civilisation *En attendant le vote des bêtes sauvages*

▪ Résumé de l'œuvre

L'intrigue du roman d'Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*⁵⁷, se construit explicitement sur le thème de l'Afrique. Koyaga est le président de la République du Golfe, pays indépendant d'Afrique. Lors d'une cérémonie purificatoire, il prend place dans un fauteuil au milieu de sept des chasseurs les plus prestigieux de son pays, assis en cercle. A sa droite se trouve Macléδιο, son ministre de l'orientation, qui ne l'a jamais quitté en trente ans d'un règne despotique. Face à ce collègue d'initiés, un griot nommé Bingo, aède de la confrérie des chasseurs, a la charge de déclamer le récit purificatoire du prince des chasseurs. Pour la circonstance et comme le veut la tradition, il est accompagné de son apprenti, Tiécoura, qui fait office de répondeur. Le barde va donc chanter la geste de Koyaga en six veillées au cours desquelles le récit de la vie du président sera relaté dans les moindres détails, sans omettre les zones d'ombre, les épisodes sanglants qui jalonnent une carrière normale de dictateur. Koyaga est né dans le pays des hommes nus. Chasseurs émérites devant l'Eternel, ils vivent dans la région montagneuse du Golfe. Alors que le pays est sous occupation française, le jeune Koyaga est repéré par les autorités coloniales, recruté puis envoyé comme tirailleur sénégalais en Indochine pour y livrer bataille au nom de la France.

De retour du Vietnam, il s'empare du pouvoir, à force de sorcellerie et d'assassinats. L'homme est doté de pouvoirs extraordinaires qu'il tient de la météorite de sa mère et du Coran de son marabout. Lorsqu'il accède à la magistrature suprême de son pays, son tout premier geste sera d'effectuer un voyage initiatique auprès des dictateurs africains. A son retour de ce premier voyage à l'étranger, il échappe miraculeusement à un attentat, le premier d'une longue série. En tout, Koyaga va échapper à une demi-douzaine d'attentats, de façon toujours miraculeuse. Il se trouve que sa mère, Nadjouma, et son marabout, Bokano, sont puissamment versés dans l'occultisme. C'est ainsi qu'ils reçoivent ces

⁵⁷ Désormais LVBS.

attentats en songe, bien avant leur mise en œuvre et prennent d'avance les dispositions mystiques nécessaires à la conjuration des mauvais sorts. Lors de la dernière conjuration, l'attentat a bel et bien lieu comme prévu et il est déjoué, comme d'habitude. Le président fait le mort, laissant à ses ennemis le temps de se découvrir, et lorsqu'il surgit de sa cachette après quelques jours, il se rend compte que ses protecteurs ont disparu. Il a perdu toute trace de Nadjouma, sa mère, et du marabout Bokano.

- **Intrigue et thématisation**

- *Situation initiale et complication*

Koyaga est fils unique d'un couple de champions. Tchao, son père, est un champion de lutte célébré et respecté par les siens. Sa mère, Nadjouma, est aussi championne de lutte dans sa catégorie. Koyaga naît et grandit dans une civilisation millénaire. Par leur nudité, ils ont su résister aux assauts des peuples envahisseurs bâtisseurs d'empires (Mandingues, Haoussas, Peuls, Mossis, Songhais, Berbères, Arabes) qui les ont méprisés, les jugeant trop sauvages pour être des coreligionnaires exploitables. Les choses se compliquent lorsqu'un groupe d'Européens s'intéresse à ce peuple. Un jour, apprenant que la France était à la recherche de combattants pour une guerre qui se passait outre atlantique, l'invincible champion de lutte, Tchao vint se présenter de son propre chef pour être recruté comme combattant. Dans la langue de ces chasseurs, bagarre, lutte et guerre ne sont qu'un seul et même mot. Dans son esprit, le jeune homme se portait volontaire pour prendre part à une vaste bagarre, une sorte de cohue :

Tchao sut la différence entre la guerre et la lutte quand, dans les tranchées, son régiment fut soumis à un brutal et assourdissant pilonnage de l'artillerie allemande. Durant trois lunes entières, les fracassants pilonnages se poursuivirent avec la même intensité. [...] Un matin, Tchao se fâcha et, en dépit des ordres du sergent, escalada, se précipita dans les tranchées d'en face, sur les Allemands, en tua cinq à la baïonnette; le sixième lui arriva dans le dos, l'assomma à coups de crosse, happa son corps à la baïonnette et le jeta sur le terre-plein. (LVBS : 13-14)

Guéri par les siens, Tchao retrouva la pleine santé mais sa participation à la guerre franco-allemande en 1917 eut de graves répercussions à la fois sur sa vie et celle de son peuple.

Car pour avoir décidé de s'habiller, Tchao fut considéré par les siens comme un traître, ayant violé la loi sacrée de la nudité qui leur avait épargné bien des tracas depuis des millénaires. Il fut voué par les mânes de ses ancêtres à une mort atroce. [...] Koyaga est à peine âgé de dix ans lorsqu'il assiste impuissant, à la mort de son père dans les geôles françaises (LVBS : 20).

○ *Dynamique*

La suite du parcours de notre héros s'articule en trois phases, sa formation d'écolier, sa vie de soldat au Vietnam et sa vie politique à la tête de l'Etat du Golfe. A "l'école des Blancs", c'était toujours lui qui injuriait, cassait, frappait, boxait et très tôt le lieutenant commandant l'école en eut marre et l'envoya à l'école des enfants de troupe de Saint Louis du Sénégal. Là-bas, deux camarades le provoquèrent et chacun d'eux « se releva avec un membre fracturé et le surveillant général qui avait tenté de s'interposer s'éloigna avec la mâchoire abîmée ». Le colonel commandant l'école estima que Koyaga était le prototype du bon guerrier qui perdait son temps sur les bancs. Il le fit aussitôt recruter comme tirailleur sénégalais (LVBS : 26). Le soldat Koyaga effectue un passage fort remarqué au sein de l'armée française en Indochine et en Algérie. Revenu dans son pays, il assassine le président de la république puis ses propres compagnons et s'installe au pouvoir puis dirige son pays tant bien que mal pendant trente ans, déjouant de nombreuses tentatives d'assassinat.

○ *Résolution et Situation finale*

Lorsqu'il resurgit de sa cachette quelques jours après la conjuration du dernier coup d'état, il réalise qu'il a perdu toute trace de Nadjouma, sa mère et du marabout Bokano, deux personnages puissamment versés dans l'occultisme. Il était prévu que le jour où il perdrait leurs traces, il ferait dire son donsomana, la geste purificatoire de maître chasseur, par un griot de chasseurs, un sora, accompagné d'un apprenti, un cordoua, dans le strict respect de la tradition. La cérémonie purificatoire est donc engagée par un griot de chasseurs, un sora, opérant en présence de l'intéressé entouré d'un collègue d'initiés convoqué pour la circonstance. La cérémonie se déroule en six jours au cours desquels la vie du héros est relatée dans le détail.

Lorsqu'ils auront tout dit, que vous aurez tout avoué, tout reconnu, qu'il n'existera plus aucune ombre dans votre parcours, la météorite et le Coran vous révéleront eux-mêmes où ils sont cachés. Vous n'aurez qu'à les récupérer.[...] Vous briguerez un nouveau mandat avec la certitude de triompher, d'être réélu. Car vous le savez, vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront. (LVBS : 358)

A la sixième veillée, le récit est terminé et l'on attend que se produise le miracle. C'est alors que le cordoua accompagnateur se déchaîne, entame une danse et chante: "Quand le mil est pilé les pileuses posent les pilons et vident les mortiers. Elles commencent et recommencent tant qu'il reste des grains avec du son. Tant que Koyaga n'aura pas récupéré le Coran et la météorite, commençons et recommençons nous aussi le donsomana purificateur, notre donsomana" (LVBS : 358). Au total, le récit reste muet sur le sort définitif de notre héros, le fils de champion, maître chasseur du pays des hommes (jadis) nus, qui a triomphé de tous ses ennemis et a survécu à toutes les guerres, de l'Indochine aux batailles fratricides des indépendances en passant par la guerre d'Algérie. A la fin du récit, le suspens demeure: le héros survivra-t-il aux derniers ennemis en date que sont la démocratie et la finance internationale?

▪ **Un héros primitif, proche de l'état de nature**

Examinons à présent l'immédiateté des personnages africains de ce roman, leur appréhension simpliste ou primitive du rapport à autrui et à l'Etat. Nous nous intéresserons d'abord au personnage principal. Koyaga est formellement décrit comme primitif. Au moment du partage des postes de responsabilité, après le coup d'état, le récit dit de lui qu' « [i]l parlait peu, parlait mal, bégayait. Il était mauvais orateur. Ses joues étaient labourées par des scarifications rituelles et tribales. Présenter des scarifications dans l'Afrique moderne attire les regards, suscite un complexe. Il était un gros complexé. Il lisait péniblement, écrivait difficilement; il restait un gros primaire » (LVBS : 96). Dans sa déclaration à la presse son immédiateté et sa rudesse scandalisent Maclédio, le journaliste de service, qui estime que "dans une proclamation, un pronunciamiento, le style est l'essentiel" (LVBS : 114). Maclédio entreprend donc de rayer purement et

simplement des trivialités telles que « Pendant que nous nous occupions de la famine et du peuple, eux, ils s'en mettaient plein les poches » (LVBS : 114). En effet, sa formation bâclée fait de Koyaga une brute. Et le chanteur le dit clairement lorsqu'il le compare à un fauve. « Les fauves ne se domestiquent jamais », dit-il, racontant comment Koyaga avait fui les bancs de l'école : « il se trouva mieux que Koyaga dans la lecture et le calcul, il se trouva des égaux à Koyaga dans le parcours du combattant et le tir, mais personne ne surpassa Koyaga dans la bagarre et l'indiscipline » (LVBS : 22-25).

Après avoir proprement molesté des camarades et fracturé la mâchoire à un enseignant qui avait eu la malheureuse idée de s'interposer dans la bagarre, Koyaga quitta prématurément les bancs de l'école, les encadreurs ayant clairement compris qu'il "perdait son temps sur les bancs" (LVBS : 26). Comme primitif, il faut bien reconnaître que Koyaga avait de qui tenir. Il était issu du peuple des hommes nus qui, pour se défendre des envahisseurs, n'avait trouvé d'autre stratégie que de se mettre en tenue d'Adam, déambulant avec pour seuls vêtements, "l'étui pénien, le chapeau, l'arc et le fourreau" (LVBS : 27). Le sergent Koyaga est également primesautier ; il se maîtrise mal. Le directeur de cabinet le fait attendre dans son bureau pendant près de cinq heures de temps. Il finit par lui bondir dessus et l'étrangle, sans autre forme de procès (LVBS : 75).

Par ailleurs, Koyaga est un être attachant, c'est l'homme du corps à corps qui ignore la distance. Il montre un attachement puéril à une prostituée mise à la disposition du camp militaire. Lors d'une attaque subite du camp, il défend bravement sa section et sauve deux prostituées, un acte dont la candeur ne manque pas d'amuser les officiers français. En effet, « [l]es officiers de la coloniale prétendaient qu'un tirailleur gavé de riz n'était qu'à moitié utilisable tant qu'il n'avait pas fait la virée au bordel » (LVBS : 34). Forts de cette conviction, les autorités militaires constituèrent des bordels dirigés par des prostituées marocaines recrutées dans l'armée comme cheftaines, qui avaient sous leurs ordres des prisonnières vietnamiennes. Le poste militaire PK 204 avait son bordel militaire de campagne, en abrégé BMC, dirigé par deux cheftaines marocaines dont la rondelette Fatima qui plut beaucoup à Koyaga. Elle lui réservait le reste de la nuit après avoir satisfait une trentaine de tirailleurs dans le cadre de sa corvée quotidienne. Koyaga ne sut

pas garder ses distances vis-à-vis de femmes que l'armée mit à leur disposition comme objets sexuels sur le champ de bataille:

Le caporal Koyaga, le héros chasseur, surprit tout le monde en surgissant de la jungle huit semaines après la destruction du poste, en tête de sa section, à un cinquantaine de kilomètres de Cao Bang. La section rentra avec son équipement, ses armes, mais aussi deux pensionnaires du bordel militaire (la cheftaine et son adjointe). Traîner deux dondons de pouffiasses marocaines dans la jungle fut un exploit qui d'abord fit rire dans les mess. Mais quand on sut que le caporal avait accompli la prouesse avec une balle dans l'omoplate, des "merde" d'admiration et d'étonnement succédèrent aux sourires narquois (LVBS : 36-37).

L'institution de palabres publiques matinales à la Présidence est également la manifestation du simplisme du Président Koyaga. L'Etat est en soi un concept réducteur d'immédiateté en ceci qu'il permet, à travers ses appareils, le contrôle et la gestion à distance des multitudes. Ainsi un chef d'Etat peut-il contrôler des masses d'individus et des réseaux d'institutions de manière indirecte à travers un appareillage bureaucratique qui le représente et assume au niveau local la médiation de sa pensée et de son action. Il est donc puéril de se croire capable de rendre justice individuellement à tout un peuple, sans l'entremise d'appareils médiateurs. La méthode des audiences semble donc infantile et le contenu des dites audiences l'est tout autant. Car de quoi parlait-on au cours de ces palabres? « Il y a de tout dans ce dont un Nègre sous-développé peut se plaindre. Les abus les plus criards, les vols de poulets, de femmes, les lancements de mauvais sorts » (LVBS : 266-267). Un président qui s'occupe de faits divers apparaît donc comme un grand enfant et l'on comprend tout le mal qu'il aura à démêler les écheveaux de la finance internationale dans un contexte post guerre froide.

Rien détonnant à ce que son pays se retrouve en cessation de paiement (LVBS : 322-340). Koyaga fait donc preuve de simplisme à la tête d'un Etat appelé à faire face à un monde plutôt complexe. Un de ses homologues, l'homme au totem léopard, avait trouvé une solution originale et toute simple, un tant soit peu puérite, pour prévenir les coups d'état dans son pays et s'éterniser au pouvoir. Le dictateur réduisait son pays à l'asphyxie avant de voyager :

Il ne quittait jamais son pays sans tout le trésor du pays et toutes les personnalités de sa République. C'est une ruse qui s'est révélée efficace et a fait échouer déjà trois complots. Des comploteurs par trois fois ont voulu profiter du déplacement du Dinosaur kleptomane (un des surnoms du dictateur au totem léopard) pour tenter leur chance. La perspective de se trouver en cas de réussite devant des caisses totalement vides, par trois fois les avait découragés. Ce fut une leçon pour vous Koyaga, une leçon que vous avez méditée tout un après-midi. (LVBS : 212)

La dictature comme forme de gouvernement apparaît également comme une autre manifestation du simplisme africain. En effet, l'Afrique est explicitement présentée dans ce récit épique comme le pays des dictatures, et ses dirigeants comme autocrates barbares et primaires, inaptes à la complexité démocratique. Il est clairement recommandé à Koyaga de s'initier à la "science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie": « Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'Etat sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie » (LVBS : 171). Koyaga devra donc aller à bonne école auprès de huit « tyrans de la vaste Afrique, terre aussi riche en violeurs de droits de l'homme qu'en hyènes » (LVBS : 259).

« Chaque autocrate de la vaste Afrique » que va visiter le nouvel arrivant possède un totem animal (LVBS : 287). « Le dictateur au totem chacal était aussi moyenâgeux, barbare, cruel, menteur et criminel que tous les autres pères de la nation africains de la guerre froide » (LVBS : 241). Le dictateur au totem chacal est filou comme un chacal. Outre le « potentat au totem chacal du désert » (LVBS : 241), il y a celui au totem panthère, qui est féroce comme la panthère; le charognard, dictateur de la forêt centrale de l'Afrique est aussi glouton qu'un charognard; son homologue, le dictateur au totem hyène, est sot et criminel comme l'hyène. Il y a également le léopard qui est sanguinaire; le chef au totem serpent boa et le dictateur au totem lion, « le roi des dictateurs du continent » (LVBS : 171-173); sans oublier le caïman, la plus ancienne des bêtes terrestres. L'homme au totem caïman est le « dictateur de la République des Ébènes » (LVBS : 77), le vieux dictateur roussi (LVBS : 180) chez qui Koyaga apprend les règles élémentaires de la dictature dont la première est de savoir confondre les caisses de l'Etat avec ses fonds personnels :

La première méchante bête qui menace au sommet de l'Etat et en tête d'un parti unique s'appelle la fâcheuse inclination en début de carrière à séparer la caisse de l'Etat de sa caisse personnelle. Les besoins personnels d'un chef d'Etat et président de parti unique servent toujours son pays et se confondent directement ou indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. Il doit paraître l'homme le plus fortuné de son pays. (LVBS : 181)

Au total, les hommes d'Etat, dans LVBS, sont d'un simplisme qui les rapproche de l'état de nature, d'où certainement les noms d'animaux qui leurs sont attribués dans cette « Afrique des mille dictatures » (LVBS : 162) :

Pays	Désignations
République du Nord méditerranéen:	Homme-Chacal
République du Golfe de Guinée:	Homme-Panthère
République de la Forêt centrale d'Afrique:	Homme-Charognard
République aux Deux Fleuves:	Homme-Hyène
République du Grand Fleuve:	Homme-Léopard
République des Ébènes:	Homme- Caïman
République du Golfe:	Homme-Emasculateur

La séquence du partage des postes de responsabilités, après le coup d'État, souligne le rôle prépondérant de la France dans la marche des Etats africains et donc l'enfance de ces derniers, qui appelle la tutelle d'un Etat plus mature. La France avait eu du mal à contrôler le premier président du pays, mais sa succession apparaît entièrement sous contrôle. A titre d'exemple, lorsque Koyaga sollicite le ministère de la défense, le narrateur souligne que « [l]a France de De Gaulle, de la guerre froide et de l'Union française, les autres conjurés, les chefs des Etats voisins convinrent de le lui attribuer. Dans le partage, Koyaga eut le ministère de la Défense. Et la vice-présidence du comité de salut public » (LVBS : 96). Il est également précisé que « [l]es autres pères de la nation avaient été fabriqués par le général De Gaulle » (LVBS : 76), à l'exception du président Fricassa Santos qui était un père de la nation et de l'indépendance. « La France,

au nom de la guerre froide et du principe de respect de sa zone d'influence ne voulut pas de Ledjo comme président de la République" (LVBS : 97).

Pour le cas de Tima, troisième prétendant au poste de président, la réponse fut également négative, car Tima « vilipendait le dictateur au pouvoir dans son pays et dénonçait la politique néocolonialiste de l'Union française, du général de Gaulle et de l'Occident de la liberté. [...] Ils tolérèrent que Tima soit le président de l'Assemblée nationale provisoire » (LVBS : 99). La France alla chercher le métis J-L. Crunet pour en faire le chef de l'Etat malgré les récriminations des chefs des Etats voisins qui obtinrent néanmoins une amputation considérable de ses pouvoirs (LVBS : 103).

▪ **La luxure de l'Afrique dans LVBS**

La luxure n'est pas l'apanage du seul héros. Tous les personnages, y compris l'homme de Dieu, Bokano, sont peu ou prou logés à la même enseigne. Avant d'examiner le cas du héros et de ses compères, on s'intéressera rapidement au marabout, en raison de la spiritualité de sa fonction.

○ *La discrétion de Bokano*

En effet, en sa qualité de prêtre, Bokano est un personnage dont la spiritualité est censée le hisser au-dessus des préoccupations charnelles du commun des mortels. Mais le récit rend de lui un tout autre témoignage :

Bokano n'est plus l'ascète qu'il était en arrivant à Ramaka. Depuis que son protégé a le pouvoir suprême, il a beaucoup changé. Il y a dans sa vie plus de luxure que d'ascétisme. [...] Il est [...] propriétaire d'une centaine de concessions et villas dans la capitale, des appartements à Paris, New York et Bruxelles. Et aussi des maîtresses dans toutes ces villes.

Les relations du marabout avec la mère de Koyaga sont très ambiguës. Il rend des visites à la vieille quotidiennement vers 10 heures du matin quand ils sont dans la même ville. Il entre dans la chambre privée; la maman ferme sa porte. Ils restent seuls tous les deux dans une chambre à la porte close parfois plus d'une heure. Que peuvent-ils faire ou se dire une heure durant? (LVBS : 280).

La question n'est pas sans intérêt si l'on se rappelle que, des dizaines d'années auparavant, le même marabout faillit perdre son latin lorsqu'on lui amena cette femme, malade. A la vue de la jeune femme, l'exorciste "s'embrouilla dans les sourates, toussa et se reprit plusieurs fois pour dénombrer les *Allakoubarou* et aligner les bonnes incantations" (LVBS : 56-57), tellement « la maman de Koyaga était belle. Une très belle femme! Elle avait préservé la corpulence de jeune fille : ses seins pointaient comme les mangues crues des premiers jours d'avril; ses muscles saillaient durs et ses fesses avaient la rondeur et la consistance d'une marmite de fonte. Le pagne était négligemment noué » (LVBS : 56). Si l'homme de prière est rattrapé par la chair, qu'advient-il donc des autres?

○ *Les trois couches de Son Excellence*

Qu'en est-il de la sensualité du président Koyaga, précisément de son commerce avec les femmes? A en croire le narrateur, "il en fréquente beaucoup, en consomme énormément", d'autant qu'il est d'une race du peuple paléo chez qui mariage et compagnonnage n'impliquent pas fidélité :

Koyaga donc aime, pratique, use les femmes à la manière paléo. Des toquades, des passades, généralement pas plus [...]. Il recrute ses amantes parmi les jeunes filles des groupes de choc. Les groupes de choc sont ces brigades de jeunes filles qui l'accueillent, chantent et dansent ses louanges, sa geste. Elles sont partout où il va ou réside. (LVBS : 282)

Toutes savent que les anciennes maîtresses du Président Koyaga peuvent non seulement se marier avec des tiers mais, en plus, obtenir des crédits bancaires et des facilités en matière d'affaires. Plus choyées sont celles qui ont fait des enfants avec le Président qui est déjà père d'une centaine d'enfants dont soixante-six sont âgés de moins de douze ans. Qu'ils soient légitimes ou naturels, tous les enfants de Koyaga sont sur le même pied d'égalité, traités avec les mêmes égards. Dans ces conditions, il est aisé de comprendre que le Président Koyaga soit l'homme de la République du Golfe le plus sollicité par la gent féminine et qu'il « change de chambre, de lit, de maîtresse trois fois par nuit » (LVBS : 353).

○ *Autres performances*

L'adjudant Ledjo, chef de la mutinerie qui aboutit au renversement du Président Fricassa Santos, se confère tout de suite grade de colonel, brûlant du coup sept grades. Ancien séminariste, « il avait accompli de solides études théologiques, philosophiques, littéraires » mais il ne peut être ordonné prêtre à cause d'une affaire d'adultère. « On l'avait surpris, la veille de son ordination, avec une femme mariée dans le chœur de l'église où devait se dérouler la cérémonie » (LVBS : 96). Alors que la hiérarchie catholique est prête à lui pardonner cet incident, le mari de la femme, chef du village et habile chasseur, monte au presbytère avec des flèches empoisonnées et Ledjo n'a la vie sauve qu'en traversant la frontière, déguisé en femme.

Destiné à la prêtrise, il devient soldat, du fait de sa lubricité. Jean-Louis Crunet, le troisième homme du groupe des quatre, appelé à diriger le pays après le coup d'état, a lui aussi des penchants lubriques. Lui aussi a vu le cours de sa vie changer du fait de sa luxure. Il est métis et sa famille africaine dans laquelle il voit le jour le baptise du nom de Dahonton N'konglobéri. Sa grand-mère de France découvre dans les carnets de son fils, mort de fièvre jaune, que ce dernier avait fait un enfant en Afrique. Elle le fait chercher, le fait venir en France, le lave, le soigne et lui ôte ce nom nègre imprononçable. Crunet fait donc de bonnes études à l'Ecole polytechnique et l'Ecole des ponts et chaussées :

Il se comporta socialement et moralement comme un Crunet jusqu'à quarante ans. Au-delà de la quarantaine, ce furent les séquelles de ses ascendances nègres qui surgirent et eurent le dessus. L'appel du sang est assurément irrésistible, on ne fait jamais d'une hyène un mouton. A la surprise de tous les Crunet, Jean-Louis commença à s'adonner aux jeux, à tromper sa femme qu'il aimait pourtant. Celle-ci obtint la séparation. Pour noyer son dépit amoureux, il fréquenta Pigalle où il s'enticha d'une Nègresse aussi sensuelle, aguicheuse et sex-appeal que Joséphine Baker. (LVBS : 100-102)

Le narrateur affirme que la luxure est dans le sang de l'Africain. Le récit abonde donc d'exemples qui étayent son propos. D'abord l'homme-léopard dans son bateau. Les femmes « hurlaient sans cesse les mêmes dithyrambes de l'homme-léopard pour l'encourager dans ses actions. Elles se livraient à la danse du ventre et des fesses. En

permanence des gestes érotiques pour l'exciter. Un vrai chef africain de l'authenticité a en permanence le courage du lion et la sexualité du taureau » (LVBS : 226). L'homme au totem hyène, l'empereur ne se fait pas prier pour danser. Des milliers de jeunes filles sont venues l'accueillir à l'aéroport. Une des danseuses lui paraît vraiment impudique et il se rapproche d'elle :

Il fait deux fois le tour du cercle de danse, seul, tout seul. Le troisième tour, il l'effectue en suivant comme un bouc une jeune danseuse. Elle est assurément lubrique. Cinq petits pas, puis elle s'arrête, se livre à une salacité, une salacité à faire bander. Elle invite l'empereur. L'homme au totem hyène l'imité. En direct devant toutes les télévisions du monde il démontre. Il étale son art. Il en a à revendre. (LVBS : 223)

Essoufflé et transpirant à grosses gouttes, le chef d'Etat, s'arrête de danser, prend la jeune fille vicieuse par la main et la tire jusqu'au salon d'honneur. Cette fille est probablement de l'ethnie Zendé, une ethnie de nord-est du Pays aux Fleuves que dirige l'Empereur. Les Zendé considèrent l'amour à la fois comme un grand art et comme un sport. Les femmes zendé ont coutume de manipuler l'homme dans le lit, de balancer dans tous les sens jusqu'à épuisement, jusqu'à l'anérection et jusqu'à ce que l'homme reconnaisse sa défaite et demande pardon à haute voix. Alors la fille zendé l'abandonne vidé, esquiné et va de case en case vanter son exploit, « le caleçon à la main » (LVBS : 202). Lorsque Koyaga rendit visite à l'Empereur, celui fit mettre dans sa résidence pas moins de huit jeunes filles d'ethnie Zendé. Une compétition pour « la sélection des expertes en amour » avait été ouverte qui dura trois semaines. Les huit lauréates atterrirent dans le salon de Koyaga. A son arrivée, elles « sautèrent des fauteuils, se mirent à danser, à se livrer à des trémoussements obscènes en frappant des mains et en serinant des chansons éhontées ». Epuisé par un festin qui avait duré une nuit entière, il se contenta de la première fille qu'il saisit au passage par la main et l'amena dans la chambre à coucher.

On ne saurait passer sous silence une des tribus visitées par le ministre de l'orientation Macléديو: les Bamiléké. Le chef Founding avait deux cent douze femmes et plus de soixante mille sujets dont trente-six mille quatre-vingt-deux de sexe féminin sur lesquels il avait son droit de cuissage. Le chef restait en permanence rompu. Comme beaucoup de

ses serviteurs, Macléδιο eut la bonté de l'aider et de suppléer le chef dans ses obligations nocturnes. Il s'y adonna tant et si bien que sept mois suffirent à Hélène pour accoucher d'un garçon qui crachait le nez de Macléδιο. Le chef en félicita Macléδιο, pour ce deux cent trente et unième héritier qu'un curé vint baptiser du beau nom d'Augustin (LVBS : 127-128). En somme, la luxure n'est pas l'apanage du seul héros ou de son pays. D'autres personnages et d'autres pays africains connaissent le même vice qui est, au demeurant encré dans les mœurs tribales de l'Afrique.

- **Le pays de l'horreur**

- *Violence domestique*

L'univers de ce récit est fait de violence et d'horreurs, tant au niveau domestique que dans la sphère publique. Les exemples abondent et l'on n'en recensera qu'une poignée, par pudeur. Commençons par la conception du héros qui se fait dans la violence, au cours d'un viol, le jour du rapt de sa mère (LVBS : 41). Dans ce village, la manière la plus noble de se marier était de prendre possession de la fille au moyen du rapt. On tendait une embuscade à la fille tant désirée. A son passage, on surgissait, la soulevait et l'emportait hissée sur les épaules. Une fois maîtrisée et ses éventuels accompagnateurs dominés, on la violait. Cela s'appelait le rapt-mariage. « Quand la fille est vierge, le rapt-mariage se consomme par le viol » (LVBS : 40). Chez les dictateurs africains de ce roman, la violence commence dans la sphère domestique, dans leur propre famille. Le dictateur au totem caïman a construit dans l'enceinte de son palais, une prison pour ses amis et les membres de sa famille, la prison Saoulas. Il y torture tranquillement ceux qui le trahissent (LVBS : 187-190). Pour ce qui est du dictateur au totem léopard, il devient souvent féroce comme son totem. C'est ainsi qu'un soir il se met à frapper des poings et de sa canne sa femme Annette, pour un rien, au point de lui fracturer un bras. « De grâce, j'attends un bébé », gémit la pauvre femme. Mais son président de mari lui promet de l'en débarrasser et d'un coup de soulier lui fait expulser le fœtus. Elle s'écroule et le dictateur se tient la tête et pleure: « Suis un con, un vrai. Un salaud, un criminel, un vrai ». Il affrète un avion pour la Suisse et ordonne l'évacuation de son épouse dans la clinique la plus chère du monde. Mais les meilleurs médecins d'Europe n'y peuvent rien. Annette a rendu l'âme et le président lui organise des obsèques grandioses (LVBS : 234-235).

○ *Violence publique*

Des tueries en masses sont organisées. Le feu est mis à la maison du parti où des milliers de jeunes manifestants ont trouvé refuge. Morts et blessés se comptent par centaines (LVBS : 336). L'acte de violence politique le plus cruel nous semble être l'émascation, pratique rituelle chez Koyaga. Ses croyances magiques lui commandent d'arracher les parties génitales de ses adversaires. Les corps de Fricassa Santos et bien d'autres subiront cette affreuse mutilation. C'est sur un mari, un homme affreusement mutilé, que l'épouse du président s'est penchée, a prié et pleuré. L'élégant gentleman, « le *yowo* était dans le sable sans vie et en pièces » (LVBS : 94-95). Cette pratique est renouvelée à maintes reprises dans le récit. Tous les adversaires de Koyaga sont tués puis émasculés systématiquement. Les incirconcis, comme le général Ledjo, président du comité insurrectionnel, et Tima (112), le président de l'Assemblée, sont émasculés vifs. Ces deux-là avaient fomenté un complot visant à éliminer les deux autres membres du club des quatre dirigeants de la République :

Malgré les cris du nouveau général, le maître chasseur l'émascula - un incirconcis doit être émasculé vif, ajoute le répondeur. Les tirailleurs, à trois, écartèrent les mâchoires du président du comité. Vous Koyaga, l'ancien combattant, vous avez enfoncé le pénis et les bourses ensanglantées dans la gorge béante et vous êtes reparti. (LVBS : 109)

Tima, le président de l'Assemblée connaîtra le même sort. Lui, l'acolyte du général Ledjo, était le seul de la bande des quatre à ne pas prendre part à la conférence. Il avait prétexté une maladie. A la vérité, il était au courant de ce qui se tramait. Koyaga surgit de nulle part flanqué de six soldats qui maîtrisent tout de suite le président Tima. Le pauvre tremble de tous ses membres et crie au secours. Imperturbablement, Koyaga poursuit sa besogne. Il fait déshabiller le président de l'Assemblée nationale et procède lui-même, de ses propres mains, à l'ablation de ses organes génitaux à vif. L'homme hurle encore de douleur que déjà, dans sa bouche « tenue ouverte par les bras de fer de deux tirailleurs hilares », Koyaga introduit le pénis et les bourses ensanglantées, puis il tourne le dos, l'abandonnant à son triste sort. L'on sait par ailleurs que, lors du dernier attentat, "on

ramassa dans les fossés, pendant ces deux jours d'incertitude et de confusion, de nombreux morts affreusement émasculés" (LVBS : 353).

En fait, des centaines d'autres corps ont connu le même sort en trente ans de dictature, chaque fois qu'un attentat a été réprimé. Cet acte de barbarie que Koyaga répète inlassablement est un geste rituel chez les maîtres chasseurs de son pays qu'il a eu à exécuter à maintes reprises dans la forêt de son village, quand il terrassa la panthère mangeuse d'hommes, le buffle dévastateur, l'éléphant solitaire et le saurien millénaire, le caïman sacré et homicide de Gbéglérini (LVBS : 66-70). « En plantant la fin de la bête (sa queue) dans son commencement (sa gueule), tous les *nyamas* étaient condamnés à rester, à continuer de tourner en circuit fermé dans les restes de la bête, explique Maclélio » (LVBS : 66). En conclusion, le personnage africain dans LVBS est simpliste et ne comprend rien aux subtilités de l'appareil d'Etat. Barbare et lubrique, il est aussi sans retenue dans la satisfaction de ses pulsions sexuelles et agressives. Ainsi l'Afrique apparaît-elle dans ce roman, comme le pays de l'enfance, en mal de civilisation.

4. Le pays de l'enfance dans *Allah n'est pas obligé*⁵⁸

- **Bref aperçu de l'oeuvre**

Ce roman est le récit des tribulations d'un jeune Africain dans un pays déchiré par la guerre. L'histoire est clairement décrite comme ayant lieu en Afrique, dans des pays connus, et met en scène des personnages explicitement présentés comme africains. A dix (ou douze) ans, Birahima, le narrateur, a déjà pris sa retraite de guerrier. Ainsi commence le récit d'une vie d'enfant soldat :

Je décide le titre définitif et complet de mon blablabla est *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*. Voilà. Je commence à conter mes salades.

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. ... Suis dix ou douze ans (il y a deux ans grand-mère disait huit et maman dix)... J'ai tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale (ALLO : 9-12).

Rien pourtant ne prédisposait cet enfant à la violence qui va rythmer le récit de deux années passées à guerroyer dans les forêts d'Afrique occidentale: « Avant d'être enfant de la rue, j'étais à l'école. Avant ça, j'étais un bilakoro au village de Togobala. (Bilakoro signifie, d'après l'Inventaire des particularités lexicales, garçon non circoncis.) Je courais dans les rigoles, j'allais aux champs, je chassais les souris et les oiseaux dans la brousse. Un vrai enfant nègre noir africain broussard» (ALLO : 13). A la mort de sa mère dans un village de Côte d'Ivoire, le conseil de famille décide de l'envoyer au Liberia à la charge de sa tante Mahan, en mariage dans ce pays voisin. Mais le Liberia sombre dans la guerre civile et Birahima, chemin faisant, se retrouve enrôlé dans divers groupes armés. Sa tante a pris la fuite, laissant derrière elle un mari assassiné par une bande armée qui a dévasté le village. Avec Yacouba, un ami féticheur, il se lance à la recherche de la tante qui, selon des renseignements recueillis sur place, se serait dirigé vers la Sierra Leone. Il l'y

⁵⁸ Ci-après ALLO

retrouvera après moult péripéties, mais morte de maladie dans un camp de réfugiés et enterrée dans une fosse commune (ALLO : 228). Il ne verra d'elle que «le pagne et la camisole déchirés en loques» (ALLO : 229) et héritera de quatre dictionnaires laissés par un autre réfugié enterré dans la même fosse. Ce roman est ponctué de définitions et d'explications issues de ces dictionnaires que le narrateur consulte et cite à longueur de texte.

▪ **Intrigue et thématization de l'Afrique**

«Un vrai enfant nègre noir africain broussard » (ALLO : 13). Ainsi se présente donc Birahima, dans son état initial, en pays Malinké. Son père mort, sa mère se remarie avec un Bambara; les Malinké nomment ainsi ceux des leurs qui ont pris le parti de ne point s'islamiser et de mener leur vie selon l'orthodoxie de la culture Malinké ancestrale, c'est-à-dire, pour un homme, pratiquer la chasse et la sorcellerie. Ce Bambara nommé Balla est donc le véritable père de Birahima ; c'est pourquoi l'enfant ne va ni à « l'école française » ni à « l'école coranique » du village (ALLO : 36). Mais quand il ne vagabonde pas dans la rue, il vit dans la brousse, à la chasse avec Balla qui, « au lieu des paroles d'Allah du Coran », lui apprend « la chasse, le fétiche et la sorcellerie » (ALLO : 36). Birahima avoue aimer cette vie: « C'est le guérisseur Balla que j'ai toujours fréquenté et aimé. Heureusement le féticheur Balla connaît trop de choses» (ALLO : 29). Mais la grand-mère de Birahima n'est pas de cet avis (ALLO : 36). Dans la société Malinké contemporaine, il n'y a aucun prestige à être un Bambara. Elle souhaite donc que son petit fils s'inscrive dans la modernité, « un vrai Malinké qui fait ses cinq prières par jour » et est instruit à l'école française. Aussi forme-t-elle le projet de l'éloigner de la mauvaise compagnie de Balla et de l'envoyer faire des études auprès de sa tante Mahan au Liberia voisin.

○ *Complication: l'irruption de l'ex mari*

Un incident vient perturber la réalisation de ce projet: le retour inopiné du premier mari de la tante, un certain Morifing, homme violent, qu'elle avait quitté et qui s'était juré de les abattre comme des lapins, elle et son nouveau mari (ALLO : 35). Effrayés, les deux amants avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans un pays voisin, le Liberia. Pour venir aux funérailles de sa sœur, tante Mahan avait dû s'entourer de précautions. Elle s'était

rassurée que son ex-mari était bel et bien absent du village. Tout s'est bien passé jusqu'au soir où l'on entendit des coups de feu et des grands cris en provenance de la concession de son ancien mari. « Tout le village a crié et a dit que le chasseur était revenu. Ma tante a eu tellement peur que, sans perdre de temps, elle a disparu dans la nuit dans la brousse sans moi » (ALLO : 38). Du coup, les choses se compliquent pour Birahima. Il faut désormais lui trouver un autre accompagnateur. Le premier à se proposer comme tel est un fugitif qui va d'ailleurs modifier considérablement le projet de Birahima. Yacouba, alias Tiécoura, vient de la ville d'Abidjan, la capitale ivoirienne où il a eu des démêlés avec la police. L'homme est parti de ce village tout jeune, il y a quelques années, juste après sa circoncision et son initiation. En lui proposant sa compagnie, Yacouba propose également à Birahima une carrière d'enfant soldat qui n'entre pas du tout dans le projet initial de la grand-mère et du conseil de famille :

Avec les kalachnikov, les enfants soldats avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4 x 4. J'ai crié Walahé! Walahé! Je voulais partir au Liberia. Vite et vite. Je voulais devenir un enfant soldat, un smallsoldier. Je n'avais que le mot smallsoldier à la bouche. (ALLO : 45)

Cette nouvelle option va compliquer davantage le parcours du héros dans la jungle africaine où l'homme est un loup pour l'homme⁵⁹.

○ *Dynamique: un chapelet d'horreurs*

De faction en faction, d'un groupe armé à un autre, l'aventure de Birahima va le mener du Liberia jusqu'en Sierra Leone et lui fera découvrir les horreurs de la guerre. Il fait ses premières armes dans le village de Zorzor qui comprenait trois quartiers: le quartier d'en haut réservé à l'administration, le quartier des paillotes des natives et le quartier des réfugiés (ALLO : 73). Suite à l'assassinat du commandant Papa le bon, le camp se disloque. Birahima et Yacouba se retrouvent du côté de l'ULIMO (United

⁵⁹*Homo homini lupus*, selon la formule latine.

LiberianMovement), une faction appartenant à l'ancien président du Liberia, un certain Samuel Doe. Les deux compagnons sont ensuite engagés dans une unité placée sous les ordres de la soeur jumelle du président Samuel Doe, le Général OnikaBacklayDoe, dont la base est située à Saniquellie. Après la déroute de leur armée, ils se retrouvent chez Prince Johnson, un autre chef de guerre, basé au port de Monrovia, la capitale (ALLO : 142). Ils partiront de là pour la Sierra Leone dont le cas est encore plus désespéré. « La Sierra Leone c'est le bordel, oui le bordel au carré », témoigne-t-il. Dans ce pays richissime en diamants et dévasté par la guerre, ils se font détrousser par les Kamajors, une bande de chasseurs impitoyables qui les fouille minutieusement et leur enlève tous les diamants accumulés pendant de longs mois et qu'ils portaient autour de la ceinture (ALLO : 203). Délestés de leur butin de guerre, ils échouent chez Johnny Koroma, un autre seigneur de la guerre qui rassemble la plupart des naufragés de guerre d'origine Malinké.

○ *Résolution : l'irruption de Mamadou*

La rencontre avec le cousin Saydou Touré va mettre un terme à cette errance. Ce serait une erreur de croire que Saydou Touré est parti de la Côte d'Ivoire pour voler au secours du pauvre Birahima, loin s'en faut. Il se trouve qu'il a conclu un marché avec un autre cousin de Birahima, le docteur Mamadou Doumbia qui l'a chargé de rechercher sa mère, en échange d'une forte récompense. La mère de Doumbia n'est autre que Mahan, la tante de Birahima. Ayant appris que les Malinké avaient trouvé refuge auprès de John Koroma, Saydou se dirige vers ses positions et c'est là qu'il croise le chemin de son petit cousin Birahima en pleine forêt. « Le cousin était mirifiquement armé. Pas moins de six kalach, deux pendant au cou, deux suspendus à chaque épaule. Et autour de lui, des ceintures de balles. Et au dessus des ceintures de balles des colliers de fétiches » (ALLO : 219).

○ *Etat final: retour à la case départ*

Le docteur Mamadou Doumbia ne tarde pas à arriver sur les lieux lorsque la trace de sa mère est retrouvée. Il se recueille sur sa tombe, après avoir reçu du réfugié Sidiki « le pagne et la camisole déchirés en loques que la tante avait sur elle ». A cette occasion,

Birahima reçoit en héritage quatre dictionnaires laissés par un traducteur Malinké décédé dans le camp. Muni de ces livres, il prend place dans le confortable véhicule tout terrain du docteur Mamadou qui les ramène à Abidjan, en Côte d'Ivoire. La rédaction de son histoire commence au cours de ce voyage : « J'ai décidé. Le titre définitif et complet de mon blablabla est: *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas* » (ALLO : 233). En définitive, *Allah n'est pas obligé* est un texte réaliste qui fait clairement de l'Afrique l'objet de son discours, ne cryptant ni les noms de personnages ni les toponymes. Les noms de pays relèvent de la réalité africaine contemporaine : Côte d'Ivoire, Liberia et Sierra Leone. De même, les noms des institutions internationales ou régionales, ainsi que ceux des groupes armés qui ont pris part aux guerres civiles relatées sont tout aussi réels. Les noms des intervenants n'ont pas été voilés non plus. Il suffit de consulter la presse de ces années-là, pour retrouver les faits et les intervenants tels quels. Mais au-delà des questions d'authenticité historique et de conformité des romans de Kourouma avec le vécu d'un continent, notre préoccupation se situe davantage au niveau du positionnement de l'écrivain par rapport à ladite réalité. La question est de savoir quel est le positionnement de l'auteur par rapport à l'Afrique en tant qu'objet de discours et quel sens donner au récit d'Ahmadou Kourouma qui prend délibérément le parti d'associer à l'Afrique « un tel déferlement de monstruosité » (Borgomano 200: 191). La logique des actions de ce roman pousse à conclure à l'échec d'un parcours, à un retour à la case départ. N'ayant fréquenté aucune école durant son périple guerrier, il n'a donc rien appris d'utile à la civilisation et est voué à retrouver les traces du chasseur Balla. Birahima rentre dans son village comme il s'en est allé, les mains et surtout la tête vides. Il n'a rien compris de la complexité des événements et tient Dieu pour responsable des malheurs de l'Afrique. Par son être et son faire, le personnage africain, apparaît donc comme le parangon du primitif.

▪ **Le pays de la luxure**

Dans *Allah n'est pas obligé*, le personnage africain n'est pas fortement associé à la luxure. Les deux personnages principaux, le narrateur Birahima et son acolyte Yacouba, ne se livrent à aucun débordement d'ordre sexuel. En la matière, ils semblent plutôt dotés d'une exceptionnelle sobriété, car aucune description ne les présente comme lubriques et aucun acte de débordement n'est rapporté à leur sujet. Toutefois, Birahima connaît une

expérience sexuelle auprès de Rita Backlay, une des trois épouses du colonel Johnny BacklayDoe (ALLO : 114-115) : « elle m'amenait chez elle, me mijotait un petit plat. (Mijoter signifie cuire doucement et amoureuxment.) Je mangeais bien et, pendant tout le repas, elle ne cessait de me dire: «Petit Birahima, tu es beau, tu es joli. Sais-tu que tu es joli? Sais-tu que tu es beau? » Et après le repas, me demandait de me déshabiller ».Il décrit des caresses et des attouchements qui le mettaient en érection. Cette expérience isolée n'est nullement suffisante pour qualifier ce personnage de lubrique. Ni lui ni Yacouba, son compagnon de misère, ne sont des personnages de luxure.

Cependant, il existe une lointaine atmosphère de luxure que rapportent notamment des histoires de prostitution. L'on rapporte, par exemple, que la mère du colonel Papa le bon de Zorzor fut une prostituée qui, ne pouvant élever son enfant, l'abandonna à sa soeur qui, elle même péripatéticienne, l'abandonna, à son tour, dans un orphelinat, à des religieux qui en firent un prêtre après lui avoir fait faire des études aux États unis d'Amérique: « Sa mère se promenait comme ça de bar en bar dans la grande ville de Monrovia lorsqu'elle accoucha d'un enfant qu'elle appela Robert's. Un marin voulut épouser la femme quand l'enfant avait cinq ans, mais ne voulut pas de l'enfant. On confia Robert's à sa tante qui elle aussi se défendait dans les bars » (ALLO : 72). Après ses études, Robert's est retourné dans son pays, mais la guerre a éclaté et le prêtre est devenu le colonel du chef de guerre Taylor et son collecteur d'impôts à Zorzor. Ce personnage n'est pas explicitement qualifié de lubrique, mais les faits rapportés à son sujet sont assez suggestifs. Son camp était divisé en quartiers et dans le quartier dit d'en haut se trouvait un établissement à désensorceler, une institution qui était le théâtre de cérémonies étranges : « Les femmes subissaient des exercices de désenvoûtement. Les séances de désenvoûtement se faisaient en tête à tête avec le colonel Papa le bon pendant de longues heures. On disait que pendant ces séances le colonel Papa le bon se mettait nu et les femmes aussi » (ALLO : 74-75). Il est signalé par ailleurs qu'au moment de la distribution quotidienne du grain à sa soldatesque, le colonel «discutait avec les femmes des soldats et parfois, dans une bouffée de rire, ça frappait sur les fesses des femmes si elles étaient très jolies» (ALLO : 79).Le général Onika, sœur jumelle de Samuel Doe est un autre exemple de prostitution. « Elle se défendait, au moment du complot des natives contre les afro-américains. (Se défendre, pour une fille, c'est aller d'un point à un autre, c'est se

prostituée.) Elle s'appelait alors OnikaDokui » (ALLO : 113). A la réussite du coup d'état perpétré par son frère jumeau, elle changea de métier. Une fois devenu chef de l'Etat, son frère la nomma sergent dans l'armée nationale et en fit plus tard un général.

La luxure de premier plan, c'est-à-dire les véritables cas de débordement sexuel qui apparaissent dans le cours principal de l'histoire sont des viols perpétrés par des chasseurs qualifiés au demeurant de libidineux. La scène que nous évoquons a lieu en Sierra Leone, à Mile-Thirty-Eight, à la brigade spéciale des filles enfants soldats placée sous le commandement la sœur Gabrielle Aminata, une femme courageuse qui n'a qu'un souci :

[P]rotéger, quoi qu'il arrive, la virginité des jeunes filles en attendant le retour de la paix dans la patrie bien aimée de Sierra Leone. Et cette protection, elle l'accomplissait avec le kalach, avec beaucoup de rigueur et sans le soupçon d'une petite pitié. Elle mitraillait sans pitié ceux qui violaient les filles. (ALLO : 196)

Un jour arrivent les kamajors, les cruels chasseurs traditionnels de Sierra Leone. Sœur Gabrielle Aminata les met en garde, en voyant leurs intentions libidinales. Peine perdue : « Un jour, une fille s'aventurait en dehors de l'enceinte. Elle allait raccompagner sa mère qui lui avait rendu visite. Des chasseurs libidineux la prirent en chasse, l'arrêtèrent et la conduisirent dans une cacaoyère. Dans la cacaoyère, ils la violèrent » (ALLO : 198). Somme toute, le personnage africain n'apparaît pas fortement marqué par la luxure. La sexualité des personnages principaux notamment apparaît presque résiduelle. Mais l'évocation du passé lubrique de personnages mineurs crée une atmosphère de luxure d'autant plus lointaine qu'il s'agit de récits d'arrière-plan, d'événements antérieurs aux événements vécus et rapportés par le narrateur. Outre le colonel Papa le bon, les personnages dont la luxure est notoire et qui portent explicitement le qualificatif de libidineux sont les chasseurs kamajors. Mais leur lubricité est entachée de violence et d'horreur, comme on le verra dans le chapitre qui s'y rapporte.

▪ Des personnages simplistes

L'immaturation des personnages et la guerre civile dans laquelle les deux pays visités par le héros se trouvent plongés suffisent à illustrer l'Afrique comme le pays de l'enfance. L'on s'attardera sur deux personnages importants dont Birahima et Foday Sankoh, chef de

guerre en Sierra Leone. Le plan visant à sortir Birahima de l'enfance, à l'initier à des savoirs et des savoir-faire susceptibles de lui conférer plus d'autonomie et de prestige social se solde par un échec. Car, d'une part, Birahima n'est pas rentré de sa carrière d'enfant soldat fortuné et cousu d'or comme il l'avait espéré. D'autre part, il n'a reçu ni l'instruction coranique ni l'instruction française souhaitées par sa grand mère et le conseil de famille qui avaient décidé de son exil. Enfin, de son propre aveu, même son instruction militaire paraît douteuse: « L'instruction militaire c'était la même chose que l'instruction religieuse et l'instruction civique et ça c'était la même chose que les sermons. Si tu aimais bien Bon Dieu et Jésus-Christ, les balles ne te frappaient pas et tuaient les autres, parce c'est Bon Dieu seul qui tue les méchants, les cons, les pécheurs et les damnés » (ALLO : 80).

De fait, il est recruté directement au grade de lieutenant après une formation militaire sommaire qui tient en cinq minutes et dont la seule véritable leçon était le maniement de la kalachnikov : «Le colonel m'apprit lui-même le maniement de l'arme. C'était facile, il suffisait d'appuyer sur la détente et ça faisait tralala... Et ça tuait, ça tuait; les vivants tombaient comme des mouches » (ALLO : 77). Dans ces conditions, que Birahima ait été lieutenant, capitaine ou commandant ne trompe personne. Il n'a rien appris de nouveau et reste quasiment au même niveau intellectuel qu'à son départ du village. De même, certains jurons de son enfance ne l'ont pas quitté et ponctuent son récit du début à la fin: « Suis insolent, incorrect comme la barbe d'un bouc et parle comme un salopard. Je dis pas comme les nègres noirs africains bien cravatés : merde! putain! salaud! J'emploie les mots malinké comme faforo! (Faforo signifie sexe de mon père ou de ton père) » (ALLO : 9-10).

Le titre que Birahima donne à son récit, *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*, pourrait également être appréhendé comme révélateur de l'immaturité et, pour tout dire, de l'enfance du narrateur. Celui-ci se représente le monde culturel comme issu de la volonté de Dieu, au même titre que des phénomènes naturels comme la lumière du soleil ou la pluie. Autrement dit, les choses conçues et réalisées par la volonté des hommes sont considérées comme naturelles, tombées du ciel, régies par le Très Haut. Aussi la guerre n'est-elle pas culturelle mais naturelle. Du coup, la responsabilité des crimes n'est plus humaine mais divine. Or dans sa souveraineté, *Allah n'est pas*

obligé d'être juste. L'on observe, par exemple, « [l]e principe monomaniacal selon lequel tout ce qui parvient à la bouche vient directement de Dieu fait l'économie des détours mondains, de toutes les codifications sociales qui hiérarchisent le réel consommable » (Garnier 2004 :165). Ce fatalisme a tout l'air d'une démonstration d'incapacité à analyser et comprendre la guerre et ses atrocités comme un phénomène culturel voulu et orchestré de bout en bout par des hommes. En tous cas, cette belle formule semble résumer l'enseignement religieux reçu chemin faisant auprès de son ami le féticheur Yacouba.

Birahima rentre donc de ce périple avec pour seuls bagages des histoires d'horreur, quelques dictionnaires et probablement des formules magiques mille fois ressassées par son ami Yacouba. Cela suffira-t-il à lui permettre d'échapper au destin peu flatteur qu'on voulait lui éviter, le destin peu prestigieux de chasseur et féticheur Bambara auquel le préparait son beau-père Balla? En tous cas, cinq dictionnaires et une expérience de guerrier ne sauraient remplacer une formation en bonne et due forme dans une école coranique ou française. Ce parcours n'a donc nullement réussi à faire du garçon un « vrai Malinké ». En revanche, Birahima a tout de même retrouvé le fils de la tante qui, lui, est sorti docteur des écoles françaises. C'est peut-être lui, le docteur Mamadou Doumbia, qui produira chez notre héros les transformations souhaitées par la famille et que tante Mahan aurait eu la charge de conduire. De ce point de vue, l'entrée en scène du docteur Mamadou permet à l'aventure de Birahima de s'achever sur une note d'espoir. Mais quoi qu'il en soit, le périple de notre héros débouche sur un retour à la case départ.

Le personnage de Foday Sankoh dirige l'armée du Front révolutionnaire uni en Sierra Leone. Ancien soldat de l'armée sierra-léonaise, il est présenté comme inculte et sans grande éducation. Dans l'armée sierra-léonaise, il n'a d'ailleurs jamais dépassé le grade de caporal, mais pour avoir « fait partie en 1963 du contingent des soldats sierra-léonais chargés du maintien de la paix au Congo », sous l'égide des Nations unies, il a eu la grande intelligence de s'apercevoir que l'ONU était une énorme machine au service des intérêts (néo) colonialistes, surtout au regard de « la façon scandaleuse dont Patrice Lumumba (le premier président du Congo) a été éliminé » (ALLO : 175). Il a également fait montre d'intelligence en réussissant, avec son armée, à s'emparer de « la ville stratégique de Mile-Thirty-Eight et toute la région diamantaire et aurifère, les zones de production de café, de cacao, de palmiers à huile [...] la Sierra Leone utile » (ALLO :

177). Il a surtout trouvé une solution originale pour exprimer son refus de prendre part aux élections que lui proposait l'ONU : après cinq jours de réflexion dans le silence de son refuge, il sortit avec une solution qui tenait en une formule lapidaire: pas de bras, pas d'élections. L'idée de génie consistait à couper les bras aux électeurs pour qu'il n'y ait plus d'élections dans le pays (ALLO : 179). Il engagea aussitôt son armée à couper les mains à tous les citoyens qu'ils attrapaient. « Quand une femme se présentait avec son enfant au dos, la femme était amputée et son enfant aussi, quel que soit l'âge du nourrisson» (ALLO : 179). Il va de soi qu'à l'échelle d'une nation de plusieurs millions d'habitants, la mise en œuvre d'un tel projet est simplement inouïe et hors de proportion. Par ailleurs, le projet est d'autant plus vain qu'il y a toujours un moyen de faire voter un manchot. Pareille décision ne pouvait donc procéder que d'une réflexion immature.

La troisième dimension du simplisme africain dans ce roman est l'état de guerre civile généralisée que le narrateur désigne à maintes reprises du nom de « guerre tribale » (ALLO : 223). En effet, au Liberia comme en Sierra Leone, des forces armées s'opposent violemment et s'entre-tuent dans des combats fratricides. Au Liberia, trois principales forces armées dirigées par Doe, Taylor et Johnson s'opposent. Samuel Doe s'est emparé de la présidence de la République au terme d'un coup d'état aussi macabre que spectaculaire : les dignitaires de l'ancien régime fusillés sur une plage devant les caméras de la presse nationale et internationale (ALLO : 104). Les cerveaux du complot, les soldats Doe et Quiompka appartiennent aux deux principales ethnies autochtones du pays, les Krahn et les Gyo. Ensemble, ils ont violemment arraché le pouvoir des mains des afro-américains qui dirigeaient le pays avec morgue. Devenu président de la République, Doe décide de se débarrasser de son acolyte Quiompka, mais aussi de tous les cadres de son ethnie, avec femmes et enfants. Trente seulement réussirent à s'échapper et trouver asile en Côte d'Ivoire et en Libye. Armés jusqu'aux dents et bien entraînés, ils retournent au pays prendre leur revanche le 24 décembre 1989 (ALLO : 109), et le pays sombre dans le chaos. Une force régionale baptisée ECOMOG et dirigée par le Nigeria est mise sur pied pour tenter de rétablir l'ordre.

La situation de la Sierra Leone est encore plus compliquée. Ancienne colonie anglaise dotées d'immenses richesses minières dont le diamant, le pays est peuplé de colons blancs, de créoles et d'indigènes noirs qui ont du mal à s'entendre sur le partage des ressources. Lorsque les indigènes obtiennent l'indépendance et le droit de gérer librement les richesses du pays en 1961, la situation ne restera stable que jusqu'en 1967, quand a lieu un premier coup d'état. Albert Margai, qui avait remplacé Milton Margai en 1964 est relevé par le colonel Juxton Smith. Un an plus tard, en 1968, un coup d'état remplace Juxton par Siaka Stevens qui est aussi renversé par coup d'État en 1971 :

Quand le dictateur détenteur du pouvoir devenait trop pourri, trop riche, un militaire par un coup d'état le remplaçait. S'il n'était pas assassiné, le remplacé sans demander son reste s'enfuyait comme un voleur avec le pognon. Ce remplaçant devenait à son tour très pourri, trop riche, un autre par un autre coup d'Etat le remplaçait et, s'il n'était pas assassiné, il s'enfuyait avec le liriki (liriki signifie fric). Ainsi de suite. (ALLO : 174)

Finalement, dans les années 1990, c'est Foday Sankoh qui règne en maître et fait la loi dans la zone diamantaire du pays.

▪ **Le pays de l'horreur**

Le roman de Kourouma est dominé par d'interminables scènes de violence et d'horreur qui s'égrainent au fil des pages tel un chapelet. Il serait fastidieux et probablement malaisé de tenter un passage en revue de toutes les puanteurs, horreurs, laideurs et violences qui jalonnent le récit. L'on se contentera de mentionner une horreur d'avant guerre et deux scènes révélatrice du carnage de la guerre, dont l'une a lieu au Liberia et l'autre en Sierra Leone. Puis l'on tentera de dresser en une fiche un lexique sommaire illustratif de cette horreur.

○ *Infirmités et carnage*

La première horreur se manifeste dans l'infirmité de la mère de Birahima, qui procède d'une sorte de violence maléfique. "On a coupé quelque chose à ma mère, malheureusement son sang n'a pas arrêté de couler. Son sang coulait comme une rivière débordée par l'orage », témoigne-t-il (ALLO : 22). Comme toutes les jeunes filles de son

âge dans le village, en ces temps-là, sa mère a subi une excision. Malheureusement, l'opération a débouché sur une hémorragie incontrôlable qui la vouait à une mort inéluctable. « Toutes ses camarades avaient arrêté de saigner. Donc maman devait mourir sur l'aire d'excision. C'est comme ça, c'est le prix à payer chaque année à chaque cérémonie d'excision, le génie de la brousse prend une jeune fille parmi les excisées » (ALLO : 22). Mais la sorcière exciseuse, la vieille Moussokoroni, arrête miraculeusement l'hémorragie et sauve la jeune fille. Seulement elle refuse tous les dons que tient à lui faire la famille, en signe de remerciement. Elle demande en revanche que la fille soit mariée à son fils. « Elle trouvait que maman était trop belle, elle voulait la marier à son fils » (ALLO : 24). Mais son fils était un chasseur et un féticheur non converti au Coran, donc pas un « vrai Malinké ». C'est pourquoi la famille rejette cette proposition et marie la belle Batifini à un « vrai Malinké », le père de Birahima : « Alors l'exciseuse sorcière et son fils également magicien se sont tous les deux très fâchés, trop fâchés. Ils ont lancé un sort, un koroté (signifie, poison opérant à distance sur la personne visée), un djibo (signifie fétiche à influence maléfique) trop fort trop puissant » (ALLO : 24).

Elle eut un bouton sur la jambe. Le bouton percé dégénéra en plaie puis en un ulcère qui mangea toute la jambe : « L'ulcère de maman était dans des feuilles emmitouflé dans du vieux pagne. La jambe droite était toujours suspendue en l'air. Maman avançait par à coups, sur les fesses, comme une chenille [...] Il y avait dans la case toutes les puanteurs. Le pet, la merde, le pipi, l'infection de l'ulcère » (ALLO : 14, 18). Bien avant les horreurs de la guerre, l'auteur choisit donc de camper son héros dans un environnement infecte et exécrable qu'il présente comme le cadre naturel de petit Africain, puisqu'il fait dire ceci à son héros « C'est ce qu'on appelle le milieu naturel dans lequel chaque espèce vit; la case de maman avec ses odeurs a été mon milieu naturel » (ALLO : 18).

Evoquons à présent le carnage de la guerre. Le récit de l'exécution de sang froid de Doe par Johnson nous semble à même de donner la mesure des horreurs égrainées dans ce roman. Doe, chef de l'ULIMO (United Liberian Movement), arrivé désarmé à la base militaire nigériane de l'ECOMOG pour faire la paix, se fait arrêter par son ennemi juré, Johnson qui le ramène dans sa propre base et lui coupe les oreilles à vif, l'une après l'autre, la gauche d'abord et ensuite la droite :

Le supplicié hurlant comme un veau, il lui fit couper la langue. Dans un flot de sang, Johnson s'acharnait sur les bras, l'un après l'autre. Lorsqu'il voulut couper la jambe gauche, le supplicié avait son compte: il rendit l'âme [...] On amena la charogne du dictateur et la jeta sur le tréteau. On la laissa exposée pendant deux jours et deux nuits aux charognards. Jusqu'à ce que le vautour royal, majestueusement, vînt lui-même procéder à l'opération finale. Il vint lui arracher les yeux, les deux yeux des orbites. (ALLO : 145)

Une autre scène d'horreur a lieu en Sierra Leone: l'assassinat de SoeurAmita qui protégeait les filles soldats. Après la mort de la petite Mirta qui fut violée et décapité par les « chasseurs libidineux » (ALLO : 199), Soeur Amita tendit une embuscade à l'un des coupables qui passa aux aveux complets et fut liquidé. Blessés dans leur amour propre, les chasseurs organisèrent des représailles. Attaquée, la brave dame abattit une bonne dizaine de chasseurs, mais elle fut finalement tuée dans l'échange de tirs. Pour avoir fait preuve de tant de bravoure, elle fut jugée digne de recevoir les honneurs de la confrérie des chasseurs, au cours de la cérémonie funèbre : « Les dagasconons, ce sont les canaris contenant les coeurs frits des braves chasseurs. Ces coeurs sont consommés par l'ensemble des chasseurs en secret. Cela donne de l'ardeur et du courage » (ALLO : 201). En marge de ces deux exemples, de nombreuses autres scènes de cruauté et d'horreur jalonnent ce texte, ainsi qu'en témoigne les recueils ci-après qui présentent quelques verbes ainsi que des adjectifs et des noms qui rendent compte de la violence et de la barbarie du personnage africain dans ALLO.

○ *Le langage de l'horreur: verbes, qualificatifs et petite recension des horreurs*

Verbes

Amputer	(ALLO : 166, 179)	Émasculer	(ALLO : 109)
Assassiner	(ALLO : 84, 108)	Fusiller	(ALLO : 104)
Décapiter	(ALLO : 197)	Massacrer	(ALLO : 109)
Dépecer	(ALLO : 103, 131)	Torturer	(ALLO : 108)
Écraser	(ALLO : 133)	Tuer	(ALLO : 11, 109, 197, 213)
Égorger	(ALLO : 100, 132)	violer	(ALLO : 84, 100, 198)

Qualificatifs

Bandit de grand chemin	(ALLO : 70)
Barbare	(ALLO : 71, 45)
Caïman de dictateur	(ALLO : 183)
Cruel	(ALLO:145, 215)
Dictateur	(ALLO : 70, 71)
Féroce	(ALLO : 145)
Inhumain	(ALLO:145)
Nègres indigènes sauvages	(ALLO : 172)
Sanguinaire	(ALLO : 70)

Le personnage africain est donc, non seulement, impliqué dans des actes de barbarie, mais il fait également l'objet de qualificatifs explicites de sauvagerie.

Victimes	Monstruosités	Agents africains	Référenciation
Batifini, mère de Birahima	Jambe droite pourrie par un ulcère, puante; traîne les fesses par terre (ALLO : 14-24)	Moussokoroni, par <i>djibo</i> et <i>koroté</i> interposés (ALLO : 24)	Violence, horreur
Fati, sept ans, camp de Zorzor	Violée et assassinée (ALLO : 86)	«Tête brûlée», enfant soldat drogué	Cruauté, violence, horreur
Mandingo, mari de tante Mahan	La langue arrachée, le sexe finement coupé, pour renforcer les fétiches (ALLO : 133)	Krahns, ennemis des Mandingo	Barbare, meurtrière
Africains, employés dans une plantation	Tête aux oreilles arrachées, plantées au bout d'un piquet; corps amputé des mains (ALLO : 166)	Bandes armées	Afrique sauvage, meurtrière, sanguinaire
Citoyens sierra leonais de tous âges	Bras amputés jusqu'au coude (<i>Manches courtes</i>); bras amputés au poignet (<i>manches longues</i>) (ALLO : 179)	Foday Sankoh	Cruauté, barbar
Sita, huit ans	"tuée d'une façon qu'il ne fallait pas voir, abominable » (ALLO : 196)	«Les chasseurs libidineux» (ALLO : 196)	Cruauté, barbarie, meurtre
Mirta, enfant soldat	Violée et décapitée (ALLO : 199)	«Les chasseurs libidineux»	Cruauté, barbarie, meurtre
Hadja Gabrielle Aminata, militaire	Abattue par une rafale; le cœur arraché, fritté à l'huile et mangé au cours d'un repas rituel (ALLO : 201)	La confrérie des chasseurs	Cannibale, cruelle, sauvage, meurtrière
Tante Mahan	Morte de maladie, jetée dans une fosse commune (ALLO : 231)	Malaria	Afrique primitive, cruelle
Sénateurs et dignitaires afro-américains	Fusillés en caleçon sur la plage de Monrovia devant la presse; femmes et enfants massacrés (ALLO : 104)	Doe et Quiompka, soldats rebelles de l'armée libérienne	Afrique cruelle, sauvage, sanguinaire
Doe, chef de l'ULIMO	Oreilles arrachées, membres amputés, chair mangée, restes jetés aux bêtes (ALLO : 145)	Prince Johnson, en bouffées de rire	Afrique cruelle, sauvage, sanguinaire

Pour conclure, cette guerre permanente est révélatrice de l'immaturité des pays concernés, et partant de l'Afrique. La lecture du roman évoque l'adage latin, *Homo homini lupus*, l'homme est un loup pour l'homme. « [L]'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité » (Freud (1981 [1929]: 64, 65). Le personnage de Kourouma, comme tout homme, est tenté de satisfaire son besoin d'agression en infligeant des souffrances à son prochain. En effet, « [l]'agressivité constitue une disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain » selon Freud (1981[1929]: 77). En tant que réalité inhérente à la nature des hommes, elle constitue une menace constante pour les civilisations établies ou en construction. Ainsi les sociétés parvenues à la maîtrise de leur agressivité peuvent-elles se hisser au rang de civilisation alors que celles qui se laissent dominer par leurs instincts sombre dans la barbarie. Ce serait le cas des sociétés africaines décrites par Ahmadou Kourouma.

Autant dire que la violence en soi n'est pas l'apanage des seules sociétés barbares. Mais à la différence de la société primitive dans laquelle l'individu se livre à ses instincts, la société civilisée, quant à elle, réussit à pousser l'individu au renoncement de la satisfaction de ses instincts, par voie de répression ou de refoulement, ce qui, au demeurant, n'est possible que lorsque les individus parviennent à s'organiser en un groupement qui devient plus puissant que ne l'est chacun de ses membres pris en particulier, lequel groupement s'arroge alors le monopole de la violence et stigmatise comme barbare et hors-la-loi toute violence individuelle. L'Etat démocratique est à cet égard un exemple de civilisation. Avec son appareil répressif (justice, armée, gendarmerie, police, prisons, etc.), l'Etat en tant que groupement apparaît plus fort que les individus qui le constituent et dont la violence est condamnée en cas de violation de l'ordre établi par le groupe. Pour une nation, un tel stade est considéré comme celui de la maturité, et pourtant les nations africaines décrites dans le roman de Kourouma, à savoir le Liberia et la Sierra Leone, sont bien en deçà de ce modèle. Ahmadou Kourouma nous donne donc à voir une Afrique barbare, primitive et puérile parce qu'incapable de gérer l'instinct de violence.

En effet, beaucoup de personnages africains du roman d'Ahmadou Kourouma sont responsables d'actes individuels de violence et d'horreur qui procèdent du désir de satisfaction de leurs pulsions primaires. Les guerres tribales du Liberia et de Sierra Leone ainsi que leur cortège d'horreurs traduisent l'incapacité de ces peuples à mettre sur pied des mécanismes pacifiques de répression, de refoulement ou de sublimation de la violence individuelle, propres aux sociétés civilisées. Quant au héros, symbole de l'enfance africaine, il n'échappe guère à la barbarie, puisque, de son propre aveu, il a «tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach)" et s'est « bien camé avec kanif et les autres drogues dures (ALLO : 11)». Au total, les personnages africains, aussi bien chez Ahmadou Kourouma que dans l'ensemble des quatre romans apparaissent en situation d'échec, à la merci de leurs pulsions, donc sauvages et puérils, incapables de faire civilisation. Ces écrits de rupture et de violence n'entretiennent manifestement pas de relation d'extériorité avec leur contexte non verbal. Ils sont la reformulation d'une configuration référentielle créatrice du contexte non verbal de l'Afrique postcoloniale dont ils constituent également le support et l'effet.

CHAPITRE 5 : CONCLUSION GENERALE

▪ Rappel de la question

Qui parle dans le roman de la rupture ? La question paraît superfétatoire, de prime abord, car d'ordinaire, il va sans dire que l'écrivain est source et maître de son dire. Selon la tradition exégétique qui a dominé les études littéraires africaines ces trente dernières années, le roman de la rupture laisse entendre la voix d'écrivains africains contestataires qui ont affirmé leur « refus du désordre établi [...], de l'irrationalité de la vie politique » (Midiohouan 1986 : 207-212) ; « bravé les censures, les interdits [...] en s'opposant aux monstres du pouvoir » (Nkashama 1997 : 108) ; posé un « acte de libération de l'écriture de toutes les formes d'enchaînement ou d'enfermement » (Ngalasso 2002: 20-27) ; « vidé les mots de France de leur contenu gaulois pour les charger, comme les colporteurs malinké, de nouvelles marchandises, proposées à la consommation du francophone » (Gassama 1995: 118).

Pourtant d'autres études, opérant par juxtaposition du roman africain de la rupture avec des écrits romanesques français du siècle dernier, ont observé une identité s'agissant de « l'image qui a pu être forgée de l'Afrique tant par les écrivains européens que par les écrivains africains ou antillais » (Mouralis 1993 : 9). Le roman dit de la rupture se caractérise en effet, par un « déferlement de monstruosité » (Borgomano 2000:191-192) au sujet de l'Afrique et des Africains, à l'image d'un certain roman européen⁶⁰. Il est permis de penser à une polyphonie du roman africain, engagé dans la reformulation d'un déjà dit. D'où l'intérêt de l'interrogation de départ, qui revient, en définitive, à une question de méthode d'approche du roman de la rupture : faut-il y voir l'expression de voix individuelles, autonomes et contestataires de l'ordre post-colonial, ou, au contraire, la reformulation, « le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100) des voix qui façonnent le contexte postcolonial ?

Pour répondre à la question, le présent travail prend appui sur l'analyse du discours qui postule que le sujet parlant ne parle pas en son nom mais reproduit les préconstruits de sa formation discursive, intériorisés de manière illusoire (Maingueneau 1991 :18). Le texte

⁶⁰Songeons à Joseph Conrad, George Conchon, Patrick Grainville.

est ainsi perçu comme le produit d'une « machinerie structurale ignorée du sujet qui, dans l'illusion, se croit source de son discours là où il n'en est que le support, et l'effet » (Authier-Revuz 1984 : 100). D'après ce postulat, la configuration polyphonique du texte littéraire ne se limite pas au triptyque *auteur, narrateur, personnage*. Une quatrième instance énonciative baptisée quatrième voix est à prendre en compte à ce niveau. L'on désigne ainsi le discours, un ensemble de règles qui déterminent « ce qui peut et doit être dit » en un lieu et à un moment donnés. La particularité de cette voix est de ne pas souvent apparaître telle quelle dans l'énoncé qui la reprend, mais de faire l'objet de reformulations incessantes, telles que les énoncés qu'elle détermine manifestent une « hétérogénéité constitutive », par opposition à « l'hétérogénéité montrée », qui déclare sa polyphonie (Authier-Revuz 1984). Par ailleurs, le discours est créateur de réalités sociales qui entrent dans une relation dialectique avec le texte qui apparaît à la fois conditionné par ce contexte non verbal et transformateur du même contexte (Chauradeau et Maingueneau 2002 : 135 ; Duranti et Goodwin 1992 : 30). Dès lors, l'hypothèse de la polyphonie constitutive du roman de la rupture apparaît envisageable.

En admettant que l'œuvre littéraire est indissociable de son contexte non verbal, en tant qu'elle en constitue le versant linguistique et en assure la continuité dans un espace historiquement et géographiquement circonscriptible, pour des motivations clairement identifiables ou dissimulées au moyen d'un système idéologique (Sarfati 2005 [1997]: 99), l'énoncé littéraire peut donc être considéré comme faisant corps avec des faits institutionnels ou des réalités sociales dont il est, tout à la fois, le support et l'effet. Dans ces conditions, l'on s'est donné pour tâche de rapporter l'énoncé du roman de la rupture à la réalité constitutive de son contexte non verbal. La démarche a consisté à ramener une pluralité d'œuvres à l'unité d'un positionnement (Maingueneau 1991 : 21) puis, au-delà de l'identité énonciative constatée, il a fallu s'expliquer pourquoi, en un lieu et à un moment donnés de l'histoire, une population d'écrivains a pu produire des énoncés semblables du point de vue de leurs préconstruits (Maingueneau 1987 : 76).

▪ **Récapitulation**

Pourquoi cette même voix traverse-t-elle l'ensemble du roman de la rupture? L'explication est fournie au chapitre 3 : un dispositif de saturation référentielle a instauré

et stabilisé dans l'ensemble de l'Empire postcolonial, la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance. Ce dispositif a fait l'objet d'une déconstruction en trois étapes. Dans un premier temps, l'on s'est préoccupé d'identifier l'élément central du dispositif, la construction référentielle désignée du nom de discours paternaliste impérial et qui consiste en l'association d'un thème, l'Afrique, et d'une expression prédicative, "le pays de l'enfance", reformulable en termes de luxure, de primitivisme et de violence. En second lieu, l'on a expliqué que ce discours avait des motivations matérielles et sécuritaires qui justifient son émergence et son déploiement sur ce territoire envisageable bien au-delà des frontières africaines, c'est-à-dire au sein d'une entité dénommée Empire postcolonial, cadre constitutionnel du pouvoir mondial qui, depuis la fin des grandes guerres, gère l'Afrique à travers un système d'Etats-nations proclamés souverains (Hardt et Negri 2000 : 378). Troisièmement, l'étude a montré que des institutions fortes ont été mises sur pied, colonisation, SDN, ONU et système des Etats-nations à l'effet de stabiliser la référence de l'Afrique comme le pays de l'enfance, pour des motivations économiques et sécuritaires avérées. Car l'argument de ce discours justifie une tutelle, qui profite aux tuteurs. En tout état de cause, les textes étudiés ici apparaissent traversés en permanence par les voix qui façonnent le contexte dont ils émergent.

Le chapitre 4 a constaté et établi l'unité de positionnement du roman de la rupture dont les énoncés laissent entendre au sujet de l'Afrique une voix unique. Le chapitre permet ainsi la vérification à ras de textes des explications fournies au chapitre précédent. En effet, les quatre romans de notre corpus, publiés entre 1986 et 2003 par trois écrivains d'origines différentes, parlent d'une même voix et tiennent, sur le thème de l'Afrique, un seul et même discours, reformulant chacun à sa manière le même syntagme prédicatif : l'Afrique est le pays de l'enfance entendue comme luxure, primitivisme et violence. Bolya raconte des batailles fratricides entre deux tribus rivales dans une dictature africaine ; Beyala, la vie pitoyable d'une pauvre fille livrée à la luxure à l'âge de quinze ans et massacrée par ses propres voisins ; Kourouma livre le récit des guerres civiles du Liberia et de Sierra Leone ainsi que les cruautés de dictateurs africains. Leurs personnages africains sont simplistes, ignorant presque tout des subtilités de la vie moderne. Ils sont également barbares et lubriques, sans retenue dans la satisfaction de leurs pulsions sexuelles et agressives. Les romans commencent et s'achèvent assez

souvent dans les ténèbres. *Cannibale*, commence dans le charnier d'un camp de torture et son premier chapitre s'intitule « Premier jour: lundi. Les Ténèbres ». Le dernier chapitre du roman s'achève par un crime dans la jungle et son intitulé indique bien qu'on n'est pas sorti des ténèbres: « Dernières heures: La grande croisade du caleçon ». Au bout du compte, aucune avancée historique n'apparaît envisageable ; au contraire, il s'est opéré une extraordinaire régression, les hommes étant devenus quadrupèdes et coprophages (CANN : 190). Le roman de Calixthe Beyala s'ouvre sur la scène macabre de la découverte d'un cadavre de nourrisson dans un sac dérobé en plein marché. En somme, Kourouma, Beyala et Bolya parlent d'une même voix : l'Afrique est le pays d'une enfance pérenne, déclinée en lubricité, immédiateté et violence.

▪ En guise de conclusions

Par delà le triptyque auteur-narrateur-personnages, le roman de la rupture laisse entendre une quatrième voix qui parcourt l'ensemble des récits et les constitue en archive en tant qu'ils sont l'expression d'un même positionnement, d'une même configuration référentielle désignée ici du terme de discours paternaliste impérial, équation par laquelle l'Afrique est un pays livré à ses pulsions et vivant à l'état de nature : Afrique = Luxure + Violence + Primitivité. Cette identité énonciative caractéristique de l'ensemble des écrits de rupture n'est nullement fortuite mais participe de processus d'ordre discursif par lesquels le roman de la rupture reprend comme allant de soi une configuration référentielle mise en œuvre dans le cadre institutionnel de l'Empire post-colonial, depuis la Conférence de Berlin (1884-1885) jusqu'aux institutions de l'ONU.

Le roman de la rupture ne parle donc pas de son propre chef mais assumerait au sein de l'Empire qui en assure la gestion, le statut de médiateur d'un discours déterminé en dehors de l'écrivain⁶¹. Ainsi donc, présenté à l'envi comme courageux et révolutionnaire,

61 Ronald Robinson (1972) estime qu'il convient de se demander comment une poignée d'Européens a pu manipuler des sociétés multiples et variées en Afrique comme en Asie et comment, au bout du compte, une poignée de nationalistes a-t-elle pu les en déloger: "How a handful of European pro-consuls managed to manipulate the polymorphic societies of Africa and Asia, and how, eventually, comparatively small, nationalist elites persuaded them to leave" (Robinson 1972: 118). Robinson est convaincu de la nécessité d'une prise en compte de la collaboration des victimes comme facteur essentiel au succès de l'aventure impériale.

le roman dit de la rupture ne serait alors, en définitive, que le médiateur indigène d'un discours intériorisé de manière illusoire et dont les motivations et les objectifs lui échappent. Ce serait donc, si l'on en croit le philosophe Marcien Towa, une littérature asservie qui ne provient pas des propres besoins d'un peuple « mais de ceux de l'autre, pour une fin qui n'est pas la sienne mais celle de l'autre », insérée « à titre d'instrument, dans un processus pratique dont les motivations et la finalité lui demeurent étrangères, voire inconnues » (Towa 1977 : inédit). Enfin, par la restriction de ses préoccupations à l'espace de l'Etat-nation africain, le roman de la rupture n'est donc pas ce « chant de tous pour tous » que fut la Négritude (Sartre 1948: xi). Ceci est perceptible dans ALLO où la compréhension de la réalité, lorsqu'elle n'est pas immédiate se trouve directement articulée à Dieu. Cette conception assez simpliste procède du « principe monomaniaque selon lequel tout [...] vient directement de Dieu fait l'économie des détours mondains, de toutes les codifications sociales qui hiérarchisent le réel » (Garnier (2004 :165). Le roman de la rupture dont l'approche du vécu postcolonial est fragmentaire, ne saurait donc être appréhendé comme véritablement contestataire de l'ordre impérial postcolonial, comme l'ont affirmé certaines études, car « la stratégie de résistance locale identifie mal l'ennemi et le masque par là-même» (Hardt et Negri 2000 : 75) :

Toute proposition de communauté particulière isolée, définie par sa race, sa religion ou sa région, découplée de l'Empire, protégée de son pouvoir par des frontières fixées, est vouée à finir en une sorte de ghetto [...] l'Empire ne peut effectivement être contesté qu'à son niveau de généralité, et en poussant les processus qu'il met en œuvre au-delà de leurs limites actuelles. (Hardt et Negri 2000 : 259)

En conclusion, le roman de la rupture s'avère à la fois polyphonique et mystificateur, ce qui le justifie dans la culture postcoloniale. Car « [l]e propre de tout rapport de forces est de se dissimuler en tant que tel et de ne prendre toute sa force que parce qu'il se dissimule en tant que tel » (Pierre Bourdieu cité par Jean Baudrillard 1981 : 28).

- **Perspectives**

Ce travail ouvre la voie à des questions qui, faute d'avoir pu être discutées ici, mériteraient des investigations ultérieures. Tout d'abord, il y a lieu de se demander si l'écrivain africain reformule le discours paternaliste dans l'ignorance ou en connaissance de cause. Le réquisitoire dressé contre la Négritude par l'écrivain congolais Henri Lopes, lors du Premier festival culturel panafricain d'Alger tenu du 21 juillet au 1er août 1969 vient à l'appui d'une telle problématique. Henri Lopes affirme :

Le Festival panafricain d'Alger nous donne à tous l'occasion de [...] remettre en cause la Négritude sans aucune intention polémique. [...] En 1969, nous célébrons une appartenance proche ou lointaine à un continent et une communauté d'efforts et de choix pour jouir de l'entière possession des terres, des océans, des fleuves de ce continent. Dès lors, nous ne saurions plus nous définir par la race ou par tout autre élément d'ordre somatique, mais par la géographie et surtout par cette communauté de choix qui fonde mieux l'unité nationale et internationale. (Cité par Mouralis 1984 : 458-459)

L'écrivain se place délibérément sous l'autorité d'une nouvelle voix, «cette communauté de choix qui fonde mieux l'unité nationale et internationale ». De même invoque-t-il un contexte nouveau dont l'enjeu consiste à «jouir de l'entière possession des terres, des océans, des fleuves » du continent africain. Pour ces raisons, la littérature africaine devrait, à l'en croire, changer de discours et tourner définitivement le dos à la Négritude désormais désuète. Visiblement, Henri Lopes négocie l'appartenance à une nouvelle « communauté », en connaissance de cause. Deuxièmes, y aurait-il continuité ou essoufflement du discours paternaliste ? Autrement dit, comment évolue le triptyque luxure-primitivisme-violence dans la littérature africaine contemporaine ? Un coup d'œil dans un roman récent donne à penser que la luxure au moins demeure un attribut incontestable de l'Afrique⁶². Le héros de ce roman est employé d'imprimerie et occasionnellement écrivain. Ses copains l'appellent « Fessologue », parce que fin

⁶²Mabanckou, Alain, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009. Enseignant de littérature africaine dans une université américaine, l'auteur fut lauréat du Renaudot en 2006.

observateur de la gent féminine dont il apprécie tout particulièrement la face B, c'est-à-dire le postérieur. Le narrateur se souvient de sa fiancée en ces termes :

Elle avait un attribut imparable: son derrière bougeait dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Et ça c'était pas donné à n'importe quel derrière. Même aujourd'hui quand je marche dans la rue j'observe les derrières des filles dans l'espoir de voir si Dieu en avait fabriqué un autre de ce gabarit et de cette souplesse. J'en suis arrivé à la conclusion que les œuvres d'art sont uniques, inimitables, surtout si l'artiste en question c'est Dieu lui-même [...] Je me disais qu'elle avait de la chance d'avoir un derrière à vitesses automatiques. (Mabanckou 2009 : 66)

Le roman de la rupture manifeste une « hétérogénéité montrée », qui mériterait également des investigations. A titre d'exemple, l'omniprésence des dictionnaires de Birahima introduit dans le récit d'Ahmadou Kourouma une polyphonie qui nous semble digne d'attention. Les épigraphes aussi, ces courtes citations qu'un auteur met en tête d'un livre ou d'un chapitre pour en indiquer l'esprit, constituent des marques importantes d'hétérogénéité déclarée dans le roman de la rupture, et pourraient donner lieu à des investigations intéressantes⁶³. *Cannibale* de BolyaBaenga, par exemple, qui a fait l'objet de la présente étude, commence par une épigraphe programmatique, véritable abrégé de son discours :

J'ai vu le démon de la violence, le démon du lucre, le démon du désir ; et par tous les cieux ! comme ils étaient puissants, lubriques, avec des yeux rouges, et comme ils secouaient et menaient les hommes – les hommes en effet. Mais alors que je me tenais debout sur cette colline, je devinais que sous le soleil aveuglant de cette

63 Pour l'épigraphe de *Perpétue*, Mongo Beti emprunte à Voltaire ces paroles de *Candide* (Le nègre de Surinam): « On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe [...] C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe ». *Contours du jour qui vient* (2006), roman de LéonoraMiano, née en 1973 à Douala, Prix Goncourt des lycéens 2006, porte cette épigraphe tirée de la Bible (Ecclésiaste, chapitre 4, versets 15 à 16) : « Je vois tous les vivants qui marchent sous le soleil entourer l'enfant. Et c'est d'une foule sans fin qu'il se trouve à la tête ».

terre, j'allais rencontrer un démon aux yeux faussement fragiles, celui d'une folie avide et impitoyable. Joseph Conrad, *Cœur de ténèbres*. (CANN : 7)

Enfin, ce travail a voulu faire la démonstration que la littérature postcoloniale francophone n'est pas irréductible aux grilles d'analyse de la linguistique post structurale. Le rapport de l'œuvre à son contexte n'est pas une question marginale dans les études littéraires postcoloniales. Au contraire, l'objet déclaré de ces études rejoint une des préoccupations de l'AD qui est de "considérer des positions énonciatives qui nouent un fonctionnement textuel à l'identité d'un groupe" (Maingueneau 1991: 23). En effet, est « postcoloniale » toute production culturelle qui s'inscrit dans la période marquée par l'impérialisme, c'est-à-dire de l'époque coloniale jusqu'à nos jours⁶⁴. Aussi parle-t-on généralement de théories postcoloniales pour désigner des modèles théoriques utilisés aux fins d'appréhender le fait littéraire depuis les temps coloniaux jusqu'à nos jours. Quatre modèles sont à distinguer.

Le modèle national ou régional regroupe des approches mettant l'accent sur les particularités nationales ou régionales de l'écriture. L'approche essentialiste, encore appelée « Black writing », trouve son fondement dans la race en tant qu'elle est un facteur de discrimination économique et politique. Elle tend également à faire croire à l'existence d'une culture négro-africaine. Les écrivains afro américains, afro caribéens et africains étaient considérés comme ayant quelque chose en commun, l'âme noire, et le mouvement de la Négritude est connu pour avoir défendu cette posture. La troisième approche est comparative et se consacre à la recherche des variations linguistiques, historiques et culturelles susceptibles de caractériser des littératures de diverses régions ou espaces postcoloniaux. Diverses postures sont envisageables ici: l'approche des thématiques convergentes ou « Thematicparallels » (Ashcroft, Griffiths et Tiffin 27). Par exemple, le thème de la domination culturelle de l'Occident sur le fonctionnement quotidien des sociétés postcoloniales se retrouve chez des écrivains très éloignés les uns des autres,

⁶⁴We use the term « post-colonial » to cover all the culture affected by the imperial process from the moment of colonization to the present day. This is because there is a continuity of preoccupations throughout the historical process initiated by European imperial aggression. (Ashcroft, Griffiths et Tiffin 2002 : 2)

c'est le cas avec le Nigérian Chinua Achebe dans *No longer at Ease* et George Lamming des Barbades dans *In the Castle of my skin*. L'approche postcoloniale comparée s'appuie sur les travaux des théoriciens F. Fanon et A. Memmi qui estiment que l'acte d'écriture en contexte postcolonial est nécessairement marqué par le rapport colonisateur-colonisé, tout comme le sont la politique, le social et l'imaginaire. La théorie marxiste, avec Althusser, Pêcheux et Jameson a, quant à elle montré le rôle de l'idéologie dans la constitution du colonisé en sujet. L'on distingue enfin les approches hybrides et syncrétiques qui prennent compte de l'hybridité des sociétés postcoloniales. Il conviendrait d'y ajouter désormais l'AD comme grille d'analyse issue de la linguistique post-structurale qui postule que l'œuvre postcoloniale est «indissociable des institutions qui la rendent possible » (Maingueneau 1993:19), en raison du rapport d'intrication entre l'œuvre et la configuration historique dont elle émerge.

BIBLIOGRAPHIE

▪ **Philosophie et sciences du langage**

- Adam, Jean-Michel [1992], *Les Textes. Types et prototypes*, Paris, Nathan, 1997.
- Althusser, Louis, *Positions*, Paris, Editions Sociales, 1976.
- Austin, John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
- Authier-Revuz, Jacqueline, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », in *Langages*, 1984, volume 19, numéro 73, p. 98-111.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977.
- Barthes, Roland *et al*, *Poétique du récit*, Seuil, 1977.
- Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981.
- Benveniste, Emile, « L'Appareil formel de l'énonciation », in *Langages*, revue trimestrielle, No 17. Sous la direction de T. Todorov, Paris, Didier/ Larousse, mars 1970, p. 12-18.
- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- Bhabha, Homi, *The location of culture*. New York: Routledge, 2007.
- Blaut, James Morris, *Eight Eurocentric Historians*, New York/ London, Guilford Press, 2000.
- Blaut, James Morris, *The Colonizer's model of the world: Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, New York/ London, Guilford Press, 1993.
- Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.
- Bourgain, Dominique, *Discours sur l'écriture : Analyse des représentations sociales de l'écriture en milieu professionnel*, Thèse de doctorat, Besançon, Université de Besançon, 1988.
- Calvet, Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 2002.
- Charaudeau, Patrick et Maingueneau, Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- Courtine, Jean-Jacques, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages*, 1981, volume 15, numéro 62.
- Dubois, Jacques, *L'Institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Paris, Fernand Nathan/ Editions Labor, 1978.

- Ducrot, Oswald *et al*, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- Ducrot, Oswald, *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980.
- Duranti, A. et Goodwin, Ch. (éds), *Rethinking context: language as an interactive phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Durkheim, Emile [1937], *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1983.
- Fløttum, K., Dahl, T. et Kinn, T., *Academic Voices. Across languages and disciplines*, Amsterdam/ Philadelphia, John Benjamins, 2006.
- Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Freud, Sigmund [1930], *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1981.
- Fuchs, C. et Pêcheux, M., « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », *Langage*, 1975, volume 9, numéro 37, pp 7-80.
- Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- Gjesdal, Anje Müller, *Etude sémantique du pronom ON dans une perspective textuelle et contextuelle*, thèse de doctorat (PhD), KjerstiFløttum (dir), Bergen, Université de Bergen, 2008.
- Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- Hamon, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, pp.115-180.
- Hardt, Michael et Negri, Antonio, *Empire*, Paris, 10/18, 2000.
- Haroche, Cl., Henry, P. et Pêcheux, M., « La Sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages*, 1971, volume 6, numéro 24, pp. 93-106.
- Hegel, Georg [1830], *La Raison dans l'histoire, Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Plon, 2006.
- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- Johnstones, Barbara, *Discourse Analysis*, Malden/ Oxford, Blackwell Publishing, 2008.
- Kerbrat-Orecchioni, Cathérine, *L'Enonciation*, Paris, Armand Colin, 1980.
- Larivaille, Paul, *Perspectives et limites d'une analyse morphologique du conte : pour une révision du schéma de Propp*, Paris, Université de Paris X, 1973.
- Mangueneau, Dominique [1996], *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2009.

- Maingueneau, Dominique et Cossutta, Frédéric, « L'analyse des discours constituants », *Langages*, 1995, volume 29, numéro 117, pp. 112-125.
- Maingueneau, Dominique, « L'Analyse du discours et ses frontières », *Marges linguistiques*, numéro 9, mai 2005b. [En ligne] <http://pagesperso-orange.fr/dominique.maingueneau/conclusion2.html> (Consulté le 13 juin 2009).
- Maingueneau, Dominique, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1986.
- Maingueneau, Dominique, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1997.
- Maingueneau, Dominique, *Genèses du discours*, Liège, Mardaga, 1984.
- Maingueneau, Dominique, *L'Analyse du Discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.
- Maingueneau, Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993.
- Maingueneau, Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Maingueneau, Dominique, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris, Hachette, 1987.
- Maingueneau, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 2005a.
- Marcuse, Herbert [1955], *Eros et civilisation*, Paris, Minuit, 1963.
- Marcuse, Herbert, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.
- Michaud, Yves [1986], *La Violence*, Paris, PUF, 1999.
- Mignolo, Walter, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, numéro 6, septembre 2001, pp. 56-71.
- Milner, Jean-Claude, *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil, 1982.
- Moeschler, Jacques et Reboul, Anne, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994.
- Montesquieu, Charles de Secondat, baron de [1749], *De l'Esprit des lois*, Paris, Gallimard, 1970.
- Morin, Edgar [1990], *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2005.
- Nkrumah, Kwamé, *Neo-Colonialism. The last stage of imperialism*, London, Nelson, 1965.

- Nølke, H., Fløttum, K. et Norén, C., *Scapoline - La Théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Editions Kimé, 2004.
- Pécheux, Michel, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969.
- Pütz, M., Aertselaer, J., Neff-van et Dijk, T.A. van (eds.), *Communicating Ideologies : Multidisciplinary Perspectives on Language, Discourse, and social Practice*, Frankfurt/ Berlin, Peter Lang, 2004.
- Robinson, Ronald. 1972. "Non European foundation of European Imperialism: Sketch for a theory of collaboration". *Studies in the Theory of Imperialism*: 118-140. London: Longman. [Edited by Roger Owen and Bob Sutcliffe.]
- Said, Edward, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/ Le Monde diplomatique, 2000.
- Sarfati, Georges-Elia [1997], *Eléments d'analyse du discours*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Saussure, Ferdinand de [1916], *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1984.
- Searle, John R. [1969], *Les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1972.
- Searle, John R. [1995], *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998.
- Searle, John R., *Sens et expression*, Paris, Les Editions de minuit, 1979.
- Storey, John (ed), *Cultural theory and popular culture. A Reader*, London, Pearson, 1998.
- Storey, John, *Cultural theory and popular culture. An introduction*, London, Pearson, 2001.
- Todorov, Tzvetan, *Qu'est-ce que le structuralisme ? 2. Poétique*, Paris, Seuil, 1968.
- Veron, Eliseo, « Matière linguistique et Analyse du discours », *Langage et société*, No 28, fascicule II, juin 1984.
- Wallerstein, Immanuel [1983], *Le Capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 2002.
- Wallerstein, Immanuel, *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 2009 [2004].
- Zumthor, Paul, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983.

▪ **Etudes littéraires et africanistes**

- Belibi, Alexis-Bienvenu, *Environnement scriptural et Enseignement-apprentissage du français au Cameroun*, Thèse de doctorat, Michel Dabène (dir), Université Stendhal, Grenoble, 1999.
- Borgomano, Madeleine, *Ahmadou Kourouma. Le « guerrier » griot*, Paris, L'Harmattan, 1998.

- Borgomano, Madeleine, *Des hommes ou des bêtes? Lecture de Entendant le vote des bêtes sauvages*, d'Hamadou Kourouma, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Boris, Jean-Pierre, *Commerce inéquitable. Le Roman noir des matières premières*, Paris, Hachette/RFI, 2005.
- Cazenave, Odile, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Chevrier, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984.
- Chevrier, Jacques, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan, 1999.
- De Cauna, Jacques, « Les sources historiques de *Bug Jargal*. Hugo et la révolution haïtienne », *Conjonction*, n° 166, Juin 1985. [En ligne] www.msha.fr/celfa/article/DeCauna01.pdf (Consulté le 2 mai 2009).
- Diop, Cheikh Anta, *Alerte sous les tropiques. Culture et développement en Afrique noire*, Paris, Présence africaine, 1990.
- Elom, Joseph Foh, *L'Eglise presbytérienne camerounaise en perte de vitesse*, Yaoundé, Alex Doc, 1993.
- Frobenius, Leo [1933], *Histoire de la civilisation africaine*, Paris, Gallimard, 1952.
- Gallimore, Rangira Béatrice, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan, Paris/ Montréal, 1997.
- Garnier, Xavier, « Allah, fétiches et dictionnaires : une équation politique au second degré », in *Notre librairie. Revue des littératures du Sud*, No 155-156, Identités littéraires, juillet-décembre 2004, pp. 164-168.
- Gassama, Makhili, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala, 1995.
- Gobineau, Joseph-Arthur de [1855], *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Belfond, 1967.
- Goldmann, Lucien, *Le Dieu caché : étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1955.
- Granvaud, Raphaël, *Que fait l'armée française en Afrique?*, Paris, Agone, 2009.
- Granvaud, Raphaël., *De l'armée coloniale à l'armée néocoloniale 1830-1990*. [En ligne] <http://survie.org/publications/les-dossiers-noirs/article/de-l-armee-coloniale-a-l-armee>(Consulté le 10 février 2010).

- Harel, Xavier, *Afrique, pillage à huis clos*, Paris, Fayard, 2006.
- Holm, Helge Vidar, "On the incarnation of ideas: Bakhtin, Fanon and Sartre" in *CorrientedelGolfo*, Bergen, Août 2008, pp. 55-64.
- Irele, Abiola, *The African experience in literature and ideology*, London/ Ibadan/ Nairobi, Heinemann, 1981.
- Jahn, Janheinz, *Manuel de littérature néo-africaine. Du 16^e siècle à nos jours, de l'Afrique à l'Amérique*, Paris, Editions Resma, 1969.
- Kaya, Doudou, *Fonctionnaires de tous les coups, regardons-nous*, Yaoundé, Alex.Doc, 2002.
- Kesteloot, Lylian, *Anthologie négro-Africaine*, Allier, Marabout, 1987.
- Kpwang, Robert, *Le Mouvement nationaliste au Cameroun. Cas de l'Union Tribale Ntem Kribi*, Thèse de doctorat, Engelbert Mveng (dir), Yaoundé, Université de Yaoundé, 1997.
- Le Bon, Gustave, *Psychologie de l'éducation. Nouvelle édition augmentée de plusieurs chapitres sur les méthodes de l'éducation en Amérique et sur l'enseignement donné aux indigènes des colonies*, Paris, Flammarion, 1920.
- M'Boukou, Makouta, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française. Problèmes culturels et littéraires*, Abidjan, NEA, 1980.
- Mateso, Locha, *La littérature africaine et sa critique*. Paris : ACCT/ Kartala, 1986.
- Midiohouang, Guy Ossito, *L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- Miller, Christopher, *Nationalists and Nomads, Essays on Francophone African Literature and Culture*, Chicago/ London, The University of Chicago Press, 1998.
- Mokhtar, G. (Dir), *Histoire générale de l'Afrique – Volume 2, Afrique ancienne*, Paris, Présence africaine/ Edicef/ Unesco, 1987.
- Mouralis, Bernard, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993.
- Mouralis, Bernard, *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, Silex/ACCT, 1984.
- Mveng, Engelbert, *Les sources grecques de l'histoire négro-africaine. Depuis Homère jusqu'à Strabon*, Paris, Présence africaine, 1972.
- Ngal, Georges, *Création et rupture en littérature*, Paris, L'Harmattan, 1994.

- Ngalasso, MwathaMusanji, « Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français », *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, N° 148, Paris, juillet-septembre 2002, pp. 20-27.
- NganduNkashama Pius, *Ruptures et écritures de violence. Études sur le roman et les littératures africaines contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- NgijolNgijol, Pierre, *Les Fils de Hitong*, Yaoundé, CEPMAE, 1980.
- NkoloFoé, *La fonction technique et la naissance de la philosophie. Introduction historique au système d'Akom, d'après la doctrine cosmologique d'Oyono Ada Ngono*, Thèse de doctorat ès philosophie (Ph.D), Université Laval, 1991.
- Nkrumah, Kwamé, *Neo-Colonialism. The last stage of imperialism*, London, Nelson, 1965.
- Osofisan, Femi. "Quand Anubis se réveille : Chaos et vision politique dans les œuvres littéraires récentes", *Peuples Noirs Peuples Africains*, N°14, 1980, pp.72-94. [En ligne] http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa14/pnpa14_09.html#haut (Consulté le 14 juin 2008).
- Pepper, Herbert, *Un mvet de ZwéNguema*, Paris, Armand Colin, 1972.
- Reuter, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Ropivia, M. L., Migrations Bantu et tradition orale des Fang (Le Mvet), *Le mois en Afrique*, Vol.18, 21-212, 1983, p.121-132.
- Ropivia, M.L., « Mvett et bantuistique : La métallurgie du cuivre comme critère de bantuité et son incidence sur les hypothèses migratoires connues », *Les peuples bantu : migrations, expansion et identité culturelle*, Libreville/ Paris, Ciciba/L'Harmattan, Tome II, 1989, p.317-335.
- Sanaker, John Kristian ; Holter, Karin et Skattum, Ingse, *La Francophonie : une introduction critique*, Oslo, Oslo AcademicPress, 2006.
- Sartre, Jean Paul, "Orphée Noir", in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Senghor, Léopold Sédar (ed), Paris, Présence Africaine, 1948.
- Sémujanga, Josias et Tcheuyap, Alexie (eds), « Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent », *Etudes françaises*, Volume 42, No 3, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2006.
- Senghor, Léopold Sédar, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, Présence Africaine, 1948.

- Sertima, I.V. et Rashidi, R., "African presence in early Asia" in *Journal of African civilizations*, vol. 7, n. 1, avril 1985.
- Snowden, Frank M. Jr, *Before Color Prejudice. The Ancient view of Blacks*, Cambridge / London, Harvard University Press, 1983.
- Thomas, Dominic, *Nation-Building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa*, Indiana University Press, 2002.
- Tobner, Odile, *Du racisme français. Quatre siècles de négrophobie*, Paris, Arènes, 2007.
- Tobner, Odile. "L'Africanité comme image de la folie", *Peuples noirs peuples africains*, N° 17, 1980. [En ligne]
http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa17/pnpa17_08.html#haut (Consulté le 14 juin 2008)
- Towa, Marcien, *Identité et transcendance. Examen d'un dilemme de la pensée africaine moderne*, Thèse de doctorat d'Etat, Paul Ricœur (dir), Nanterre, 1977.
- Trouillot, Michel-Rolph, *Silencing the past: Power and the production of History*, Boston, Beacon Press, 1995.
- Vercoutter, Jean et al, *L'Image du noir dans l'art occidental*, trois volumes, Préface de Amadou-Mahtar M'Bow (Directeur général, Unesco), Fribourg, Office du livre, 1976.
- Verschave, François-Xavier, *Complicité de génocide? La politique de la France au Rwanda*, Paris, Éditions la Découverte, 1994.
- Verschave, François-Xavier, *La Françafrique. Le plus long scandale de la République*, Paris, Stock, 1998.
- Verschave, François-Xavier, *Nord-Sud : de l'aide au contrat. Pour un développement équitable*, Paris, Syros, 1991.
- Volney, Constantin-François (1792), *Travels through Syria and Egypt in the years 1783, 1784 & 1785*, London, Gregg, 1972, vol 1.
- Wallerstein, Immanuel, *Africa. The Politics of Independence. An interpretation of modern African history*, New York, Vintage Books, 1961.
- Wallerstein, *The Decline of American power. The U.S. in a Chaotic World*, New York/ London, The New Press, 2003.
- Wauthier, Claude, *L'Afrique des Africains*, Paris, Editions du Seuil, 1964.
- Ziegler, Jean, *L'Empire de la honte*, Paris, LGF, 2007.

▪ Autres sources

- Baudouin Ier. « Discours prononcé lors de la cérémonie de proclamation de l'indépendance du Congo, le 30 juin 1960, à Léopoldville, actuelle Kinshasa ». [En ligne] www.kongo-kinshasa.de/dokumente/lekture/disc_indep.pdf (Consulté le 22 juin 2009).
- BBC. British Broadcasting Corporation. « Bob Denard mort ». [En ligne] http://www.bbc.co.uk/french/news/story/2007/10/071015_bobdenard_death.shtml (Consulté le 5 janvier 2010)
- Club de Paris. [En ligne] www.clubdeparis.org (Consulté le 2 mai 2009).
- Conférence de Berlin. *Acte général de la conférence de Berlin de 1885*. [En ligne] <http://mjp.univ-perp.fr/traites/1885berlin.htm> (Consulté le 10 février 2010).
http://www.elysee.fr/elysee/elysee.fr/francais/interventions/2007/juillet/allocation_a_l_universite_de_dakar.79184.html (Consulté le 11 février 2009).
- Le Monde diplomatique. « Accords militaires franco-africains ». [En ligne] <http://www.monde-diplomatique.fr/cartes/franceafrique2002a> (Consulté le 22 juin 2009).
- ONU. « Opérations de maintien de la paix de l'ONU ». [En ligne] <http://www0.un.org/french/peace/peace/bnote.htm> (Consulté le 13 juin 2009).
- ONU. Charte des Nations Unies. [En ligne] www.un.org/fr/documents/charter (Consulté le 13 juin 2009).
- Pacte 1919. *Pacte de la Société des Nations*. [En ligne] digital.library.northwestern.edu/league/le000003.pdf (Consulté le 24 février 2010).
- Ramonet, Ignacio, *Le Krach parfait. Crise du siècle et refondation de l'avenir*, Paris, Galilée, 2009.
- Rocher, Guy, *L'Action sociale*, Montréal, Editions HMH, 1968.
- Sarkozy, Nicolas. Discours prononcé le 26 juillet 2007 à l'université Cheikh AntaDiop de Dakar au Sénégal. [En ligne]
- Survie. [En ligne] <http://survie.org/publications/?lang=fr> (Consulté le 10 février 2010).
- The MacBride Report, *Many voices, one world*. Foreword from Amadou-Mahtar M' Bow. Paris, Unesco, 1980.

▪ **Œuvres vocale, littéraires et filmiques**

Baenga, Bolya, *Cannibale*, Paris, Pierre-Marcel Favre, 1986.

Beyala, Calixthe, *Femme nue femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003.

Beyala, Calixthe, *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, Stock, 1988.

Conchon, Georges, *L'Etat sauvage*, Paris, Albin Michel, 1964.

Evina, Fernand Nathan, *Ecchymoses*, Yaoundé, Interlignes/Agbetsi, 2003.

Garbely, Frank, *L'Assassinat de Félix Moumié. L'Afrique sous contrôle*, Suisse, 2005.

Grainville, Patrick, *Les Flamboyants*, Paris, Seuils, 1976.

Kourouma, Ahmadou, *En Attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.

Kourouma, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

Le Roy, Gaëlle et Osouf, Valérie, *Cameroun, autopsie d'une indépendance*, France, 2007.

Mabanckou, Alain, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009.

Macdonald, Kevin, *Le Dernier roi d'Ecosse*, Grande Bretagne, 2006.

Michel, Thierry, *Katanga business*, Belgique, 2009.

Ocelot, Michel, *Kirikou et la sorcière*, France, 1998.

Simon, Michel. "Amour en Noir et Blanc". [En ligne]

http://www.chanson.udenap.org/paroles/amour_en_noir_et_blanc.htm (Consulté le 29 décembre 2007).

Zwick, Edward, *Blood Diamond*, USA, 2006.

ANNEXE

Rapport du jury nommé par l'Université de Bergen pour l'évaluation de la thèse PhD de M. Jean Désiré Banga Amvene, Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture. Discours paternaliste et hétérogénéité constitutive de quatre romans de Bolya Baenga, Calixthe Beyala et Ahmadou Kourouma.

La thèse de M. Jean Désiré Banga Amvene est une lecture de quatre romans africains, relevant de ce que certains critiques ont appelé les « romans de la rupture ». M. Banga Amvene se propose de montrer que ces textes recourent de façon massive à un discours paternaliste, directement héritier du discours impérial qui a présidé à la prise de contrôle du continent africain par les puissances coloniales. Ce discours paternaliste assimile l'Afrique à l'enfance, entendue comme « vacance de civilisation, et se décline en trois reformulations : simplisme, lubricité et violence » (p. 89).

Le travail de M. Banga Amvene présente une cohérence intellectuelle certaine. Il fait l'hypothèse d'une dépendance de type post-colonial des œuvres romanesques analysées à l'égard de l'Occident. Pour valider une telle hypothèse il s'appuie sur l'appareil théorique de certains courants de l'analyse du discours francophone des années 1960-1970, en mettant l'accent sur le concept de « formation discursive » et en mobilisant un certain nombre de notions empruntées aux théories de l'énonciation, en particulier à la polyphonie. Ce faisant, M. Banga Amvene fait preuve d'une audace et d'une originalité indéniables, dans la mesure où la littérature africaine, à la connaissance du jury, n'est guère abordée à travers de telles problématiques, qui ont fait leurs preuves dans d'autres domaines.

La démarche est organisée en deux étapes : une présentation de l'appareil théorique que l'auteur entend mobiliser et l'étude des romans de son corpus, qui sont appréhendés successivement. La thèse défendue et les concepts utilisés pour l'appuyer et la spécifier sont intéressants. La lecture de la première partie révèle des qualités de synthèse et une bonne compréhension de courants dont les textes ne sont pas toujours d'un accès aisé. Ces chapitres suscitent légitimement une forte attente chez le lecteur, mais il est quelque peu déçu par la seconde partie, dont le lien avec la première apparaît problématique. Tout se passe comme si dans ce travail l'on avait affaire à deux ensembles très différents : le

premier est d'une bonne tenue (on regrettera néanmoins quelques répétitions, en particulier plusieurs citations qui reviennent) et montre une inscription dans la recherche contemporaine, le second est une série d'analyses qui souvent manquent de rigueur en tant qu'analyses littéraires et qui ne sont pas réellement en prise sur les avancées théoriques de la partie précédente.

Le travail de M. Banga Amvene se développe à partir de deux hypothèses (p.16) :

La première hypothèse est que le roman de la rupture est marqué par un principe dialogique et est fortement en prise avec ce que Bakhtine appelle la parole d'autrui, et en ce sens ne saurait être assimilé à des écritures personnelles, ou solitaires.

La seconde hypothèse est que le recours au discours paternaliste par les romans de la rupture est le révélateur du maintien d'une domination impériale dans le cadre de la mondialisation postcoloniale.

En posant cette double hypothèse, M. Banga Amvene va à contre courant des critiques (Gassama, Midiohouan, Ngal, Nkashama, Miller, Ngalasso) qui ont vu dans « le roman de la rupture » la manifestation d'une libération d'imaginaires individuels et d'une véritable prise d'autonomie des écritures africaines. Le projet est ambitieux et cohérent, et les deux hypothèses s'enchaînent logiquement : faire apparaître l'existence de la parole d'autrui au sein des textes est nécessaire à l'identification de cette instance énonciative « impériale » qui structurerait l'énonciation en amont de l'auteur. C'est dans la mise en œuvre de l'analyse qu'un certain nombre de problèmes apparaissent. Trois critiques principales sont apportées ici sur ce travail :

1) La caractérisation du discours paternaliste impérial est faite de façon très rapide, voire caricaturale. Il aurait été nécessaire d'analyser les ressorts de ce discours. Beaucoup de travaux existent sur cette genèse d'un discours paternaliste sur l'Afrique au cours du 19^{ème} siècle, qui auraient dû être convoqués dans ce travail. Une analyse de la genèse historique de ce discours paternaliste aurait permis de faire apparaître son hétérogénéité : le paradigme de l'Afrique monstrueuse remonte à l'antiquité alors que celui de l'infantilisation se développe au cours du 18^{ème} siècle. La thèse tend à le présenter comme un discours monolithique, surplombant, directement opératoire et repris dans les

textes institutionnels comme l'Acte général de la Conférence de Berlin. Il aurait été fort utile de montrer par quelles procédures ce discours paternaliste s'est institutionnellement figé, à partir d'une matrice plurivocale. Le monolithisme apparent de ce discours paternaliste est pris dans la thèse comme un donné fondateur d'une dynamique impériale, à partir duquel les écritures africaines seraient condamnées à se positionner. En ce sens le rapprochement d'œuvres dites « antagonistes », échappant à l'emprise du discours paternaliste, comme *Bug-Jargal* de Hugo, *Kirikou* de Michel Ocelot, l'épopée du Mvett et la littérature de la négritude, ne permet pas de comprendre sur quelles lignes différenciées se mène la critique du discours paternaliste. A l'homogénéité apparente du discours, répond une homogénéité des discours alternatifs. En renonçant à analyser la complexité des discours, la thèse de M. Banga Amvene se condamne à une simplification réductrice des contre-discours eux-mêmes.

2) Les modalités de l'analyse des quatre romans dits de la rupture posent un problème de méthode. M. Banga Amvene repère à l'intérieur des textes étudiés des motifs ou un lexique relevant du discours paternaliste, en les classant selon les trois catégories du simplisme, de la luxure et de la violence. Le repérage est rigoureux et l'identification des énoncés de ce discours incontestable. Pour autant, la démonstration n'est pas faite de l'effectivité de ce discours dans le fonctionnement de l'œuvre. Les analyses sont beaucoup trop rapides pour rendre justice aux œuvres abordées, et il aurait été nécessaire de montrer dans quel agencement ces éléments d'un discours paternaliste se retrouvaient pris. De façon différente, chez chacun des trois auteurs traités, le discours paternaliste est pris dans des configurations que le travail critique doit s'efforcer de restituer. Les effets de distanciation produits par les œuvres sont ignorés par les analyses de M. Banga Amvene en raison du parti pris de se limiter à un simple repérage.

3) L'hypothèse de l'existence d'une instance d'énonciation impériale postcoloniale en amont de l'auteur est réaffirmée au cours de la thèse, sans être démontrée. Le candidat ne se donne pas les moyens d'établir les connexions entre les textes étudiés. La mention de l'ouvrage de Michael Hardt et Antonio Negri ne saurait se substituer à une analyse des mécanismes précis de la connexion des œuvres étudiées avec le développement d'un capitalisme mondialisé et les nouvelles logiques impériales en cours. L'hypothèse est très intéressante, mais ne saurait, au même titre que n'importe quelle hypothèse, faire

l'économie d'une démonstration. A défaut de quoi, la thèse risque de prendre la forme d'une prise de position idéologique, ce à quoi n'échappe pas complètement ce travail.

Les difficultés mentionnées s'expliquent sans doute dans une certaine mesure par les références théoriques et méthodologiques de la première partie. L'auteur s'appuie essentiellement sur les problématiques d'analyse du discours d'inspiration althussérienne (Pêcheux) et sur une certaine lecture de M. Foucault. Les références aux travaux de Dominique Maingueneau concernent surtout un manuel de 1987, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, qui prolonge les deux auteurs précédents. Or ces travaux oscillent entre les développements théoriques sur la discursivité et la présentation d'instruments d'analyse ponctuels, empruntés pour l'essentiel à la linguistique : ils ne visent pas particulièrement la littérature ; pour dire les choses simplement : ils ne cherchent pas à développer une analyse du discours littéraire spécifique. Dans ces conditions, M. Banga Amvene néglige largement les travaux qui ont été menés depuis les années 1990 sur l'analyse du discours littéraire.

Certes, ce choix est cohérent : dans la mesure où M. Banga Amvene adopte une démarche de type « herméneutique », qui cherche un sens caché qui rendrait raison de son corpus, il est amené à laisser de côté les problématiques sur lesquelles s'appuie habituellement l'analyse du discours littéraire : genres de discours, champ, scène d'énonciation... Mais, ce faisant, il se trouve dans une situation très délicate quand il s'agit d'étudier le corpus des romans de la rupture. Ces derniers ne sont pas abordés à travers leur inscription socio-discursive, mais avant tout comme des contenus qui renverraient eux-mêmes à un impensé qui gouvernerait tacitement les auteurs, « assujettis », pour reprendre la terminologie althussérienne, à leur formation discursive.

Le souci de cohérence que montre le travail de M. Banga Amvene se paie donc à un prix élevé quand il s'agit d'entrer dans le fonctionnement des discours et d'analyser leurs conditions d'émergence. L'auteur entend aborder son corpus « dans son rapport d'intrication, et non d'extériorité, avec l'Empire post-colonial dont l'Afrique est partie prenante » (p.2). Le problème est que la référence à ce lieu très englobant, l'Empire, ne permet pas de développer une méthodologie d'analyse précise. Le discours littéraire implique d'autres lieux, plus restreints, dont la relation à l'œuvre est plus aisément

appréhendable. Mais une telle démarche implique aussi que l'on soit plus sensible à la plurivocité des textes littéraires.

Avec les qualités intellectuelles que montre le travail réalisé, nul doute que M. Banga Amvene pourrait aisément enrichir sa problématique, de façon à ce que les concepts et les analyses soient réellement à la mesure les uns des autres. Son travail de thèse doctorale mérite pourtant d'être défendu dans une soutenance publique. Le jury se penchera plus en détail sur les points litigieux au cours de la soutenance.

A Paris et à Caen, le 14 mai 2010

Xavier Garnier

Paris Sorbonne

Dominique Maingueneau

Paris XII

Helge Vidar Holm

Caen Basse Normandie

TABLE DES MATIERES

ENVIRONNEMENT SCIENTIFIQUE.....	3
REMERCIEMENTS.....	5
ABREVIATIONS	6
RESUME.....	7
ABSTRACT	7
CHAPITRE 1 : INTRODUCTION GENERALE.....	11
1. Le propos de ce travail	12
2. Approches de la littérature africaine.....	13
▪ LA LITTERATURE DE LA RUPTURE.....	13
▪ L'APPROCHE INSULAIRE	15
▪ L'APPROCHE DIALOGIQUE	17
3. Position du problème.....	21
▪ LA PROBLEMATIQUE DE L'ALTERITE : QUI PARLE?	21
▪ L'ŒUVRE ET SON CONTEXTE.....	23
▪ LA STABILISATION D'UNE CONFIGURATION REFERENTIELLE.....	24
4. Analyse du discours de la rupture	27
5. Articulations du travail.....	30
CHAPITRE 2 : CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE.....	32
1. Du texte au contexte.....	35
▪ TEXTE ET ENONCE	35
▪ DISCOURS ET ARCHIVE	36
▪ LE CONTEXTE	39
2. Approches du contexte en littérature.....	41

▪ LA PHILOGIE	41
▪ LA CRITIQUE MARXISTE	42
▪ L'IMMANENTISME STRUCTURALISTE	42
▪ L'ANALYSE DU DISCOURS.....	43
3. Texte et contexte : la relation dialectique.....	46
▪ <i>LANGUAGE SHAPES CONTEXT</i> : LE TEXTE, CREATEUR ET SUPPORT DE LA REALITE	46
o Les actes de langage.....	46
o La théorie des faits institutionnels.....	47
▪ <i>CONTEXT SHAPES LANGUAGE</i> : L' ACTION DU CONTEXTE SUR LE TEXTE	49
o La socialité du langage : Altérité et hétérogénéité foncière de l'énoncé	49
o Territoires, communautés discursives et saturation du discours.....	53
o Contexte et positionnement du discours.....	56
o Représentation, mémoire et oubli.....	58
4. Identité du roman de la rupture : l'unité de positionnement.....	62
▪ L'ARCHIVABILITE DU RECIT	62
▪ THEMATISATION ET CONSTRUCTION DE LA REFERENCE	65
▪ L'INTRIGUE.....	65
▪ QUALIFICATION ET FONCTIONNALITE DES PERSONNAGES	67
CHAPITRE 3 : POSITIONNEMENT DU DISCOURS PATERNALISTE	70
1. Le discours paternaliste impérial	72
2. Les motivations du discours paternaliste	76
▪ LE CAPITAL.....	76
▪ L'ENJEU SECURITAIRE : <i>DIVIDE ET IMPERA</i>	77
3. Les lieux du discours paternaliste impérial	81
▪ L'EMPIRE POST-COLONIAL.....	82
▪ MEMOIRE INTERNE ET RESEAUX DE REFORMULATION DU DISCOURS	83
▪ MEMOIRE EXTERNE : CONTESTATION HISTORIENNE ET ASSOCIATIVE	86
▪ LITTERATURES ANTAGONISTES D'INSCRIPTION ECRITE, ORALE ET FILMIQUE.....	92
o Bug-Jargal, un autre son de cloche.....	92
o Kirikou et la sorcière de Michel Ocelot	93
o L'épopée des hommes de métal du cycle d'Akoma Mba.....	96
o La Négritude	99
4. Positionnement du discours dans les faits institutionnels	104
▪ DE LA COLONISATION AUX NATIONS UNIES: LA MISSION SACREE DE CIVILISATION	104
▪ INDEPENDANCE ET BARBARIE	109
▪ INDEPENDANCE ET TUTELLE ECONOMIQUE	111

CHAPITRE 4 : L'ARCHIVE DE LA RUPTURE	116
1. <i>Cannibale: l'Afrique à quatre pattes</i>	121
▪ APERÇU DE L'ŒUVRE.....	121
▪ INTRIGUE ET THEMATISATION DE L'AFRIQUE	122
○ Au commencement, les ténèbres	122
○ Élément perturbateur.....	123
○ Dynamique des coups fumants.....	123
○ Résolution et fin: la descente aux enfers	123
▪ LUBRICITE TOUS AZIMUTS	124
▪ LE PAYS DE LA VIOLENCE: KANGA CONTRE KYUS	125
▪ PERSONNAGES SIMPLISTES.....	128
2. <i>Luxure et violence dans Femme nue femme noire</i>	133
▪ APERÇU DE L'ŒUVRE.....	133
▪ INTRIGUE ET THEMATISATION DE L'AFRIQUE	134
▪ LA LUXURE D'IRENE FOFO, LUXURE AFRICAINE	135
○ Enoncés déclaratifs et descriptifs de luxure.....	136
○ Substantifs et verbes constructeurs de luxure.....	137
○ Quantificateurs de la luxure africaine.....	138
▪ L'AFRIQUE SIMPLISTE	140
▪ LE PAYS DE L'HORREUR.....	145
3. <i>Vacance de civilisation En attendant le vote des bêtes sauvages</i>	148
▪ RESUME DE L'ŒUVRE	148
▪ INTRIGUE ET THEMATISATION.....	149
○ Situation initiale et complication.....	149
○ Dynamique.....	150
○ Résolution et Situation finale	150
▪ UN HEROS PRIMITIF, PROCHE DE L'ETAT DE NATURE	151
▪ LA LUXURE DE L'AFRIQUE DANS LVBS	156
○ La discrétion de Bokano.....	156
○ Les trois couches de Son Excellence.....	157
○ Autres performances	158
▪ LE PAYS DE L'HORREUR.....	160
○ Violence domestique.....	160
○ Violence publique	161
4. <i>Le pays de l'enfance dans Allah n'est pas obligé</i>	163
▪ BREF APERÇU DE L'ŒUVRE	163
▪ INTRIGUE ET THEMATISATION DE L'AFRIQUE	164
○ Complication: l'irruption de l'ex mari.....	164
○ Dynamique: un chapelet d'horreurs.....	165

○	Résolution : l'irruption de Mamadou.....	166
○	Etat final: retour à la case départ.....	166
▪	LE PAYS DE LA LUXURE.....	167
▪	DES PERSONNAGES SIMPLISTES.....	169
▪	LE PAYS DE L'HORREUR.....	173
○	Infirmités et carnage.....	173
○	Le langage de l'horreur: verbes, qualificatifs et petite recension des horreurs.....	176
CHAPITRE 5 : CONCLUSION GENERALE		180
▪	RAPPEL DE LA QUESTION	181
▪	RECAPITULATION.....	182
▪	EN GUISE DE CONCLUSIONS.....	184
▪	PERSPECTIVES.....	185
BIBLIOGRAPHIE.....		190
▪	PHILOSOPHIE ET SCIENCES DU LANGAGE.....	191
▪	ETUDES LITTERAIRES ET AFRICANISTES	194
▪	AUTRES SOURCES	199
▪	ŒUVRES VOCALE, LITTERAIRES ET FILMIQUES.....	200
ANNEXE.....		201
▪	RAPPORT DU JURY NOMME PAR L'UNIVERSITE DE BERGEN	202

ISBN 978-82-308-1557-1
University of Bergen, Norway
First printed by AIT AS, Oslo
Reprinted in Yaounde, July 2013